




TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

NOUVEAUX MEMOIRES,

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE

DE

L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME SECOND.

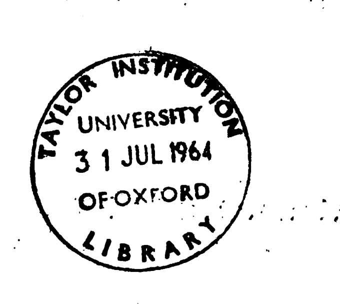
NOUVEAUX MEMOIRES, POUR SERVIR À L'HISTOIRE DE L'ESPRIT ET DU COEUR,

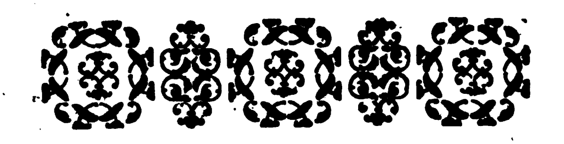
PAR MONSIEUR
LE MARQUIS D'ARGENS,
CHAMBELLAN DE SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE, UN DES DIRECTEURS DE L'ACADEMIE ROÏALE DES SCIENCES ET DES BELLES LETTRES DE BERLIN,
ET PAR
MADEMOISELLE COCHOIS.

TOME SECOND.



A LA HAYE, chez
FREDERIC-HENRI SCHEURLEER.
MDCC. XLVI.





A
SA MAJESTÉ
LE ROI
DE
PRUSSE.

SIRE,

SI je ne connoiſſois pas l'amour que Votre Majeſté a pour les Sciences & pour les Arts, ſi je ne ſavois pas que ſes lumières égalent cel-

les des plus grands maîtres, je n'aurois jamais ôsé prendre la liberté de lui offrir ce Livre. En effet, quel éloignement ne semble-t-il pas y avoir entre un grand Roi, & un Ouvrage fait en partie par une jeune fille, dont la profession semble si contraire à l'étude de la plûpart des matières qui sont traitées dans le Livre que j'ôse Vous présenter? Mais ce qui paroissoit devoir s'opposer à mon dessein, m'a porté à l'exécuter. Les génies supérieurs, les Héros, tels que Vous, non seulement récompensent les talens dans les sujets du premier ordre; mais ils encouragent & protegent ceux en qui ils découvrent des qualités propres à les élever au-dessus du

vulgaire. La gloire de favoriser les gens qui se sont illustrés par les Sciences & par les Arts, est commune à plusieurs Souverains, celle de démêler le mérite à travers le nuage qui le cache, de l'arracher aux coups du préjugé, de le mettre à couvert des attaques de la jalousie, & de lui fournir le moïen de se perfectionner, n'est le partage que d'un petit nombre de Princes que le Ciel a favorisés, autant par les qualités de l'esprit que par les prérogatives de leur naissance. Il ne faut que de l'ambition & du jugement pour récompenser les Savans dont la réputation est déjà faite, il faut, pour encourager ceux qui n'ont encore aucune célebrité, du goût, du dis-

cernement, & des connoissances qui fassent prévoir jusqu'où un esprit, qui n'est point encore connu, peut s'élever. Quel est le mortel, Sire, *qui possede toutes ces qualités à un dégré plus éminent que Vous? Si le Ciel ne Vous avoit pas fait naître pour être un Roi puissant, un Héros dont la postérité admirera éternellement les actions, l'immortalité Vous eût été cependant certaine, & Vous auriez eu, par les qualités de votre génie, ce que le gain de trois batailles vous a assûré.*

Sire, *c'est uniquement aux bontés que Vous témoignez à ceux qui cultivent les Sciences, que je dois la réussite d'avoir fait un élève, qui à peine dans son aurore*

de

de la Littérature, a déjà été applaudi de plusieurs Savans distingués, qui ont bien voulu l'encourager par les éloges qu'ils lui ont donnés dans leurs Ouvrages. Vous n'avez pas dédaigné, Sire, *de lui témoigner plusieurs fois que Vous étiez satisfait de ses talens & de son esprit. Les loüanges d'un Roi, tel que Vous, font sur le cœur d'une personne qui a du génie & des sentimens, le même effet que produisoient les honneurs publics dont les Grecs & les Romains se servoient pour illustrer les Arts, & animer ceux qui les exerçoient. Il dépend des grands Rois d'exciter, toutes les fois qu'ils le veulent, les génies à la gloire; l'honneur d'être approuvé d'eux, est un*

prix trop flatteur pour qu'on ne s'efforce point de le mériter. Si l'on est sensible au plaisir d'être applaudi par des hommes ordinaires, quelle satisfaction ne doit-on pas avoir de l'être par des Princes en qui le génie égale la puissance? Mais il dépend aussi de ces mêmes Princes d'éteindre dans son commencement un esprit qui auroit produit dans la suite de grands éclats de lumière. Le mépris avilit l'ame, flétrit le courage, & communique à l'esprit une langueur qui le tue. Si Molière, *fils d'un tapissier, & Comédien de Province, venant à Paris & y donnant ses premières Piéces, eût été accablé par le préjugé & par l'envie, la France auroit été*

pri-

privée d'un homme qui lui a fait autant d'honneur que Térence *en en a fait aux Romains. Heureusement un Prince, qui aimoit les Arts & les Sciences, protegea* Molière; *il le soutint contre la prévention des Courtisans, & le mit à l'abri de la jalousie des Auteurs. C'est à l'appui, qu'*Auguste *donna à* Virgile *& à* Horace, *dans un tems où ces deux Poëtes n'avoient encore aucune réputation, que nous sommes redevables des Ouvrages qu'ils nous ont laissés, & qu'ils composerent après que la protection de cet Empereur les eut enhardis à produire les chefs-d'œuvre dont ils ont enrichi le Public. Vous ne Vous contentez pas,* Sire, *d'égaler la valeur des*

des plus illustres Romains, Vous en imitez toutes les autres grandes vertus; & si l'on retrouve en Vous le courage de César, *on y découvre aussi l'amour qu'eut* Auguste *pour l'avancement des Sciences. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect.*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très humble & très obéissant Serviteur & dévoüé Sujet,

LE MARQUIS D'ARGENS.

TA-

TABLE
DES
ARTICLES
ET DES
PARAGRAPHES,

Contenus dans ce Tome.

§. IV.

NOU-

NOUVEAUX
MEMOIRES,
POUR SERVIR
À
L'HISTOIRE
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

RÉFLEXIONS DIVERSES ET CRITIQUES SUR LA VIE HEUREUSE,

Par Monsieur le Marquis D'ARGENS.

---

§. I.

Ce que les Anciens ont écrit sur la Vie heureuse.

LEs Philosophes anciens, qui ont écrit sur les choses qui pouvoient rendre la vie heureuse, se sont en général trop livrés à des idées métaphysiques. Ils n'ont point consulté la simple nature, ils se sont laissé emporter à leur imagination, & ils ont fait consister le vrai bonheur dans un être chimérique qui n'existoit que dans leur es-

prit. Ils ont voulu égaler les hommes à la Divinité, & ont prétendu que leur félicité consistoit uniquement dans l'amour de la vertu; en sorte que quiconque étoit vertueux, de quelques maux qu'il fût accablé d'ailleurs, étoit toujours heureux. De pareils sentimens sont démentis tous les jours par l'expérience, & les gens les plus vertueux sentent & conviennent qu'ils sont souvent très malheureux, & qu'ils ont de cuissans chagrins. Il est vrai que la vertu sert à les consoler de ces chagrins & à leur donner de la force pour les supporter; mais enfin ils les ressentent toujours: & quoiqu'ils les reçoivent comme des coups de la fortune qu'ils ne peuvent ni éviter, ni prévenir, ils sont cependant très fâchés de les essuier, & ne s'estiment point heureux, malgré toutes les assûrances que les Philosophes peuvent leur donner qu'ils le sont véritablement. Il est fort singulier, pour ne pas dire insensé, qu'un homme veuille persuader à un autre qu'il ne souffre point lorsqu'il sent des douleurs aiguës, qu'il est riche lorsqu'il est dans la plus cruelle indigence, qu'il est content lorsqu'il est dévoré par les chagrins, enfin qu'il est parfaitement heureux lorsqu'il est véritablement malheureux.

Les discours des Stoïciens sur le bonheur parfait de leur Sage, étoient non seu-

seulement contraires à la vérité, mais ils heurtoient le bon sens, & je ne comprens pas comment des idées, aussi chimériques que celles de ces Philosophes sur le bonheur, ne les avoient pas perdu de réputation auprès de tous les gens sensés. Quel est l'homme, qui veuille refléchir & examiner la justesse, ou la fausseté d'un discours, qui ne reconnoisse évidemment qu'il n'est rien de si peu conforme à la vérité, que tout le verbiage que fait Ciceron pour prouver, dans son second paradoxe, que quiconque a de la vertu, a tout ce qu'il lui faut pour être heureux. *Comme il n'y a*, dit-il, *point d'état heureux pour ceux qui sont dépourvûs de sagesse & de vertu; de même il n'y en peut avoir de mauvais & de malheureux pour ceux qui ont de la vertu, de la sagesse & de la force.* Peut-on avancer une opinion, de la fausseté de laquelle nous aions en nous-mêmes une plus forte & plus évidente conviction? Qui peut disconvenir qu'avec toute la sagesse & toute la vertu possible l'on souffre? Est-ce que la sagesse ôte les douleurs que cause la pierre? Est-ce que la vertu guérit celles que sentent les gouteux? La sagesse & la vertu aident ceux, qui sont attaqués de ces maladies, à les supporter avec moins de dépit que les autres hommes; mais elles sont toujours douloureuses, & rendent malheu-

reux, & très malheureux ceux qui en sont atteints.

Le raisonnement, par lequel Ciceron prétend prouver qu'il ne peut y avoir d'état malheureux, ni mauvais pour ceux qui ont de la vertu, est un pur paralogisme; & je m'étonne qu'un aussi grand homme que lui, n'ait pas eu honte de s'en servir. *Quiconque*, dit-il, *est loüable & estimable par ses mœurs & par sa vertu, est dans un état estimable. Or, un état estimable n'est pas à craindre, ni à éviter; il seroit pourtant à craindre s'il étoit misérable. Donc tout état estimable, bien loin d'être misérable, est heureux & florissant, & par conséquent desirable.* Ciceron confond des choses qui doivent être séparées. Quoique l'état des gens vertueux soit loüable & estimable par rapport à la vertu qu'on y voit, il ne s'ensuit pas qu'il soit desirable s'il est misérable d'ailleurs, comme il peut fort bien arriver. Les maux, dont les gens les plus vertueux sont accablés, sont aussi véritablement des maux, que ceux que souffrent les méchans. Ils sentent les douleurs de la fièvre, les incommodités du froid & du chaud, la nécessité de boire, de manger & de dormir, ils sont enfin sujets à toutes les douleurs & à tous les besoins auxquels la nature a soumis les autres hommes. La vertu qu'ils ont, n'empêche donc pas que leur état ne soit quelquefois très misérable,

rable, & qu'on ne doive le craindre, au-lieu de le desirer. Tous les raisonnemens des Stoïciens ne sauroient changer la nature des maux, ils sont toujours maux par eux-mêmes; ainsi leurs discours ne sont que des illusions qui n'ont pû séduire que ceux, qui, étant heureux & contens, n'avoient jamais connu la douleur & le chagrin, ou du moins ne les avoient connus que très legérement, & d'une manière qui à peine avoit fait quelque impression sur eux. Il n'est pas surprenant que ces gens se soient laissé surprendre aux discours captieux des Stoïciens, & qu'ils aient été séduits par leurs objections pompeuses, qui semblent donner de la vertu l'idée la plus sublime, quoique dans le fond cette idée soit pernicieuse, puisqu'à force d'élever cette vertu, elle la met si haut, qu'elle l'ôte entiérement de la portée des hommes.

Le caractère des Stoïciens influoit beaucoup sur leur opinion, ils soutenoient, ou condamnoient un sentiment, selon qu'il flattoit leur amour propre. Comme ils avoient beaucoup de vanité, ils vouloient passer pour des gens qui n'avoient rien de commun avec le vulgaire. Ils tâchoient qu'on les regardât comme des demi-Dieux qui n'étoient point sujets aux misères humaines, & le nom de la vertu, qu'ils mêloient sans cesse dans tous leurs propos, servoit à au-

autoriser tous leurs sentimens. Ils ressembloient aux Pharisiens, ils couvroient leur orgueil, leur ambition & leurs vûes du voile d'un amour violent pour la probité, & leur sagesse n'étoit qu'une adroite imposture. En général les Philosophes ont plus nui aux hommes qu'ils ne leur ont été utiles, & ceux, qui aujourd'hui les imitent & font servir leurs connoissances à défendre des opinions aussi fausses que singulières, décréditent dans l'esprit des honnêtes gens l'étude de la Philosophie, puisqu'on donne le titre de Philosophe à des gens qui veulent établir des chimères comme des points essentiels à la morale.

Séneque a fait un Traité sur la vie heureuse. Il y a beaucoup d'esprit dans cet Ouvrage, parce que l'Auteur en avoit infiniment; mais il est cependant très défectueux par les opinions fausses que Séneque y soutient. On sait qu'on peut défendre avec l'esprit une très mauvaise cause, & malheureusement cela n'arrive que trop souvent chez les gens de Lettres. La plûpart sont plus occupés de plaire par des raisonnemens brillans que par des raisons solides. Un homme, qui chercheroit le moïen de se rendre heureux dans l'Ouvrage de Séneque, n'y trouveroit que des préceptes presque impraticables, & des consolations aussi affligeantes que la dou-

douleur même. Un de nos meilleurs Poëtes a eu raison de dire:

Homere adoucit mes mœurs
Par ses riantes images;
Séneque aigrit mes humeurs
Par ses préceptes sauvages:
En vain d'un ton de Rhéteur,
Epictete à son lecteur
Prêche le Bonheur suprême;
J'y trouve un consolateur
Plus affligé que moi-même.



§. II.

En quoi consiste le vrai Bonheur.

LA définition, que les Stoïciens ont donnée du vrai bonheur, pêche principalement en ce qu'elle fait consister uniquement le bonheur dans une seule & unique chose; au-lieu qu'il en faut plusieurs autres, sans lesquelles l'homme ne sauroit être heureux. *Il n'y a*, dit Ciceron, *d'autre bien que l'honnêteté & la vertu, & il n'y a de bonne & heureuse vie que celle qui est conforme à l'un & à l'autre.* Ce Philosophe a raison de soutenir que sans la vertu la vie ne peut être heureuse, mais il avance une cho-

ſe dont nous voions, & dont nous ſentons même la fauſſeté tous les jours, lorſqu'il prétend que la ſeule vertu eſt l'unique bien & qu'elle ſeule ſuffit pour rendre la vie heureuſe. Nous avons vû qu'on pouvoit être vertueux & malheureux, & nous ne nous arrêterons point à prouver plus amplement une choſe dont tous les gens vertueux ſont convaincus. Hé quoi ! cet homme qui perd ſon bien, qui eſt réduit à la mendicité, qui voit ſes enfans périr ignominieuſement par la main du bourreau, qui perd par un naufrage le ſeul ami qui lui reſtoit, qui eſt deshonoré par les débauches de ſa femme, & dont la fille eſt enlevée par un féducteur, cet homme eſt heureux, & la vertu ſuffit pour lui faire gouter un bonheur parfait ! Un pareil diſcours eſt plus digne d'un inſenſé que d'un Philoſophe. Il faut donc, pour que cet homme ſoit heureux, qu'il ſoit mauvais pere, mauvais ami, mari ſans honneur. Le Sage des Stoïciens, que la ſeule vertu rend fortuné, eſt un perſonnage bien reſpectable.

Le véritable bonheur conſiſte dans trois choſes ; 1. à n'avoir rien à ſe reprocher de criminel ; 2. à ſavoir ſe rendre heureux dans l'état où le Ciel nous a placés, & dans lequel nous ſommes obligés de reſter ; 3. à joüir d'une parfaite ſanté. Si l'une de ces trois cho-

ſes nous manque, nous ne pouvons pas être véritablement heureux. La vertu nous ſert alors de conſolatrice; mais elle ne peut nous exemter des maux que nous ſouffrons. Il y a une grande différence entre un homme que l'on conſole, & un homme que l'on guérit; on aide au premier à ſupporter ſes malheurs, & on change en joie & en plaiſirs la douleur & la triſteſſe du dernier.

Il eſt certain qu'un homme qui s'abandonne au crime, quelque bien dont il joüiſſe, quelque dignité dont il ſoit honoré, quelque poſte éminent qu'il occupe, ne ſauroit être heureux. Les méchans ſont eux-mêmes leurs propres juges, l'horreur de leurs forfaits les ſuit en tout lieu, & lors même qu'on ignore leur crime & qu'on les croit vertueux, ils n'en ſont pas plus tranquilles. *Le premier ſupplice*, dit Juvenal, *dont un méchant homme eſt puni, eſt de ne pouvoir pas ſe juger innocent, quoiqu'on le renvoie abſous: le Prêteur a beau ſe laiſſer corrompre & lui faire grace, il eſt dans la néceſſité de ne ſe la faire pas.* C'eſt une erreur de croire que les méchans puiſſent entiérement étouffer les remords. Ils croient quelquefois s'être mis au-deſſus des reproches de leur conſcience, & peu de tems après ils ſe condamnent; ils ſont ſaiſis d'une ſecrette horreur, ils ſe perſécutent, ils ſont eux-mê-

mêmes leurs bourreaux. Les peines qu'ils endurent, ne se peuvent exprimer; en est-il une dans les Enfers, qui soit plus cruelle que celle d'avoir dans le fond de son ame nuit & jour un secret témoin de son crime? Les plaisirs, les festins, les spectacles, les charmes mêmes de l'amour ne peuvent rendre le calme à un cœur, troublé par les remords du crime. Au milieu des fêtes les plus superbes, la conscience parle, & comme une furie implacable, dont rien ne peut arrêter la colère, elle empoisonne les mêts les plus délicats, & change en inquiétude la plus vive joie.

Les méchans, qui nous paroîssent les plus hardis dans le crime, sont, après l'avoir commis, les plus timides. Ils craignent également l'indignation des hommes & celle du Ciel, ils pâlissent au moindre éclair. Tonne-t-il, ils sont demi-morts: ils ne regardent point le tonnerre comme un effet naturel, ils s'imaginent que le Ciel, irrité de leur crime, va lancer la foudre sur leur tête criminelle. Ils ne sont guères plus tranquilles après que l'orage a fini, & ils se persuadent que le supplice qu'ils ont craint, n'est que différé. La plus petite maladie qu'ils ont, leur paroît mortelle; ils la regardent comme une punition qui va leur ravir cette vie pour leur en donner une nouvelle; rem-

remplie de maux. Je ne doute pas que si les méchans prévoioient tous les chagrins que leur causeront leurs crimes, ils ne s'abstinssent de les commettre; mais ils ne commencent à en voir l'énormité & à la sentir, qu'après les avoir commis. Ils en font cependant de nouveaux, parce qu'ils sont emportés par leur méchant naturel, & qu'ils ne peuvent s'empêcher de faire le mal qu'ils condamnent. Ils esperent d'être moins troublés par les derniers forfaits que par les premiers, ils se flattent de s'accoutumer aux crimes à force d'en commettre. Misérables, qui pensent obtenir leur guérison de ce qui accroît leurs maux, & qui se préparent sans cesse de nouveaux tourmens!

Le peuple, qui ne juge que par les apparences, regarde très souvent comme heureux, des hommes dévorés par le chagrin. Il ne peut se persuader qu'un Souverain, à qui tout obéit, puisse être malheureux; qu'un grand Seigneur, qui fait bonne-chere, qui a des maitresses, des domestiques, des équipages, des palais, des terres, soit tourmenté de mille inquiétudes: mais les gens sages savent que ce Souverain, qui ne regne pas selon les loix de l'équité, sent qu'il est haï de son peuple, méprisé des nations étrangères, & destiné à passer à la postérité comme un méchant Prince. Il n'est point d'homme,

me, quelque mauvais qu'il soit, qui ne soit fâché d'être haï & méprisé. Les méchans ont de l'amour propre comme les bons, & dès qu'on a de l'amour propre, la haine & le mépris blessent. Qu'on lise l'histoire des Tyrans les plus cruels & les plus barbares, ils ont témoigné plusieurs fois la douleur qu'ils sentoient de connoitre qu'ils étoient l'horreur du genre humain. Le dépit & le chagrin qu'ils en avoient, augmentoit encore leur férocité & leur barbarie; ils eussent été moins sanguinaires & moins inflexibles, s'ils avoient cru d'être moins haïs. Ils commettoient plusieurs crimes pour se venger de l'horreur qu'on avoit pour eux, & leur vengeance augmentoit leur inquiétude & la haine publique.

On ne peut donc être véritablement heureux, dans quelque état que l'on soit, si l'on n'est vertueux. Le Prince & le païsan sont égaux dans ce point; les remords punissent l'un sur le trône, & l'autre en conduisant sa charrue. Quiconque cherche à mener une vie heureuse, doit fuir le crime plus que la mort, puisque la mort ne fait que finir nos jours, & que le crime les rend infortunés. L'homme vertueux, qui meurt, va trouver des biens plus grands que ceux qu'il perd; & l'homme criminel, qui vit, est accablé de maux & tourmenté de la crainte de ceux qui

le

le menacent dans l'autre vie: & quand il ne croiroit pas l'immortalité de l'ame, il n'en feroit pas moins malheureux, puifqu'il n'auroit aucune efperance de voir changer en bien, après fa mort, les malheurs qui l'affligent.

La feconde chofe, abfolument néceffaire pour mener une vie heureufe, c'eft de favoir s'accommoder de l'état où le Ciel nous a placés, & où nous fommes obligés de refter. Si un homme eft médiocrement riche, s'il a tout ce qu'il faut pour fe mettre à couvert de l'indigence, pourquoi enviera-t-il de grands biens, qui peut-être ne ferviroient qu'à le rendre malheureux? *Ce n'eft pas les richeffes*, dit fagement Horace, *qui rendent l'homme heureux; ce beau nom n'eft dû qu'à celui qui fait ufage de fa fageffe pour prendre en bonne part tout ce que les Dieux lui envoient.* Dès que l'on s'abandonne à l'ambition, que l'on ne met point un frein à fes defirs, on devient l'efclave des paffions. Elles acquiérent le droit de commander, & l'homme, fur qui elles ont un pouvoir abfolu, eft toujours malheureux.

L'action la plus fage & la plus importante de la vie, c'eft celle qui nous met en état de favoir nous contenter de ce que nous avons reçu du Ciel pour notre partage. Celui, qui veut augmenter fes revenus par des voïes illici-

cites, est tourmenté par les remords; celui, qui cherche à les accroître par des moïens permis, mais pénibles, est accablé de soins & d'inquiétude. Il faut éviter également ces deux défauts, si l'on veut vivre heureux. Pourquoi songer sans cesse aux besoins que nous pouvons avoir dans quelques années? Il faut se laisser aller aux évenemens, & en tirer le meilleur parti qu'il nous est possible. D'ailleurs, que savons-nous s'il nous est avantageux que le Ciel exauce nos souhaits? Peut-être que l'instant, qui les verroit accomplis, seroit celui où commenceroient les malheurs qui nous accableroient & qui ne finiroient qu'avec notre vie; du moins est-il certain qu'ils augmenteroient en nous la soif des richesses, & qu'ils ne feroient que rendre notre avidité plus forte. Dès le moment qu'un cœur est livré à l'envie d'acquérir de grands biens, les trésors de tous les Princes ne sauroient le satisfaire. Plus ses richesses augmentent, & plus l'avarice croît. Cette passion ne peut être jamais satisfaite; plus on cherche à la contenter, plus elle prend de force, & plus elle fait sentir son pouvoir. C'est un tyran impitoiable que rien ne peut appaiser: je dis plus, c'est un Démon qui vit dans nous, qui nous fait agir comme il lui plaît, & qui ne nous laisse aucu-

ne

ne liberté. „ Si vos maîtres, dit Per-
„ se, naissent au fond du coeur, s'ils
„ exercent leur tyrannie, êtes-vous
„ moins esclave que ce laquais qui craint
„ d'être battu s'il ne fait pas ce qu'on
„ lui dit? Vous dormez à votre aise
„ toute la matinée. Allons, vîte de-
„ bout, dit l'avarice. Quoi! vous ne
„ bougez pas? Debout, vous dis-je.
„ *Ha! je ne puis.* Il n'importe, debout.
„ *Je suis si bien, pourquoi me lever?* Com-
„ ment, pourquoi! Mettez-vous sur
„ ce vaisseau, allez, courez les
„ mers, ramenez votre bâtiment char-
„ gé de poissons, de peaux de castor,
„ d'ébene: faites des échanges, par-
„ jurez-vous, n'hésitez pas. *Mais,*
„ *Jupiter*... Bon, Jupiter. Que tu
„ es sot! Si tu ne veus plaire qu'à
„ Jupiter, tu ne feras jamais qu'un
„ gueux, qu'un misérable". Voilà un portrait, aussi éloquent que vrai, des effets funestes de l'envie d'amasser des richesses. Il ne faut pas être Philosophe pour sentir qu'une honnête médiocrité est infiniment plus desirable que des biens immenses; il suffit d'écouter la raison & de vouloir en faire usage.

Les honneurs & les grandes dignités ne sont pas moins inutiles que les richesses au bonheur de la vie. Un païsan n'a pas besoin, pour être heureux, d'être le juge de son village; un bourgeois ne doit point envier la place d'E-

d'Echevin; un Conseiller au Parlement celle de Chancelier. Dans tous les Etats on peut être tranquille, en s'acquittant avec honneur & avec prudence des choses qui en dépendent. Bien loin que les emplois rendent un homme plus heureux, ils ne font ordinairement que diminuer sa félicité, en le soumettant à plus de devoirs qui sont indispensables, & qu'il ne sauroit négliger, sans manquer à ce qu'il se doit & au Public, par conséquent sans cesser d'être heureux, puisque par le principe que nous avons établi, il est prouvé que quiconque péche contre la probité, ne sauroit être heureux.

Les gens sages ont senti combien il étoit difficile de joüir d'une tranquillité parfaite, & d'être en même tems dans des postes élevés. Ils ont fui, le plus qu'il leur a été possible, les dignités, qui, en les élevant au-dessus des autres hommes, leur imposoient de nouvelles obligations. Ils ont regardé le sort d'un simple particulier, plus propre à les rendre heureux, que celui qu'on vouloit leur donner; & ils n'ont accepté les emplois que lorsqu'ils ont cru qu'ils étoient obligés de les accepter, & qu'ils ne pouvoient les refuser, sans blesser l'ordre & ce qu'ils devoient à la société; ils s'en sont démis ensuite, dès qu'ils ont trouvé une occasion favorable. C'est ainsi qu'en

qu'en agit Mr. Locke. Lorsqu'il ne put plus passer sa vie à Londres, il alla se démettre de sa charge entre les mains du Roi, par la raison que sa santé ne pouvoit plus lui permettre de rester long-tems à Londres. Cette raison n'empêcha pas le Roi de solliciter Mr. Locke à conserver son poste, & lui dit expressément *qu'encore qu'il ne pût demeurer à Londres que quelques semaines, ses services dans cette place ne laisseroient pas de lui être fort utiles*; mais il se rendit enfin aux instances de Mr. Locke, qui ne pouvoit se résoudre à garder un emploi, aussi important que celui-là, sans en faire les fonctions avec plus de régularité.

On peut dire des charges, de la naissance, des parens, des richesses, que toutes ces choses sont comme l'esprit de ceux qui les possedent. Elles peuvent être regardées comme des biens pour ceux qui savent s'en servir, mais elles deviennent de grands maux pour ceux qui n'en font pas l'usage qu'ils en doivent faire; & comme il faut une grande sagesse pour savoir se conduire dans la prospérité, les richesses & les grandeurs, qui nous élevent au-dessus des autres hommes, sont ordinairement plus nuisibles qu'elles ne sont utiles. De vrais biens qu'elles étoient, elles deviennent des maux & s'opposent au bonheur de la vie;

mais parce que les honneurs & les dignités peuvent être pernicieuses par l'usage qu'on en peut faire, il ne faut pas en conclure, comme Séneque, *qu'il n'y a aucune République qui puisse souffrir un sage, ni un sage qui puisse vivre dans les emplois d'aucune République.* Ce raisonnement est faux. Un Magistrat, quelque sage qu'il soit, peut vivre très heureux, en remplissant avec honneur les fonctions de sa charge ; même plus il sera sage, plus il sera heureux, & il est ridicule de prétendre qu'il est absolument impossible qu'un homme, chargé des affaires publiques, puisse être heureux. Les raisons de Séneque, pour appuier son sentiment, ne sont que de pures déclamations. *Je te demande*, dit-il, *dans quelle République voudrois-tu aller? Seroit-ce dans celle d'Athenes, où Socrate est condamné, & d'où Aristote s'enfuit, de peur qu'on ne le condamne, où l'envie punit les vertueux? Seroit-ce dans celle des Carthaginois, où les séditions continuelles regnent, où la liberté est préjudiciable aux plus vertueux citoiens, où la justice & l'équité est méprisée, & où l'hostilité même est exercée contre ses propres citoiens? Le sage fuira sans doute aussi de cet Etat. Si je voulois nommer tous les gouvernemens les uns après les autres, je n'en trouverois aucun qui peut souffrir un homme sage, ou qu'un homme sage peut souffrir.* Quel est l'homme, qui ne sente, pour
peu

peu de pénétration qu'il ait, la fausseté du raisonnement de Séneque? Car il s'ensuit d'abord que si son opinion étoit reçue, toutes les Républiques devroient être gouvernées par des malhonnêtes gens, ou tout au moins par des gens sans sagesse; ce qui seroit la ruine de toutes les sociétés. Mais bien loin qu'un homme sage & vertueux, qui est appellé par sa puissance & par son état aux charges publiques, doive les refuser à cause que quelques-unes sont remplies par des méchans, la vertu au contraire doit le porter à les accepter pour balancer par sa justice l'iniquité des mauvais juges, & réparer, autant qu'il est possible, le tort qu'on fait aux honnêtes gens. Les injustices, qui se commettent malgré lui dans la République, ne doivent pas l'affliger davantage, lorsqu'il est juge & qu'il n'y a point de part, que s'il étoit simple particulier. Il n'est pas nécessaire d'être dans le Conseil d'Etat, d'être Membre d'un Parlement pour desapprouver un jugement inique & pour en être mortifié. Il n'y avoit pas un bourgeois dans Athènes vertueux, qui ne souffrît de voir condamner Socrate. Un de ses juges qui l'auroit absous, & qui, malgré sa voix l'auroit vû cependant conduire à la mort, n'auroit pas été plus affligé que ce bourgeois; au contraire il auroit eu au-dessus de ce

bourgeois la consolation d'avoir fait tout ce qui dépendoit de lui pour sauver la vie à ce sage Philosophe. Dès le moment qu'un Magistrat remplit en galant homme les fonctions de sa charge, les sottises que font ses collègues, ne doivent pas lui être plus sensibles qu'aux autres citoiens, & par conséquent ne peuvent point altérer le bonheur de sa vie. Si Séneque s'étoit contenté de dire qu'il étoit plus aisé à un sage, dans quelque République que ce soit, d'être heureux en étant simple particulier, qu'en étant élevé dans un rang éminent, il auroit raisonné juste; mais il est faux que dans les postes les plus élevés on ne puisse se rendre heureux lorsqu'on veut s'attacher à remplir son devoir. Il faut plus de peine aux Grands, pour joüir d'une parfaite tranquillité, qu'aux petits; mais les uns & les autres peuvent y parvenir.

On demandera peut-être pourquoi, si les simples particuliers sont plus aisément heureux que les Grands, ces derniers, qui veulent l'être & qui cherchent le repos, ne deviennent pas particuliers? La raison en est fort simple, c'est qu'étant attachés à leur état par ce qu'ils doivent à leur famille, à leur patrie, à leur Prince, à eux-mêmes, ils ne pourroient le quitter sans manquer à leur devoir. Ils prendroient un parti qu'ils connoissent ne leur pas conve-

venir, & ils ne feroient point heureux dans ce nouvel état, puifque la chofe, la plus effentielle au bonheur de la vie, c'eft de n'avoir rien à fe reprocher. Il eft donc naturel que les gens fages & éclairés reftent dans les poftes où le Ciel les a mis, & pour lefquels il les a deftinés, & qu'ils travaillent à s'y rendre heureux, fans recourir à un changement, qui, loin de leur être utile, leur deviendroit nuifible & les éloigneroit pour toujours du but où ils veulent parvenir.



§. III.

Des Cas, où il eft permis de changer d'état.

LA maxime générale que nous venons d'établir, qu'il faut que chacun cherche à fe rendre heureux dans fon état, fouffre pourtant plufieurs exceptions. Car fi l'on eft dans un pofte où l'on foit néceffité au crime, fi l'on ne peut éviter de fe foumettre à des coutumes injuftes & de fervir d'inftrument à l'injuftice d'un Prince, aux cabales d'un parti, aux malverfations d'un chef, alors non feulement il eft permis de fonger à changer d'état, mais il eft vertueux d'en changer; & quel que foit celui que l'on prenne, dès qu'on

ne sera point forcé d'y agir contre sa conscience, on sera toujours plus heureux que dans celui qu'on quitte. Tous les trésors du Monde, les honneurs les plus grands ne doivent point nous faire chérir un emploi qui nous rend criminels, qui nous prépare chaque jour des chagrins, & qui nous livrera un jour à des remords d'autant plus cruels, que le repentir des fautes que nous aurons commises, sera inutile, & qu'il nous sera impossible de réparer le mal que nous aurons fait. Les biens les plus considérables ne sont plus des biens, lorsqu'ils nous font abandonner la vertu; ce sont des maux, plus pernicieux que la famine & la peste.

On n'est obligé de rester dans son état que parce qu'on y est nécessaire à la société; dès qu'on y est indifférent, on peut le quitter: mais lorsqu'on est nuisible à cette société, il faut l'abandonner. De même qu'on n'a point égard, en conservant son poste, à sa tranquillité; de même aussi on ne doit pas, pour y rester, faire attention aux richesses. L'argent est notre tyran, ou notre esclave. Il est le tyran de celui, qui, pour le conserver, ou pour l'acquérir, manque de probité; il est l'esclave de celui qui sait s'en servir à propos, & le perdre sans regret quand il est nécessaire de le perdre. Tout homme sage connoît qu'il est plus

uti-

utile que l'argent nous obéiſſe que ſi nous lui obéiſſions, & il penſe de même à l'égard des honneurs, des emplois, & des autres choſes qui ne ſont des biens que par l'uſage qu'on en ſait faire.

Il eſt encore permis de changer d'état, & de regarder celui qu'on ſouhaite d'obtenir, comme plus heureux que celui qu'on a, ſi ce changement peut ſe faire ſans manquer à ſon devoir. Un marchand, qui, après avoir gagné des ſommes conſidérables, ſe fait annoblir & croit qu'il ſera plus heureux étant noble que roturier, met ſon bonheur dans une choſe qui ne feroit pas celui de pluſieurs perſonnes; mais enfin il fait fort bien de ſe contenter & de ſatisfaire une ambition permiſe, qui peut-être lui ôteroit une partie du plaiſir que lui donne la fortune qu'il a faite. Ce Magiſtrat, qui vend ſa charge à un homme dont il connoît le mérite & la capacité, & qui, las de travailler, veut devenir homme privé, ne peut être blâmé. Il s'acquitte de ce qu'il doit à la ſociété par le choix du ſujet qu'il met à ſa place; il ſe donne la ſatisfaction qu'il deſire. Ce païſan qui s'éleve au rang du bourgeois; ce bourgeois qui ſe fait marchand; cette femme, qui, après avoir établi avantageuſement ſa famille, ſe retire dans une Communauté; ce pere de famille qui

entre dans les charges pour y placer ses enfans, tous ces gens ont raison de changer d'état: il est certain qu'il leur manqueroit quelque chose dans celui qu'ils quittent, qui troubleroit leur bonheur. C'est le procedé d'un homme sensé, que de chercher à accomplir des desirs permis.

Nous avons établi que la santé étoit un des trois points essentiels au bonheur de la vie, nous le regardons encore comme un de ceux qui permettent qu'on change d'état, puisque sans la santé la vie n'est que langueur, & que la mort est préferable à des jours passés dans la douleur. Il n'y a rien de si insensé que ce que disent les Stoïciens au sujet de la santé. Selon eux, ce n'est point un bien, parce que le véritable bien ne sauroit se perdre, & qu'il est à couvert de toutes les attaques du dehors. Par le même principe que ces Philosophes disoient que la santé n'étoit pas un véritable bien, ils prétendoient que la douleur n'étoit point un mal, parce que le mal n'étoit autre chose que la non-conformité avec l'ordre, & ils concluoient de ces deux principes que comme il n'y avoit point d'état heureux pour ceux qui étoient dépourvûs de sagesse & de vertu, de même il n'y en pouvoit avoir de mauvais, ni de malheureux pour ceux qui avoient de la vertu, de la sagesse & de la for-

ce;

ce; de forte qu'un homme vertueux, qu'on écorchoit tout vif, étoit, selon les Stoïciens, dans un état fort heureux. Quelque fou, quelque extravagant que soit ce sentiment, Ciceron a déploié toute son éloquence pour prouver qu'il étoit très conforme à la raison & à la nature. Si l'on veut l'en croire, il auroit été charmé d'essuier les supplices les plus cruels, & l'on seroit tenté de penser qu'il se seroit trouvé aussi à son aise renfermé dans un tonneau rempli de pointes de fer, que dans un bain délicieux. *Non*, dit-il, *je n'ai jamais trouvé la condition de Regulus ni malheureuse, ni fâcheuse, ni digne de pitié; car les tourmens que les Carthaginois lui firent souffrir, ne pouvoient rien ni sur sa grandeur d'ame, ni sur sa sagesse, ni sur sa probité, ni sur sa constance, ni sur aucune autre de ses vertus, ni par conséquent sur son esprit. Les ennemis purent se saisir de son corps & lui faire souffrir tout ce qu'ils voulurent; mais son ame, munie & comme entourée de tant de vertus, étoit entiérement hors d'atteinte.* Si Ciceron s'étoit moins livré à son imagination, ou s'il avoit eu une violente atteinte de goute lorsqu'il écrivit toutes ces belles choses, il auroit senti que l'ame du plus grand homme est forcée, comme celle d'un porte-faix, de participer aux maux du corps. C'est en vain qu'elle veut s'élever au-dessus des souffrances, & se

séparer, pour ainsi dire, du corps, tous les grands sentimens qu'elle appelle dans ce moment à son secours, n'empêchent point qu'elle ne subisse les loix générales de la nature, & qu'elle ne prenne part aux douleurs du corps.

Un homme qui souffre, quelque sage qu'il soit, souhaite assûrément que le mal qu'il souffre finisse; il faudroit être insensé, ou menteur impudent, pour nier cette vérité. Or, si cet homme ne regardoit pas la douleur comme un mal, il ne se soucieroit pas qu'elle finît, ou qu'elle durât, & il la considéreroit comme une de ces choses indifférentes dont l'existence, ou la privation sont égales, & auxquelles on ne prend aucune part. Je conviens que les personnes, qui ont de la vertu & de la fermeté, supportent plus patiemment leurs maux que les autres: mais tâcher de ne pas se laisser accabler à la douleur, s'efforcer de souffrir avec constance ce qu'on ne peut éviter, ce n'est pas se rendre insensible au mal. Il en est des peines du corps, ainsi que de celles de l'esprit. Un homme perd son fils, son bien, sa maitresse, son ami, il se dit à lui-même tout ce qu'il croit capable de le consoler, il fait un effort sur son esprit pour ne pas succomber sous le poids de la tristesse; il est cependant très sensible à la perte qu'il regrette. Il a mis un appareil sur sa bles-

ſure, mais elle n'eſt point guérie; elle ſaignera long-tems, & peut-être ne guérira-t-elle jamais. Un autre a la pierre, la goute, il ſouffre de grandes douleurs, il ſe réſout à faire ce qu'il pourra pour les diminuer, il ſonge à ce qui peut opérer ſa guériſon; & s'il n'en attend aucune, il eſpere que la mort mettra fin à ſes peines. L'idée, ou de la guériſon, ou de la mort, l'encourage à prendre patience.

Si les gens, qui ont paſſé pour vertueux, n'ont pas regardé les maux de l'eſprit & du corps comme de véritables maux; ſi leur ame au milieu des tourmens étoit hors de toute atteinte; ſi les triomphes de leurs ennemis; ſi les outrages qu'ils en recevoient, n'altéroient point la tranquillité de leur eſprit; s'ils ſavoient ſupporter tous les accidens de la vie humaine; s'ils mépriſoient les inſultes de la fortune, & ſi, comme dit Ciceron, leur vertu formoit un rempart inexpugnable qui les empêchoit non ſeulement d'être vaincus, mais même ébranlés, pourquoi les plus renommés de ces gens vertueux ſe ſont-ils tués pour finir les peines qu'ils avoient, pour éviter celles qu'ils craignoient? La honte & le chagrin que Caton reſſentoit de tomber ſous la puiſſance de Céſar, l'obligerent à s'ôter la vie. Cet homme ſi ſage,

que

que l'antiquité a opposé seul à tous les Dieux, n'a pû supporter l'idée de voir son vainqueur. Que deviennent tous les raisonnemens de Ciceron, lorsqu'il faut les mettre en pratique? Ils s'évanoüissent, & ont le sort de toutes les opinions chimériques qui n'ont qu'un faux brillant. Elles se soutiennent, tandis qu'elles ne sont que spéculatives; mais elles disparoissent par la pratique, comme des illusions que le reveil dissipe. Il faut donc convenir que la raison & la nature nous convainquent à chaque instant que la douleur est un mal, & la santé par conséquent un très grand bien, puisqu'elle exclut elle seule tous les maux du corps. Sans elle, il est impossible d'être véritablement heureux, & la sagesse la plus grande ne sert qu'à réparer en partie les douleurs & les peines que nous cause sa perte.

La santé étant absolument nécessaire à la tranquillité de la vie, il est naturel qu'il soit permis de quitter un état qui nous la fait perdre, puisque, quelques soins que nous prenions d'ailleurs pour nous rendre heureux dans cet état, nous ne pouvons jamais l'être véritablement sans elle. Qu'importe la bonne-chere à un homme qui a l'estomac perdu, & qui ne peut digérer qu'avec peine une legère nourriture? A quoi

ser-

fervent les richesses à quelqu'un quiest obligé de passer sa vie dans son lit, vivant de bouillons & de tisanes? Quel avantage retire des honneurs une personne qui ne peut plus joüir des douceurs de la société, & qui n'a que la triste consolation de se voir appeller *Votre Altesse* par son médecin, son chirurgien, & ceux de ses gens qui sont destinés à le servir dans une longue maladie? Un Général, un habile Magistrat, un illustre Savant sont-ils fort soulagés, lorsqu'ils ont la goute, par la réputation qu'ils ont acquise? Enfin tous les biens deviennent inutiles, & perdent les trois quarts de leur prix sans la santé. On ne sauroit prendre trop de précautions pour la conserver, & pour la ravoir lorsqu'on l'a perdue. Rien ne peut nous obliger à rester dans un état qui nous en prive, que les raisons qui nous contraignent à conserver cet état, quoique nous sachions qu'il nous coutera la vie. Il faut priser les jours, moins que l'honneur & la vertu; & tout honnête homme redoute plus le crime que la mort. D'ailleurs, la santé que nous acquérerions aux dépens de notre probité, ne nous rendroit point heureux; en gagnant un des points essentiels au bonheur de la vie, nous nous priverions d'un autre, qui est le témoignage d'une bonne conscience, & nous perdrions du côté de l'es-

l'esprit ce que nous obtiendrions du côté du corps, & il n'est point de véritable félicité, sans la tranquillité de l'un & de l'autre.

§. IV.

Qu'il ne dépend point de nous d'être véritablement heureux.

CE que nous venons de dire, nous conduit nécessairement à examiner s'il dépend de nous d'être véritablement heureux. Plusieurs Philosophes anciens l'ont assûré, & plusieurs modernes ont adopté ce sentiment; mais ni les uns, ni les autres n'ont dit ce qu'ils pensoient. Ils ont voulu établir un systême, & ils ont plûtôt cherché à le rendre brillant que véritable. Comment auroient-ils pû être persuadés qu'ils étoient les maîtres de leur bonheur, puisqu'il étoit impossible qu'il ne leur arrivât plusieurs fois que dans le tems qu'ils souhaitoient le plus d'être heureux, ils étoient malheureux? Dépendoit-il d'eux de prolonger la vie à leurs amis, à leurs parens? Etoient-ils les maîtres de s'exempter des devoirs génans qu'ils devoient remplir? Avoient-ils de la santé lorsqu'ils vouloient? Etoient-ils exempts des peines

de

de l'esprit & des douleurs du corps? S'ils n'avoient pas toutes ces choses sous leur puissance & à leur disposition, il ne dépendoit donc pas d'eux d'être heureux, puisque la plûpart de ces choses sont, ou le bonheur, ou le malheur de la vie.

Il faut que les hommes soient bien aveuglés par l'orgueil, & qu'ils fassent bien peu de réflexion sur eux-mêmes, puisque dans le tems que par leur état naturel ils sont non seulement exposés à tous les maux, mais qu'ils en sont souvent accablés sans pouvoir l'éviter, ils se persuadent, & veulent persuader aux autres qu'il dépend d'eux d'être heureux ; c'est-à-dire, de commander aux Elemens pour qu'ils n'aient rien à redouter de la rigueur des hyvers & des chaleurs de l'été, & qu'ils ne fassent aucune maladie, eux, ni ceux qu'ils aiment. Car enfin, pour que le bonheur des hommes fût une suite de leur volonté, il faudroit que cette volonté décidât de tout ce qui doit opérer ce bonheur.

Un homme sensé est persuadé qu'il peut être malheureux dans le tems qu'il aura esperé d'être le plus heureux. Il sait qu'il n'est point à l'abri des coups de la fortune, qu'il est sujet aux maladies, à la mort, & qu'un instant, malgré ses souhaits & ses précautions, change sa joie en douleur, & sa

san-

ſanté en langueur. Notre ſort dépend, non de notre volonté, mais de celle du Ciel; il nous envoie, ſelon qu'il le juge à propos, les biens & les maux. Une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame, c'eſt l'impoſſibilité que nous ſentons à pouvoir nous procurer, malgré les coups de la fortune, ce bonheur que nous cherchons. Nous en avons une idée, nous connoiſſons qu'il exiſte, & cependant nous ne pouvons l'acquérir lorſque le ſort ne nous eſt pas favorable. Il faut donc qu'il ſoit réſervé pour une autre vie, & l'eſperance que nous avons de l'y trouver, eſt la choſe la plus capable de nous conſoler de nos infortunes & de nous faire goûter par avance une partie de ce bonheur.

Le ſage ne compte que ſur le moment préſent, il ne ſe tourmente point pour prévenir ce qui pourra lui arriver. Il uſe des précautions que tout homme ſenſé doit prendre, parce qu'il ne veut pas avoir à ſe reprocher d'être lui-même la cauſe des maux qui pourroient lui arriver; il attend enſuite le deſtin qui lui eſt réſervé. Il ſait que Dieu, par un effet de ſa ſageſſe, a enveloppé l'avenir d'épaiſſes ténèbres, & il ſe rit des mortels qui ôſent pouſſer leurs ſoins au-delà des bornes qu'il leur a preſcrites. Ces précautions inutiles ne ſervent qu'à tourmenter ceux

qui

qui les prennent, & qu'à leur enlever les douceurs du moment présent, sans les assûrer contre les malheurs qu'ils craignoient dans le tems futur. Nous devrions sans cesse avoir présent à l'esprit ce précepte d'Horace: *Celui-là est heureux & maître de lui-même, qui peut dire tous les soirs, J'ai vécu & j'ai fait un bon usage de ce jour.* L'homme n'est maître que du moment dont il joüit, pourquoi donc perd-t-il ce moment? Dès qu'il est écoulé, il lui est impossible de le rappeller. Le tems l'a emporté sur ses aîles rapides; & celui qui le suit, est peut-être aussi malheureux que l'autre auroit été heureux, si l'on avoit sû en profiter. La fortune, qui se plait aux plus cruels revers; & qui se joüe des projets des hommes, fait passer continuellement les honneurs, les richesses, la pauvreté, la joie, les chagrins, la santé, les maladies d'une tête sur une autre, & ce qu'elle donne aujourd'hui à l'un, elle le porte demain à l'autre.

§. V.

Quel est le Genre de vie qui peut nous rendre le plus aisément heureux.

IL me paroît que la vie, qui n'est ni trop solitaire, ni trop dissipée, est la plus propre à nous rendre heureux. Il

faut choisir un juste milieu entre la solitude & la cohue du grand monde; la retraite trop austère a ses défauts, & la vie tumultueuse a les siens. Nous examinerons bientôt les uns & les autres.

Non seulement les charges, les dignités & les grandes richesses ne contribuent pas au vrai bonheur, mais elles y deviennent souvent contraires; elles sont presque toujours plus embarrassantes qu'utiles. Une honnête médiocrité, dans laquelle on joüit de tout ce qui est nécessaire, est cent fois préférable, pour qui cherche à vivre heureux, à ces trésors qu'amassent avidement plusieurs personnes qui croient y trouver ce qu'elles n'y trouvent jamais.

Parmi les biens que le Ciel donne à ceux qu'il favorise, la médiocrité est un des plus grands. Elle les empêche d'être l'esclave des passions qui tyrannisent les Grands, & elle les met à l'abri des maux qui accablent les misérables; car la pauvreté est un mal, quoi qu'en disent plusieurs Philosophes, & un mal d'autant plus fâcheux, qu'il est la cause d'un nombre d'autres. Il ne doit pas, il est vrai, nous mortifier, ni avilir notre courage, puisqu'il est indépendant de notre façon de penser, & que ce n'est pas notre faute si nous sommes nés pauvres; mais il faut tâcher, pour être heureux, de réparer ce malheur, & l'on doit s'appli-

pliquer à gagner par des voies licites & honnêtes un certain bien qui nous mette à couvert des incommodités de l'indigence.

Il est ridicule aux Stoïciens & à certains Philosophes modernes de soutenir que les richesses ne sont point bonnes. Séneque a beau dire que *si elles étoient bonnes, elles feroient que les hommes feroient bons, & que ce qu'on trouve entre les mains des méchans, ne peut être appellé un bien*, ces discours pompeux ressemblent à ces globes de savon que font les enfans, & n'ont rien de solide. Si les richesses n'étoient pas bonnes, parce qu'elles ne rendent pas les hommes meilleurs, il s'ensuivroit que la santé, qui, après la vertu, est le plus grand bien, n'en seroit pas un, puisqu'elle ne rend pas les hommes bons, & qu'un méchant, qui, après avoir été malade, vient à se bien porter, ne change point de caractère. La seconde raison de Séneque ne vaut pas mieux que la premiére; car si les richesses n'étoient pas un bien, étant communes au méchant comme au bon, la vûe, l'ouïe, le goût ne seroient pas des biens aussi, puisque ces choses sont communes à tous les hommes. Je dis plus, la connoissance de Dieu est le plus précieux de tous les biens; dira-t-on que ce n'en est pas un, parce que cette connoissance est commune aux méchans

comme aux bons? Elle rendra les uns coupables par l'usage qu'ils en auront fait, & les autres heureux pour en avoir profité. Il en est de même des richesses, qui sont de très grands biens pour ceux qui savent en user, & des maux pour ceux qui les emploient mal à propos.

Séneque est obligé, malgré ses discours captieux & Philosophiques, d'avoüer qu'il est nécessaire d'avoir des richesses. *Je ne veux pas*, dit-il, *qu'on les regarde comme bonnes & qu'on les appelle des biens; mais je conviens qu'il faut en avoir, qu'elles sont utiles, & qu'elles apportent de grandes commodités à la vie.* Hé quoi! une chose est utile, elle apporte de grandes commodités à la vie, & elle n'est pas un bien? Si la Philosophie apprend à raisonner de même, gardons-nous de devenir Philosophes. Mais non, elle est trop sensée pour nous faire parler d'une manière aussi fausse; c'est le mauvais usage que nous en faisons, qui nous jette dans l'erreur. Nous croions de la suivre, & nous nous en éloignons; nous pensons qu'elle nous conduit, & elle nous a quittés. C'est la prévention, où nous sommes en faveur de nos sentimens, qui nous persuade qu'ils sont conformes à la véritable Philosophie. L'amour propre pour nos opinions a séduit plusieurs fois les plus grands hommes, & Ciceron, considé-

sidérant leur erreur, n'a pû s'empêcher de dire qu'*il n'y avoit rien de si absurde, de si insensé qui n'eût été soutenu par quelques Philosophes.*

Séneque, pour prouver que les richesses ne sont point des biens, quoiqu'elles soient utiles, fait cette réflexion: *Mettez-moi dans une maison, meublée richement & pleine de vases d'or & d'argent, je ne me croirai pas plus estimable. Conduisez-moi sur le pont de bois, & chassez-moi parmi les pauvres qui mandient, je ne penserai pas être plus méprisable.* Ce raisonnement de Séneque est un paralogisme, il confond le mépris avec le malheur. Un homme peut être très respectable, & très malheureux. Belisaire, demandant l'aumône dans les rues de Constantinople, n'étoit point méprisable; il étoit malheureux, & très malheureux. Je conviens qu'un homme ne doit pas moins s'estimer sage & vertueux, digne d'être récompensé, parce qu'il est dans l'indigence; mais il doit se croire moins heureux que s'il étoit dans un état où il eût tous ses besoins. Un homme, qui a la fièvre maligne, ne se croit pas moins respectable qu'un homme qui joüit d'une parfaite santé; cependant il est beaucoup moins heureux.

§. VI.

Défauts de la vie du grand monde.

ON trouve difficilement le véritable bonheur dans la vie dissipée qu'on mene dans le grand monde. Il faut, pour être heureux, que l'esprit soit tranquille & satisfait ; il est presque impossible que cela soit, lorsqu'on vit dans le trouble & dans la confusion.

Les gens, qui ont de grands emplois, sont si fort occupés des affaires des autres, qu'à peine ont-ils le tems de refléchir aux leurs ; ils vivent pour le Public plûtôt que pour eux. Ce Magistrat travaille toute la journée à s'instruire des différens procès qu'il doit rapporter ; ce Ministre est accablé sous le poids des affaires de l'Etat ; cet Officier emploie tout le tems de sa vie aux détails militaires dont il est chargé ; enfin tout ce qui éleve les hommes au-dessus des autres & qui les oblige à travailler pour la République, diminue tous les soins qu'ils pourroient avoir pour ce qui les regarde. Ce qu'ils sont contraints de donner aux autres, est autant d'enlevé sur eux ; d'ailleurs, en multipliant ses devoirs, on multiplie toujours ses peines, & souvent ses chagrins.

Les

Les personnes, qui ne sont occupées que de leurs propres affaires, ont autant d'avantage, pour se rendre facilement heureux, sur les personnes qui sont chargées de celles du Public, qu'un homme, qui ne porte que deux livres sur ses épaules, a d'aisance pour arriver à un but, sur celui qui en porte trois cens, & qui veut parvenir au même but. Il n'est pas impossible cependant que celui, qui est embarrassé du poids de trois cens livres, fournisse la carrière qu'il s'est proposée; mais quelle facilité n'auroit-il pas sans le fardeau dont il est surchargé? De même un homme, occupé des affaires du Public, ou de celles de la guerre, peut parvenir, malgré ses embarras, à trouver le tems de songer aux siennes & de se rendre heureux; mais il a deux cens quatre-vingt-dixhuit difficultés à surmonter, que n'a point à vaincre celui qui n'est chargé d'aucun faix.

Il y a des gens, & ces gens forment les trois quarts de ce qu'on appelle *gens du monde*, qui, sans avoir aucun emploi, sont aussi peu occupés d'eux-mêmes que s'ils étoient obligés de conduire l'Etat. Les passions font chez eux ce que les embarras font chez les autres, ils passent leur vie dans une perpétuelle confusion. Bien loin de refléchir sur eux-mêmes, ils ne se con-

noissent pas; ils agissent toujours sans réflexion. L'avarice, la jalousie, l'amour, la haine, la vengeance sont les seuls mobiles de leurs actions; leur ame se prête aux impressions des plus dangereuses passions. Plusieurs se livrent à la débauche, ils croient trouver dans la bonne-chere ce bonheur qu'ils cherchent, & qui les fuit. Sortant de ces grandes tables, où ils ont été en peine de choisir dans la quantité des différens plats, ils sont ordinairement abattus, pâles & défaits. Leur corps, accablé par des excès de débauche, communique à l'ame sa pesanteur, & rend terrestre & matériel ce souffle spirituel, qui seul, par la tranquillité dont il joüit, peut nous rendre heureux.

Il y a beaucoup de gens dans le grand monde qui passent leur vie à former des desirs qu'ils ne peuvent jamais contenter, & à envier le sort des autres; ils viennent même à haïr ceux qu'ils envient, sans en avoir d'autre sujet que la jalousie qu'ils ont de les croire plus heureux qu'eux, quoique souvent ils ne le soient pas davantage. Ces gens ressemblent à des voïageurs qui prennent directement le chemin qui les éloigne toujours de l'endroit où ils veulent aller. Rien n'empêche plus les hommes d'être heureux que l'envie; plus on est jaloux du bonheur d'autrui, plus

plus on est malheureux. Les Tyrans de Sicile n'ont point inventé un supplice plus cruel que l'envie. Tout homme sage & qui veut devenir heureux, doit non seulement ne pas être jaloux de la prospérité des autres ; mais s'il s'apperçoit que ce qu'il a souhaité est au-dessus de ce qu'il peut esperer raisonnablement d'obtenir, il faut qu'il se corrige au-plûtôt. La raison veut que chacun s'en tienne au parti qui lui convient. Cette raison ne se fait point entendre dans la dissipation & dans le trouble où vivent les gens du monde, on doit la consulter pour qu'elle parle, & rarement s'avise-t-on d'avoir recours à elle lorsque les passions agissent en souveraines, & qu'elles ont un empire aussi absolu que l'est celui qu'elles ont sur le cœur de la plûpart des gens du monde.

Il est difficile d'acquérir, quand on ne refléchit pas souvent avec attention sur soi-même, cette sagesse si nécessaire au bonheur de la vie. Il est peu de gens, dont l'ame soit assez forte, assez éclairée naturellement pour faire, par une simple & courte méditation, ce qui demande un long & pénible examen. Il est cependant quelques personnes qui ont été favorisées du Ciel, & qui peuvent faire avec facilité ce qui coute une grande peine aux autres ; mais le nombre de ces personnes n'est

pas considérable, & les hommes en général ont besoin, pour se rendre vertueux, de s'observer long-tems & de commencer de bonne heure à acquérir les qualités qui doivent leur servir pendant toute leur vie. Il faut remplir le cœur de sentimens, & l'esprit de connoissances, pendant que les passions n'ont point encore répandu leur poison dans l'un & l'autre; un vase conserve long-tems l'odeur de la première liqueur qu'on y verse. Les commencemens de la vie des gens du monde sont ordinairement la cause des égaremens dans lesquels ils restent jusque dans la vieillesse. Le pas le plus dangereux pour ceux qui cherchent à se rendre heureux dans le grand monde, c'est le premier qu'ils y font; s'il est mauvais, il arrive presque toujours que les autres lui ressemblent. On peut dire de ce premier pas ce que Despreaux a dit du crime:

Dans le crime il suffit qu'une fois l'on débute,
Une chute toujours attire une autre chute.
L'honneur est comme une isle escarpée & sans bords,
On n'y remonte plus, quand on en est dehors.

§. VII.

§. VII.

Défauts de la vie solitaire.

IL est certain que la solitude est plus propre à nous rendre heureux que le grand monde. Le cœur y est moins agité par les passions que dans le tumulte de la société, il en est même dont il est entiérement exemt; la haine, l'envie, l'ambition n'ont aucune prise sur un solitaire. Il ne voit personne, de qui seroit-il jaloux? Il ne demande que ce qu'il a, à qui porteroit-il envie? Il hait le monde & les grandeurs, comment pourroit-il être susceptible d'ambition? *La multitude & l'abondance*, dit Charon dans son vieux langage, peut-être plus expressif que le nôtre, *sont bien plus affreuses que la solitude & la disette. En l'abstinence il n'y a qu'une seule chose: en la conduite & en l'usage de plusieurs choses diverses il y a plusieurs considérations & divers devoirs. Il est bien plus facile de se passer des biens, honneurs, dignités, charges, que s'y bien gouverner & bien s'en acquitter. Il est bien plus aisé de se passer de femme, que bien dûement & de tout point vivre & se maintenir avec sa femme, enfans & tout ce qu'il*

en

en dépend; ainsi le célibat est plus facile que le mariage.

Il n'y a personne qui ne sente la vérité de ce que dit Charon. On comprendra encore mieux la force de son raisonnement, si l'on fait attention qu'on devient malheureux à mesure qu'on multiplie ses besoins, & qu'on se prépare des peines & des soins, à proportion des liaisons qu'on forme avec un grand nombre de personnes, qui par ces liaisons nous deviennent cheres; car leurs chagrins sont les nôtres, leurs inquiétudes nous affligent, leurs peines nous tourmentent, & leurs douleurs nous accablent. Ainsi dans le monde nous sommes obligés d'essuier non seulement nos malheurs; mais ceux des personnes pour lesquelles nous nous intéressons: & quand même l'amitié ne nous uniroit pas avec elles, que le seul intérêt causeroit notre liaison, nous sommes toujours obligés de prendre part à ce qui les regarde; les maux qui les affligent, retombent sur nous en partie. Ce Grand qui nous protege, auquel nous sommes attachés, non par tendresse, mais par politique, est-il disgracié, nous souffrons de sa disgrace, autant que s'il nous étoit cher, puisque sa chute entraine la nôtre. Enfin, dès que nous sommes dans le monde, de quelque façon que nous tenions

à ceux avec lesquels nous sommes liés, notre tranquillité dépend en partie de la leur ; & quoique cela paroisse singulier, il est pourtant certain que nous nous affligeons souvent dans le monde des malheurs qui arrivent à des personnes, non seulement que nous n'aimons pas ; mais même que nous haïssons au fond du cœur.

Le Ciel nous donne, à mesure que nous savons nous défaire de tout ce qui nous est superflu. Un solitaire a quitté beaucoup, & par conséquent il a acquis beaucoup. Il a contenté son ambition, il a rassasié la soif qu'il avoit des richesses, il a oublié les offenses de ses ennemis, enfin il est parvenu au but, en se séparant des autres hommes, où il n'auroit jamais atteint, en restant parmi eux.

Quoique la solitude ait quelques avantages sur le monde pour contribuer au bonheur de la vie, elle a cependant ses dangers & ses défauts. Elle est sur-tout pernicieuse aux jeunes gens, à qui il est souvent funeste d'être livrés à eux-mêmes. Cratès, voiant un jeune homme qui se promenoit tout seul dans un lieu écarté, lui dit qu'il prît garde de ne pas s'entretenir avec un méchant homme & de ne pas écouter ses conseils. C'est dans la solitude que les esprits foibles machinent de mauvais desseins, irritent leurs passions,

&

& aigrissent leurs desirs déréglés. Il faut avoir un génie bien fort & bien assûré, pour pouvoir sans risque être livré à soi-même.

Si nous devons chercher tout ce qui peut nous rendre meilleurs, nous devons par la même raison éviter la solitude, où nous avons à nous craindre nous-mêmes, & où nous sommes privés de tous les avantages que nous pouvons trouver dans la société civile. Le meilleur esprit, celui qui sait le mieux se suffire, s'ennuie cependant quelquefois d'être privé de toute conversation; il change peu à peu, & vient à perdre cette tranquillité qu'il goutoit loin du commerce des hommes. Alors il est dangereux qu'il ne tombe dans une misantropie qui répand son poison sur tout ce qui pouvoit le flatter autrefois, & qui non seulement lui fait trouver haïssables les choses qui sont hors de lui, mais qui le rend encore insupportable à lui-même.

Les Philosophes les plus sages & les plus illustres ont regardé la solitude comme un état qui privoit les hommes de tous les goûts, & qui leur rendoit insipides tous les plaisirs qu'ils pouvoient prendre; ils ont même cru, comme nous l'avons remarqué au Tome I. de cet Ouvrage, dans les Réflexions sur *les douceurs de la société*, qu'un homme qui seroit monté au Ciel, d'où il

pour-

pourroit contempler à son aise le spectacle admirable de l'Univers, seroit peu sensible au plaisir que lui donneroit cette connoissance, s'il étoit toujours seul, & qu'il ne pût avoir quelqu'un avec qui s'entretenir. Il est certain qu'il n'y a rien qui soit plus contraire à la nature de l'homme que la privation de toute société, & c'est être sourd à la voix de cette nature, qui nous apprend incessamment le besoin qu'elle a d'être soutenue par le commerce des gens sages & vertueux, que de vouloir qu'elle puisse être véritablement & facilement heureuse dans une solitude profonde.

Les dangers d'une retraite trop austère peuvent être démontrés par les erreurs où sont tombés beaucoup de solitaires. Ils étoient entrés vertueux dans leur solitude, & ils en sont sortis criminels. Avant de s'éloigner de tous les hommes, ils étoient sages; ils sont devenus fous après les avoir quittés. Ils n'auroient perdu ni leur vertu, ni leur raison, s'ils avoient pû avoir les secours que leur auroient fournis les discours des hommes de probité dont ils s'étoient privés. C'est aux avis & aux leçons de ces hommes que les plus grands Philosophes ont été redevables de leurs vertus & de leurs connoissances. Si Platon eût été dans la solitude, il n'eût point eu un maître tel que Socrate, & peut-être livré à lui-même,

se-

seroit-il devenu aussi mauvais qu'il devint bon.

La cause, qui porte beaucoup de gens à se retirer dans la solitude, est très souvent mauvaise & inconsidérée. C'est quelquefois une foiblesse d'esprit, qu'on doit regarder comme une espèce de lâcheté, qui nous fait craindre de remplir notre devoir; souvent c'est le dépit, l'amour, ou quelque autre passion qui ne nous laisse pas le tems de refléchir, & qui nous conduit, sans que nous sachions où elle nous mene, & pourquoi elle nous mene. Nous fuions & nous allons nous cacher, persuadés que l'ennui & le chagrin qui nous pressent, trouveront du soulagement dans la solitude. Ils y augmentent, & nous reconnoissons enfin trop tard que nous ne devons rien esperer de consolant d'un parti que nous avons pris sans consulter la raison, qui doit être le guide de toutes nos actions.

Il faut donc établir, comme une maxime certaine, que la vie la plus propre à rendre les hommes véritablement heureux, est celle qui n'est ni trop dissipée, ni trop solitaire, qui n'a point les embarras de celle des gens qui passent leurs jours dans le tumulte du grand monde, dans l'exercice honorable, mais pénible des emplois, & qui n'a point aussi les dangers & les défauts de celle qui est trop solitaire.

Un

Un particulier, qui joüit d'un revenu très médiocre qui suffit cependant à ses besoins, qui fréquente quelques amis vertueux dont le caractère lui plait, & qui joüit, dans une espèce de retraite & d'éloignement du monde, de la douceur de la société, est dans l'état le plus propre à le rendre heureux. Ce seroit ici le lieu de dire quelque chose des avantages de la société, & de montrer ce qui peut la rendre plus utile & plus agréable; mais nous renvoions nos Lecteurs à ce que nous en avons dit dans le *Tome I.* de cet Ouvrage, où nous avons fait une Dissertation assez ample sur ce sujet.

§. VIII.

Il est difficile de vivre heureux auprès des Grands.

LA liberté contribue beaucoup au bonheur de la vie, & le moïen le plus aisé pour l'acquérir, c'est de mépriser la fortune, & de s'accoutumer de bonne heure à ne priser des choses que leur juste valeur, à ne pas regarder le sort des Grands, ni comme plus heureux, ni même comme plus estimable que celui des particuliers. Quand on est parvenu à borner ses desirs & à con-

ſidérer les hommes ſelon le plus ou le moins de vertus qu'ils ont, on n'eſt plus ébloüi de l'état des Grands; on les regarde du point de vûe qu'il faut les regarder, & l'on ne découvre rien en eux de ce que le vulgaire croit y appercevoir. Un véritable Philoſophe n'eſtime dans les Grands qu'un ſeul avantage dont ils ne ſavent point profiter & qu'ils mépriſent: il ne leur envie ni leurs richeſſes, ni leurs honneurs, ni leurs charges, ni leurs palais, ni leurs feſtins; mais il voudroit être à même, comme ils le ſont, de récompenſer les gens de mérite. Il feroit, s'il étoit à leur place, la ſeule choſe qu'ils ne font point, & n'en feroit aucune de celles qu'ils font.

Quiconque connoît les Grands, ſait qu'ils ont en général tous les défauts qui peuvent s'oppoſer au bonheur de ceux qui s'attachent à eux, ou qui ſont obligés d'en dépendre. Ordinairement plus un homme eſt élevé, & plus il ſe croit en droit de tromper les autres hommes. Il les amuſe, lorſqu'il en a beſoin, par de belles promeſſes qui s'évanoüiſſent dès qu'il faut les effectuer.

Les Grands ſont auſſi ingrats qu'ils ſont peu ſincères. Ils ont mille moïens pour ſe défaire d'un homme qui les a bien ſervis, mais qui leur eſt devenu inutile. Ils lui donnent des dégoûts,

ils le méprisent, ils lui font essuier les chagrins les plus cuisans, enfin ils font si bien que cet homme s'estime encore trop heureux de se retirer. Sa place est remplie par un autre, qui n'y restera qu'autant qu'il sera nécessaire. Quelque service qu'il rende, avec quelque exactitude qu'il remplisse son devoir, un jour viendra où il sera congédié comme son prédécesseur. Le tems, qui devroit rendre stable sa fortune, en accélere la chûte chaque instant, & le moment de sa disgrace sera celui où l'on croira qu'il a fait tout ce qu'il pouvoit faire de mieux.

Rarement les Grands choisissent pour leurs amis des personnes d'un certain mérite, soit défaut de discernement, soit que les gens vertueux leur paroissent d'un commerce génant & qu'ils craignent leurs conseils, qui sont des espèces de reproches de leur mauvaise conduite. Ils accordent leur confiance à ceux qui par leur caractère sont les moins dignes de l'avoir, ils se figurent d'ailleurs qu'ils sont plus éclairés que tous les autres hommes, & ils cherchent bien plûtôt des flatteurs que des amis dans les personnes, à qui ils donnent leur amitié.

Quelque grande que soit la dissimulation des Grands, & quelque usage qu'ils aient de paroître précisément ce qu'ils ne sont pas, la vanité, qui les séduit

& qui leur fait croire qu'ils possedent les plus rares qualités de l'esprit, leur fait découvrir la malignité de leur cœur. Le plaisir qu'ils ressentent de montrer la supériorité qu'ils ont sur les personnes qui les approchent, les porte à médire & à calomnier; rien n'est à l'abri des coups de leur langue. „ Ils ne „ peuvent cacher, dit le sage la Bruyere, „ leur malignité, leur extrême pente „ à rire aux dépens d'autrui, & à jet„ ter un ridicule, souvent où il n'y en „ peut avoir. Ces beaux talens se dé„ couvrent en eux du premier coup „ d'œil, admirables sans doute pour en„ velopper une duppe & rendre sot „ celui qui l'est déjà; mais encore plus „ propres à leur ôter tout le plaisir „ qu'ils pourroient avoir d'un homme „ d'esprit qui sauroit se tourner & se plier „ en mille maniéres agréables & ré„ jouïssantes, si le dangereux caractère „ des courtisans ne l'engageoit pas à une „ retenue. Il lui oppose un caractère „ sérieux dans lequel il se retranche, „ & il fait si bien que les railleurs, a„ vec des intentions si mauvaises, man„ quent d'occasion de se joüer de lui ". Un des plus grands desagrémens pour ceux qui sont attachés auprès des Grands, & qui ont des sentimens, c'est d'en essuier des plaisanteries, d'autant plus piquantes que l'air de supériorité, & quelquefois de mépris dont elles sont

dites, leur donne une aigreur qu'elles n'auroient pas, si elles venoient des particuliers. Il y a des gens d'un caractère bas & rampant, qui entretiennent les Grands dans le défaut de blesser, par des mots sanglans & par des plaisanteries cruelles, les personnes les plus respectables. Ils applaudissent à ce qu'ils devroient condamner, & leur lâche flatterie rend éternel un défaut que des conseils vertueux viendroient peut-être à bout de corriger. Si les Grands savoient le tort qu'ils se font dans l'esprit des autres hommes par le ridicule qu'ils tâchent de leur donner, & jusqu'à quel point ils s'en font haïr, peut-être auroient-ils assez d'égards pour eux-mêmes pour ne pas vouloir acquérir la haine publique par le plaisir de dire une plaisanterie souvent mauvaise, & toujours indigne de leur caractère & de la décence qu'ils doivent garder.

Ce n'est point assez lorsqu'on est auprès des Grands, si l'on veut leur plaire, de ne point leur dire des choses qui puissent leur déplaire, on doit encore les loüer sans cesse; & si l'on ne découvre rien en eux qui soit digne de loüange, il faut toujours les loüer & leur attribuer les vertus qu'ils ont le moins. Il est inutile de craindre qu'ils sentent la fausseté des éloges qu'on leur donne. Juvenal a judicieusement re-

marqué qu'il n'est point de loüanges qu'on ne reçoive volontiers, & qu'on ne croie mériter lorsqu'on est revêtu d'un pouvoir semblable à celui des Dieux. Quel triste emploi pour un homme sage & vertueux, que celui d'approuver ce qui doit être condamné!

La raison & la sagesse deviennent à charge à ceux qui veulent faire leur fortune par la protection des Grands. Elles leur font sentir à chaque instant le ridicule, & même le criminel de leur conduite; & cependant, ou il faut qu'ils renoncent à leurs esperances, ou qu'ils agissent de même. Il seroit heureux pour eux qu'ils eussent moins de jugement, ils ne sentiroient point autant combien leurs actions sont condamnables.

La soumission qu'ont pour les Grands ceux qui les approchent, passe toute imagination. L'ame des courtisans n'agit, ne pense que par les impressions qu'elle reçoit du Souverain, de ses ministres, ou de ses favoris.

La complaisance qu'il faut avoir à la Cour, prive presque l'esprit de ses opérations, & fait faire aux courtisans des choses qui sont, tantôt insensées, & tantôt indifférentes, quelquefois cruelles, & quelquefois pitoiables, souvent ridicules, & rarement raisonnables. Sous le regne d'Henri III. tous les

les courtisans allioient le luxe & la dévotion; ils se plongeoient le matin dans les débauches les plus affreuses, & le soir ils faisoient des processions, habillés en penitens. Dans tous les tems presque tous les hommes, qui se sont attachés aux Grands, ont cru devoir emploier, pour leur plaire, tous les moïens, & ont sacrifié non seulement leur repos, mais même leur honneur à leur ambition. Il y en a eu, qui, pour conserver la faveur dont ils joüissoient, se sont privés d'une partie d'eux-mêmes. Combalus, favori de Seleucus, & passionnément aimé de la Reine Stratonice son épouse, aiant fait connoître à toute la Syrie que pour mettre à l'abri de tout soupçon la vertu de la Reine, il s'étoit fait eunuque, plusieurs courtisans, qui vouloient plaire à Combalus & avoir sa protection auprès du Roi, se firent faire la même opération qu'on lui avoit faite, & cesserent volontairement d'être hommes, pour ne pas perdre leur esperance & pour augmenter leur faveur. On a vû plusieurs fois des personnes étouffer entiérement la voix de la nature, & s'être fait un si grand soin de trouver bon tout ce qu'un Souverain faisoit, qu'ils applaudissoient avec un sang froid, qui ne peut être compris que des courtisans, à des actions barbares qui leur enlevoient leurs enfans. Hérodote

nous apprend qu'Astiagès aiant demandé à Harpagus s'il trouvoit bonne la chair de son fils qu'il lui avoit fait manger, il lui répondit qu'à la table du Roi il n'y en avoit point de mauvaise, & qu'il trouvoit bon tout ce qu'ordonnoit son Souverain. Le même Hérodote dit que Cambises aiant pris pour but le cœur d'un jeune homme qu'il perça d'un coup de flèche en la présence de son pere, à qui il demanda ce qu'il lui sembloit de ce coup, ce pere courtisan lui répondit qu'il ne croioit pas qu'Apollon même pût tirer plus juste. Séneque, parlant de la cruauté de ce Tyran, la trouve avec raison moins criminelle que la réponse du pere.

Après avoir vû les courtisans éteindre dans eux jusques aux moindres traces de l'amour paternel, il n'est pas surprenant de les voir oublier les bienséances. Denys le Jeune aiant presque perdu la vûe à force de boire du vin, ses courtisans contrefaisoient tous les aveugles; ils se heurtoient les uns les autres, & se laissoient souvent tomber par terre. Les plus habiles se faisoient même de tems en tems des bosses au front, ils feignoient, lorsqu'ils mangeoient, de ne pouvoir trouver les plats sur la table. Quelques-uns affectoient de ne pas appercevoir le Roi, ou ils se plaçoient dans un endroit où il crachoit sur eux. Alexandre le Grand

fut

fut la cause que tous ses courtisans porterent la tête panchée, parce qu'il la portoit ainsi. Les François se couperent les cheveux fort courts sous François I. parce que ce Prince fut contraint, par une blessure qu'il avoit reçue à la tête, de se faire couper les siens de même. Sous les regnes de François I. & de Louïs XIV. tous les courtisans vouloient passer pour savans; ils savoient que ces Princes aimoient & protegeoient les Sciences.

L'air de la Cour est si contagieux, il inspire une si grande foiblesse, & il accoutume à une sujettion si absolue, que les Philosophes, qui l'ont fréquentée & qui ont vécu long-tems, ont souvent perdu leur vertu. Il en est peu qui aient imité la sagesse de Solon & la fermeté de Calistene; ils se sont au contraire ravalés & rendus indignes de leur réputation par les flatteries qu'ils ont prodiguées aux Souverains. Anaxandre, se trouvant auprès d'Alexandre le Grand, & entendant un terrible coup de tonnerre, pria ce Prince de vouloir lui avoüer si ce n'étoit point lui, qui, comme fils de Jupiter, venoit de tonner si hautement. Pline le Jeune souhaite, dans le *Panégyrique de Trajan*, à la ville de Rome que les Dieux imitent César & se le proposent pour modèle. Un certain Prêtre Chrétien, s'il en faut croire Eusebe, avoit

l'impudence de dire à Constantin qu'il méritoit, non seulement de commander dans cette vie ; mais encore de gouverner dans l'autre avec le Fils de Dieu. Tribonien, ce grand Jurisconsulte, ce sage Législateur, disoit souvent à Justinien qu'il craignoit sans cesse de le voir enlever au ciel lorsqu'on y penseroit le moins. Ces discours montrent jusqu'à quel point les gens, qui passent pour les plus sages, peuvent pousser, je ne dis pas la flatterie, mais la bassesse & le mensonge, lorsque la vie de la Cour leur a enlevé leur vertu. Quel trésor peut récompenser la perte de cette vertu, sans laquelle les biens qu'on a acquis, ne peuvent jamais rendre heureux?

Ne seroit-il pas cent fois plus favorable à un Philosophe de vivre dans un tonneau, comme Diogene, & d'y conserver sa probité, que d'habiter des palais superbes, où il peut à chaque instant perdre ce qu'une étude pénible lui a fait acquérir? Diogene pensoit très prudemment lorsqu'il blâmoit l'envie qu'Aristipe avoit de fréquenter les Cours, & Aristipe s'excusoit fort mal. Ce qu'il alleguoit pour sa justification, étoit une espèce de nouvelle faute. *Si Aristipe*, disoit Diogene, *savoit se contenter de legumes, il ne feroit pas sa cour aux Rois.* Aristipe répondit, *Si Diogene savoit faire sa cour au Roi, il seroit bientôt dégou-*

gouté de manger des legumes. Je trouve que la réponse d'Aristipe est tout à fait indigne d'un Philosophe; car elle dit précisément que si Diogene avoit sû, aux dépens de sa liberté & au risque de sa vertu, faire bonne-chère, il se seroit ennuié de manger des legumes. Outre l'indécence qu'il y avoit dans le discours d'Aristipe, il péchoit encore pour la justesse du raisonnement; car il est certain qu'un homme peut savoir faire sa cour aux Rois, & cependant s'estimer plus heureux en mangeant des legumes, qu'en devenant courtisan. Quiconque est guéri de l'ambition & connoît les maux que cause cette passion, pensera toujours de même. Pour un homme, qui est heureux à la Cour, il y en a cinq cens de malheureux; & c'est avec raison que Lucrece a placé tous les tourmens des Enfers dans le cœur des ambitieux. Selon lui, le Sisiphe des Enfers est celui que nous voions dans la vie demander servilement au peuple les faisceaux & les haches, & qui s'expose à de nouveaux rebuts pour s'en retourner, plein d'espoir & de confusion, briguer un Empire qui n'a que la vanité du nom. Aspirer sans succès à l'autorité du commandement, & souffrir tout ce qu'il y a de plus indigne & de plus cruel pour y parvenir, c'est l'ouvrage pénible de l'infortuné, qui roule au plus haut d'u-

ne montagne un rocher qui retombe, & qu'il est obligé de remonter.

§. IX.

Il est une Volupté qui s'accorde avec la Vertu, & qui même lui donne un nouveau lustre.

IL est bon de remarquer d'abord que nous entendons par la volupté, la tranquillité d'esprit & la santé du corps. C'est dans ces deux choses qu'elle consiste, & c'est par les mêmes choses qu'elle fait toute notre félicité. Les Stoïciens & quelques autres Philosophes se sont récriés contre Epicure de ce qu'il faisoit consister le bonheur de la vie dans la volupté. Ils ont fait à ce sujet de très longs & très pompeux discours, dans lesquels il y avoit peu de vérité, & peut-être guères plus de bon sens. Car la volupté, dont parloit Epicure, consiste dans la tranquillité de l'esprit, c'est-à-dire dans la sagesse, dans la prudence, dans la vertu, dans la bonne foi, puisqu'il est impossible qu'un homme sans ces qualités puisse être tranquille & exemt de remords; & la santé, qui est le second attribut qui constitue la volupté, n'étant que l'exemption de la douleur, il est absolument

ment contraire à la raiſon de ſoutenir que la volupté, priſe dans le ſens d'Epicure, ne ſoit pas la principale choſe qui faſſe notre félicité. Gaſſendi, expliquant la Philoſophie de ce grand homme, remarque très judicieuſement que de la tranquillité de l'eſprit & de la ſanté du corps naiſſent néceſſairement tous les plus grands biens qui contribuent à rendre la vie heureuſe. *Si le corps* dit-il, *eſt exemt de toute douleur, quelle commodité peut-on lui procurer de plus? Si l'eſprit eſt dans une tranquillité qui le fait joüir d'un parfait repos, s'il goute une félicité ſi grande qu'il ne deſire rien, & qu'il eſt ſatisfait de ce qu'il poſſede, quel plaiſir plus grand pourra-t-on lui donner que celui qu'il goute déjà? De meme que la clarté d'un ciel ſerein ne peut être augmentée lorſqu'elle eſt à un certain point, de même auſſi le bonheur d'un homme, qui poſſede la ſanté & la tranquillité de l'eſprit, ne peut recevoir d'accroiſſement. Les biens qui lui arrivent, entretiennent ſa ſanté, la garantiſſent des coups de la fortune, mais ne l'augmentent point.*

Ciceron a emploïé ſon éloquence à réfuter le ſentiment d'Epicure, il s'eſt élevé contre la volupté dans ſes Ouvrages, par-tout où il en a parlé. Il prétend que c'eſt ce que la nature a mis dans les hommes de plus pernicieux & de plus mortel, elle ſouleve les paſſions dans les jeunes gens, elle ruine les

les Etats & les Républiques, elle est la source de tous les maux, l'ennemie de la vertu, le poison de la raison; elle réduit les hommes à la condition des bêtes. Ciceron se seroit évité la peine de semer dans ses Livres ces injures contre la volupté, s'il avoit voulu refléchir sur la nature de celle qu'Epicure établissoit pour principe de la volupté. Ce Sage étoit bien éloigné d'entendre par la volupté, cette passion violente qui nous porte à satisfaire nos desirs déréglés, sans avoir égard à la raison. Or cette passion doit être appellée une fureur, & non point une volupté; c'est ainsi du moins que l'entendoit Epicure, & c'est ce que Gassendi, parmi plusieurs autres Sectateurs de ce Philosophe ancien qui ont expliqué ses sentimens, a fort bien éclairci dans le *Traité des Passions* qu'il a écrit à la fin de Ouvrage qu'il a intitulé *Syntagma Philosophiæ Epicuri*. Pour moi, je croirois assez volontiers que Ciceron a feint d'ignorer ce qu'Epicure entendoit par la volupté, pour avoir l'occasion d'étaler toute sa rhétorique. Il aimoit assez quelquefois de trouver matière à faire parade de ses grands sentimens, sur-tout lorsqu'il croioit pouvoir nuire aux Epicuriens, qu'il n'aimoit point. Comment un Philosophe, aussi éclairé que lui, n'auroit-il pas reconnu l'injustice qu'on faisoit à Epi-

Epicure? Séneque, qui étoit zélé & rigide Stoïcien, convient que la volupté, dont parle Epicure, étoit très sobre & très retenue, & St. Augustin aimoit si fort ce Philosophe, qu'il dit dans ses *Confessions* qu'il auroit préferé Epicure à tous les autres, s'il avoit cru l'immortalité de l'ame. Séneque & St. Augustin étoient sûrement aussi rigides que Ciceron, & s'ils eussent pû soupçonner que la volupté d'Epicure pouvoit être celle que Ciceron lui imputoit d'avoir établie comme le principe de la félicité, ils ne l'auroient pas épargné.

Il en est de ce que plusieurs Auteurs ont écrit contre Epicure, ainsi que de ce que Ciceron en a dit. Ils ont prêté à ce grand homme un sentiment qu'il n'eut jamais, & lui ont attribué les débauches de quelques-uns de ses disciples, qui, abusant de sa doctrine, vouloient en autoriser leur libertinage. Il faut établir comme un principe certain, que tout ce qu'ont dit les adversaires d'Epicure contre son opinion sur la volupté, n'a porté aucune atteinte à cette opinion, démontrée par la raison, par l'expérience, & confirmée par le consentement de tous les gens qui l'ont bien comprise. Ces Ecrivains n'ont point attaqué le sentiment d'Epicure, mais une chimère qui n'existoit que dans leur imagination, & qu'ils disoient être le sentiment d'Epicure.

Non

Non seulement la volupté de ce Philosophe n'est pas contraire à la vertu, mais elle lui donne un nouveau lustre, & la rend, pour ainsi dire, plus gaie, plus sociable & plus utile. Un Stoïcien est un homme farouche, dont l'équité conserve quelque chose de dur, qui au milieu des tourmens croit devoir dire qu'il est heureux, & qui par conséquent trouve mauvais que ceux qui souffrent, se plaignent & disent qu'ils sont malheureux. L'Epicurien est doux, compatissant, & entre dans les peines des autres; il les plaint. Enfin sa vertu est celle d'un galant homme, & celle d'un Stoïcien ressemble à celle d'un misantrope qui répand sa mauvaise humeur sur toutes ses actions, & qui par-là en diminue le prix.

§. X.

La Modération rend les vrais plaisirs plus purs.

SAvoir modérer ses desirs, c'est être bien avancé dans la carrière qui conduit au véritable bonheur. Presque tous les hommes passent leur vie à souhaiter ce qu'ils ne peuvent obtenir, ou bien s'ils l'obtiennent, ils forment aussitôt de nouveaux souhaits. Il ne s'éle-

ve point autant de flots sur la mer agitée, que de desirs dans leur cœur. Les uns sont confus, les autres nuisibles, quelques-uns sont horribles & détestables; il en est de ridicules, d'insensés, il en est aussi de conformes à la raison & à la vertu; enfin il n'est rien de permis & de criminel qui ne soit tour à tour l'objet des souhaits humains.

Vouloir exiger que l'homme n'ait point de desirs, c'est prétendre qu'il cesse d'être homme; car par son essence il y en a plusieurs qui lui sont naturels. Ceux-là ne nuisent point à son bonheur, ils contribuent au contraire à sa conservation, & l'avertissent de ce qui lui est nécessaire. Desirer de manger, de boire, de dormir, de marcher lorsque la nature nous fait sentir la faim, la soif, le sommeil, l'inquiétude d'être toujours assis, ou couché, c'est une chose naturelle. Souhaiter la prospérité de nos parens, de nos amis, des gens de bien, c'est agir conséquemment & suivant la raison; mais il est d'autres desirs qui sont aussi pernicieux & aussi condamnables que ceux-là sont utiles & loüables, & cependant quelque vicieux, quelque déraisonnables que soient ces desirs, ils sont si violens qu'il n'est rien que l'homme ne tente pour les contenter. Il court la mer & la terre; il expose sa vie à la

guerre; il manque à l'amitié, à l'amour paternel, à la tendresse filiale; il trahit sa patrie, quitte sa Religion & son Dieu, & après tant de crimes énormes, il arrive souvent que par une juste punition, non seulement il n'obtient pas ce qu'il desire, mais il perd ce qu'il posséde. En cherchant des biens superflus, il se prive des nécessaires, & la fortune, de qui il attendoit de nouveaux bienfaits, lui enleve ceux que la nature lui avoit donnés. Il s'est tourmenté pour acquérir des richesses, il reste pauvre & perd sa santé; il a risque sa vie pour contenter son ambition démesurée, il a un bras de moins, & n'est point avancé; il a trahi son ami pour faire sa cour au Souverain, le Prince a profité de sa trahison & a eu le traitre en horreur; il a changé de Religion, croiant pouvoir trouver l'occasion de se venger de ceux qui professoient celle qu'il quittoit, il a été également méprisé de ceux qu'il abandonnoit, & de ceux chez qui il alloit.

Si les hommes étoient moins aveugles, ils ne passeroient point une vie, dont le terme est si court, dans l'inquiétude, dans la crainte & dans l'esperance pour satisfaire leur avarice, ou leur ambition. Ils verroient que le bonheur qu'ils cherchent, n'est point dans tout ce qu'ils desirent; ils connoîtroient

troient que la véritable félicité humaine eſt dans la tranquillité d'eſprit & dans la ſanté du corps, & qu'il eſt impoſſible de la trouver ailleurs; ils ſentiroient encore que la nature corporelle demande peu de choſe. Elle n'a pas beſoin, pour être à l'abri de la douleur, de ſuperbes palais, de ſpacieux jardins, ornés de ſtatues de marbre & de bronze; elle eſt ſatisfaite ſur les tapis naturels de l'herbe tendre; elle reſſent tous les biens de la ſanté à la fraîcheur d'un ruiſſeau jailliſſant, & ſous le couvert des arbres. Pourquoi l'homme forme-t-il tant de projets pour obtenir des grandeurs inutiles à ſon bonheur, & qui ne peuvent lui procurer ni la ſanté, ni la tranquillité d'eſprit? Montagne, à qui les François ſont redevables d'avoir appris à penſer, nous donne un portrait bien vrai & bien inſtructif des miſères des Grands. „ La fièvre, dit-il, „ en parlant d'un Souverain, la migraine „ & la goute l'épargnent-elles, non „ plus que nous? Quand la vieilleſſe „ lui ſerrera les épaules, les archers de „ ſa garde l'en déchargeront-ils? Quand „ la fraïeur de la mort le tranſira, ſe „ raſſûrera-t-il par l'aſſiſtance des Gen- „ tilshommes de ſa chambre? Quand il „ ſera en jalouſie & caprice, nos boneta- „ des le remettront-elles? Le ciel de „ lit, tout enflé d'or & de perles, n'a „ aucune vertu pour appaiſer la coli-

„ que & les tranchées. A la moindre
„ atteinte que lui donne la goute, il a
„ beau être Sire & Majesté, la perd-t-il
„ par le souvenir de ses palais & de ses
„ grandeurs; & s'il est en colère, sa
„ Principauté l'empêche-t-elle de rou-
„ gir, de pâlir, de grincer les dents
„ comme un fou? La moindre piquûre
„ d'épingle & la plus petite passion de
„ l'ame est capable de nous ôter le
„ plaisir de la Monarchie du Monde".

La nature est aussi aisée à satisfaire du côté de l'esprit que du côté du corps. Il n'est pas besoin, pour rendre l'ame contente & tranquille, d'occuper de grands emplois, de posséder de grandes richesses; il suffit d'aimer la vertu & de savoir se contenter de peu, parce qu'il ne nous faut que peu. Le Ciel nous donne, à mesure que nous nous retranchons, tout ce qui est superflu. Plus nous voulons acquérir, plus nous augmentons notre indigence, & plus nous nous éloignons de ce bonheur que nous cherchons. Quel bien peut nous donner la grandeur, qu'on ne trouve dans la médiocrité? Quiconque sait se borner à une fortune médiocre, est véritablement riche. Si on régle ses besoins sur la nature, on ne sera jamais pauvre; si on les régle sur l'opinion, on ne sera jamais riche.

Pour mépriser les grandeurs, & pour con-

connoître combien les richesses sont inutiles à la véritable félicité, il ne faut pas être Philosophe; il est seulement nécessaire de connoître la fin de ces grandeurs & de ces richesses, & à quoi elles peuvent aboutir. Car enfin si l'on voit clairement qu'elles ne peuvent rendre véritablement heureux, & qu'elles sont souvent pernicieuses à ceux qui les possédent, on sera persuadé qu'un état, dans lequel on a simplement ce qui est nécessaire, est préferable à celui où l'on a le superflu. Examinons quel est l'avantage que les Grands peuvent retirer de leurs trésors & de leur grandeur. S'ils cherchent à conserver leurs richesses, ou à les augmenter, elles leur causent mille inquiétudes; & s'ils veulent en faire l'usage qui convient, les distribuer prudemment & avec choix, elles les exposent à des soins infinis & à des embarras très pénibles. Leur grandeur n'est pas moins à charge que les richesses. Si un Roi est vertueux, il faut qu'il soit sans cesse occupé du gouvernement de son Etat, qu'il veille au bonheur, à la conservation de son peuple, & qu'il se regarde comme un pere de famille, obligé de maintenir l'union & l'abondance parmi ses enfans. Si ce Roi n'est pas vertueux, il est cependant obligé de faire par politique ce qu'il ne fait point par l'amour qu'il doit à ses sujets. La

crainte que ses voisins ne lui ravissent une partie de ce qu'il posséde, suffit pour lui donner mille inquiétudes; ainsi tout Souverain est nécessairement exposé par son état à mille peines dont un particulier est exempt. Il est donc insensé de desirer son sort & de le croire plus capable de nous rendre heureux que celui d'un homme, qui, éloigné du tumulte & sans ambition, vit content & satisfait de ce qu'il posséde, & regarde, après la vertu, la santé comme le plus précieux don du Ciel. Anacréon se moque, d'une manière bien fine & bien délicate, des soins que les hommes se donnent pour acquérir des honneurs & des trésors qui ne les rendent point heureux, tandis qu'ils négligent ce qui pourroit faire leur bonheur.

Si l'on pouvoit, au prix de l'or,
Allonger le cours de sa vie,
Je ferois ma plus forte envie
D'amasser un ample trésor,
Afin que quand la mort avare
Viendroit sur moi mettre la main,
Un riche don la pût soudain
Renvoier au bord du Tenare;
Mais si par l'or on ne peut pas
Renoüer sa trame fragile,
Pourquoi cette crainte servile,

Pour-

Pourquoi ces ſoins, ces embarras,
Qui précipitent notre terme?
Chers Amis, d'un eſprit plus ferme
Je veux attendre mon Deſtin,
Boire avec vous, rire ſans ceſſe,
Et ne quitter jamais le vin
Que pour careſſer ma maitreſſe.

La fin des vers d'Anacréon ne contient point une morale propre au bonheur, comme nous le montrerons bientôt; car ſans la tempérance il n'eſt aucune véritable félicité dans la vie: mais le commencement eſt digne du Philoſophe le plus ſage.

Quelque bien dont on joüiſſe, on eſt malheureux dès qu'on en deſire toujours de nouveaux. L'avidité qu'on a d'obtenir ceux qu'on ſouhaite, empêche qu'on ne ſente le prix de ceux qu'on poſſéde; l'on eſt l'eſclave de ſes deſirs. Les richeſſes ſuperflues deviennent alors néceſſaires, & l'imagination, enfantant ſans ceſſe de nouveaux ſouhaits, emporte dans un précipice qui n'a ni fond, ni bords où l'on puiſſe s'arrêter; mais lorſqu'on eſt content de ce que l'on poſſéde, lorſqu'on trouve dans ſoi-même ce que les avares & les ambitieux croient rencontrer dans la fortune qu'ils pourſuivent, on ſent tout le prix des biens que l'on a,

on en joüit dans une douce tranquillité qui les rend plus purs & plus délicats. Cet avare, qui parcourt l'Europe pour s'enrichir, ne connoît pas la douceur du sommeil comme ce bourgeois, qui vit tranquillement dans sa maison. Ce premier regrette les momens qu'il donne au repos, comme un tems qu'il ne peut emploier à ses affaires; il se leve de grand matin, malgré le sommeil qui l'accable. L'autre dort paisiblement pendant tout le tems qu'il en a envie. A son reveil, son esprit & son corps se ressentent du repos qu'il a pris, il est tranquille, il rit, il boit, il mange, enfin il fait tout ce qu'il fait avec plaisir, tandis que l'avare, accablé de lassitude, ne trouve aucun goût à ce qu'il mange, est de mauvaise humeur, se fâche, ou s'inquiéte de la moindre chose, & répand l'amertume de sa bile sur tous les plaisirs, qui sont si purs pour celui, qui desirant peu, a beaucoup.



§. XI.

§. XI.

Sans la Tempérance, il n'est point de véritable Bonheur.

SI la tempérance n'étoit point une vertu qui méritât d'être chérie par le bien qu'elle fait à notre esprit, nous devrions cependant la pratiquer avec soin par les avantages qu'elle procure à notre corps. C'est elle qui lui conserve la santé, & qui le guérit des maladies. Comment pourrons-nous être heureux, si nous souffrons des douleurs aiguës, si nous sommes tourmentés de la goute, si notre estomac ne fait plus ses fonctions, si nos jambes, enflées & débiles, refusent de nous porter, si notre poitrine est enflammée & ne nous permet de respirer qu'avec peine? Tous ces maux, & bien d'autres encore sont les suites certaines de l'intempérance.

C'est acheter bien cher le plaisir de boire quelque verres de vin, que de le païer par les douleurs les plus aiguës. Si l'on raisonnoit conséquemment, plus on aime la volupté, plus on chériroit la tempérance; car c'est elle qui procure une volupté durable. Non seulement elle n'est point ennemie des plai-

firs, mais elle les entretient; elle n'en blâme que l'excès, parce qu'elle sait qu'il les détruit.

La tempérance n'est pas moins nécessaire à l'esprit qu'au corps. Quand le dernier est pesant, le premier s'en ressent, & est comme accablé de ses infirmités. On ne peut trouver chez un homme qui souffre, ou qui languit, cette gaieté, cet enjoüement, cette tranquillité qui élevent le mérite de l'esprit, & font en même tems sa félicité. Les gens intempérans sont ordinairement d'un caractère taciturne & mélancholique. Tandis qu'ils boivent & qu'ils mangent, le vin & la bonne-chere leur donne une espèce de gaieté, qui s'éteint dès que le feu des vapeurs qui la causoient, est cessé. Ces personnes ressemblent à des lampes qui vont s'éteindre, dans lesquelles on verse quelques goutes d'huile qui raniment le feu. La clarté finit bientôt, elle ne dure que l'instant qu'il a fallu pour consumer les goutes d'huile.

L'intempérance est presque toujours la cause de plusieurs chagrins dont la sobriété nous garantit. Elle occasionne même souvent plusieurs crimes, elle oblige à une grande dépense les gens riches, & les pauvres à une plus grande qu'ils ne peuvent faire. Les premiers sont dans la crainte de ne pouvoir pas toujours continuer la même

bon-

bonne-chere; ils mangent leur bien, & ils font au défefpoir de le manger. Ils ne peuvent fe paffer de faire bonne-chere, & ils regrettent l'argent qu'elle leur coute. Quant aux autres, ils fuppléent fouvent, par des rapines, des vols, & même des meurtres, à ce qui leur manque pour remplir leur eftomac, dont ils ont fait une efpèce de gouffre.

On connoît ordinairement trop tard la néceffité de la tempérance, & l'on commence à en fentir tout le prix lorfqu'il eft impoffible de remédier aux excès de la débauche. J'ai vû de triftes exemples qui auroient dû inftruire ceux qui en étoient les témoins; mais peu étoient affez fages pour en profiter. Les autres, emportés par leurs paffions, fe préparoient les mêmes maux dont ils étoient épouvantés; mais qu'ils fe flattoient d'éviter, fe confiant à la bonne fanté dont ils joüiffoient. La maladie arrivoit, cette fanté étoit détruite, leur efperance s'évanoüiffoit, & faifoit place à des regrets inutiles.



§. XII.

§. XII.

Sur l'Oubli des offenses & le Mépris des sots & des méchans.

OUblier les injures, pardonner à ceux qui nous ont offensés, c'est une action aussi utile au bonheur de la vie, qu'elle est conforme aux règles de la vertu. La haine empoisonne les plus beaux jours, elle répand un venin sur tous les plaisirs, & le cœur, dans lequel elle exerce son empire, ne peut gouter une véritable félicité, comme nous l'avons montré dans nos Réflexions sur *les Passions*, qui sont dans le *I. Tome* de cet Ouvrage.

On ne haïroit point, si l'on songeoit qu'en pardonnant, on se venge de ses ennemis, parce qu'on devient plus estimable, & que c'est punir séverement ceux qui ne nous aiment point, que de se faire estimer des honnêtes gens. C'est leur ôter tout moïen de nuire à notre réputation, & les réduire dans le cas, ou de perdre la leur, ou de convenir qu'ils ont tort de nous vouloir du mal.

Un homme sage doit endurer les injures, comme il endure le froid, le chaud, la pluïe & le vent. Ce sont des

des maux qu'il ne dépend point de lui d'éviter, & qui ne peuvent rien sur sa vertu, ni sur son honneur. Il n'est pas plus flétri des offenses qu'il reçoit & qu'il n'a point méritées, que les Saints le sont par l'audace effrénée des héretiques qui brisent leurs statues & outragent leurs portraits. Les plus grands hommes ont été insensibles aux offenses, ils considéroient ceux qui les insultoient, comme des fous, ou comme des enfans, & leurs injures leur faisoient pitié. Caton, aiant voulu dissuader le peuple de recevoir une loi, on lui ôta sa robe de dessus les épaules, on le chassa depuis la place aux Harangues jusqu'à l'Arc de Fabius. Les séditieux le poursuivirent, en l'accablant d'injures & de crachats; sa grande ame ne fut pas altérée, mais même émûe par ces offenses.

Quoiqu'il ne faille pas punir ceux qui nous ont offensés, il est cependant nécessaire quelquefois de les punir, soit pour les corriger de leurs défauts, soit pour en garentir les autres hommes. Le bien de la société exige alors qu'on agisse avec rigueur; mais il faut que la passion n'ait aucune part dans notre conduite, & éloigner de nous tout esprit de vengeance. Il faut les châtier comme des fous à qui l'on veut rendre la raison par certains remèdes, ou comme des enfans, qu'on souhaite de faire de-

devenir plus doux & plus attentifs par d'utiles corrections.

Sans troubler le bonheur de notre vie par l'inquiétude que nous donnent la haine & l'envie de punir nos ennemis, oublions le mal que nous en avons reçu, & soions assûrés que tôt ou tard d'autres personnes nous vengeront. Les méchans rencontrent toujours le salaire de leurs actions, & païent enfin le tribut qu'ils doivent à la justice. La fable du fou & du sage est faite expressément pour eux.

Certain fou poursuivoit à coups de pierre un sage,
Le sage se retourne, & lui dit; Mon ami,
C'est fort bien fait à toi, reçois cet écu-ci.
Tu fatigues assez pour gagner davantage,
Toute peine, dit-on, est digne de loyer.
Voi cet homme qui passe, il a de quoi païer.
Adresse-lui tes dons, ils auront leur salaire.
Amorcé par le gain, notre fou s'en va faire
Même insulte au bourgeois.
On ne le païa pas en argent cette fois.
Maint estafier accourt; on vous happe notre homme,
On vous l'échine, on vous l'assomme.

Quel que soit le rang, la naissance, le pouvoir des gens qui nous insultent sans rai-

faiſon, ne croions pas que leurs mauvais procedés reſteront impunis. Le Trône même ne met point à l'abri des revers qu'eſſuient ceux qui outragent les autres. Les cruautés de Caligula furent beaucoup moins la cauſe de ſa mort que ſes railleries ſanglantes. Il plaiſanta un jour Valerius Aſiaticus dans un feſtin ſur la contenance de ſa femme lorſqu'on l'embraſſoit. Quand il donnoit l'ordre à Chærea, comme il avoit l'air efféminé, quoiqu'il fût très brave, il lui diſoit pour le mot, *Vénus*, ou *Priape*. Ces deux hommes punirent Caligula, non ſeulement des injures qu'il leur avoit faites, mais de celles qu'il avoit dites à tous ceux qui l'approchoient. Chærea fut le premier des conjurés qui frappa Caligula, & du coup qu'il lui donna, il lui coupa la moitié du cou.

Si nous nous accoutumions de bonne heure à concevoir du mépris pour l'approbation des ſots, & que le plaiſir que nous ſentons à être loüés, de quelque part que viennent les loüanges, ne nous fit pas regarder leurs ſuffrages comme ajoutant quelque choſe à notre mérite, nous mépriſerions auſſi leurs injures; & leurs outrages nous paroîtroient auſſi peu mortifians que leurs loüanges peu flatteuſes. Mais par une foibleſſe inexprimable & qui ne peut être aſſez condamnée, nous recherchons juſqu'aux loüan-

loüanges des sots, & il s'ensuit d'une conduite aussi blamâble, que nous sommes mortifiés par leurs critiques & par leurs injures, qui devroient nous plaire si nous pensions sensément, puisqu'être approuvé d'un sot dans ses actions, c'est avoir quelque chose de commun avec lui ; & en être condamné, c'est ne lui pas ressembler. La crainte de Periclès, qui appréhendoit de n'avoir dit quelques sottises, parce qu'il se voioit applaudir du peuple, seroit utile à ceux qui chérissent les loüanges, de quelque part qu'elles viennent.

Que nous importe que les sots nous condamnent ? De tout tems ils ont blâmé les gens sensés, ils les ont outragés, & ont tâché de les rendre ridicules. Pourquoi voudrions-nous être exemts d'une loi générale ? Ce militaire, dont tout le mérite consiste à garder la porte d'une ville, à faire la ronde sur un rempart, à marcher à une attaque à la tête de cinquante hommes, qu'il conduit comme un bœuf marche à la tête d'un troupeau accoutumé de le suivre, qui vieillit & qui meurt dans les honneurs obscurs de quelque Légion, condamne les Lettres, méprise ceux qui les cultivent, les injurie ; pourquoi être étonné de la façon de penser de cet homme ? Elle est en usage depuis qu'il y a des militaires. Perse s'en est plaint

plaint il y a dix-sept siécles, & sans doute bien d'autres l'avoient condamné avant lui. „ Il me semble, dit ce Poëte, que „ j'entends dire à quelque vieux Cen„ turion, sentant le bouc & le fague„ nas, Moi, je suis très content de ce „ que j'ai de sagesse & de bon sens. Je „ me soucie fort d'être un Arcisilas, „ un Solon, qu'on voit la tête appuiée „ sur une main, les yeux en terre, l'air „ morne, marmottant des paroles qui „ ne signifient rien, occupés jour & „ nuit à des idées plus chimériques & „ plus creuses que les songes d'un pau„ vre malade, *Rien ne se fait de rien,* „ *rien ne retourne à rien.* La belle mer„ veille! Est-ce pour pénétrer cette „ grande vérité, que vous pâlissez sur „ les Livres, & que vous ne songez „ pas à manger? Le peuple applaudit „ à ces discours, & nos jeunes gens en „ rient à gorge déploiée ". Voilà le portrait fidèle de ce que nous voions tous les jours. Une fade & mauvaise plaisanterie fait rire un nombre de gens qui n'ont ni esprit, ni jugement. Irons-nous nous affliger de ce qui dure depuis que les hommes existent, & qui durera tant qu'ils existeront?

Le nombre des sots & des méchans est grand, celui des gens sages & spirituels est petit. Méprisons les suffrages de la multitude, & nous voilà au-dessus des offenses des sots & des méchans.

Par le mot de *multitude*, ce n'est pas seulement du peuple dont je veux parler, c'est de toutes les personnes qui n'ont ni génie, ni vertu; quelque rang qu'elles aient. Dès qu'elles ne sont pas sensées, leur jugement me paroît aussi indifférent que celui des enfans qui n'ont point encore atteint l'âge de raison, & elles leur ressemblent parfaitement. Les enfans dans leurs divertissemens contrefont les Magistrats, les Généraux d'armée, les Prêtres, les Princes; & ces personnes font les mêmes jeux au Palais, à l'armée, à la Sorbone & dans leurs hôtels. La seule différence qu'il y a entre elles & ces enfans, c'est qu'ils amassent des noix, des cartes, des deniers, & qu'elles prennent de l'or, de l'argent & des terres; mais c'est avec aussi peu de discernement. Ils sont également inconstans les uns & les autres, également portés à se satisfaire, sans examiner si leurs desirs sont conformes à la raison & à la vertu, également méchans dès qu'ils ne craignent point la punition, également privés des connoissances qui donnent un jugement solide, & par conséquent également incapables d'outrager un homme sage.

§. XIII.

§. XIII.

Le Soin de cultiver notre esprit, est essentiel à notre Bonheur.

IL est impossible que nous joüissions de cette tranquillité d'ame qui fait le véritable bonheur, si nous n'avons pas le soin de cultiver notre esprit & de le remplir de tout ce qui peut le rendre bon & éclairé. Il est difficile qu'un homme, qui ne fait rien, puisse se suffire à lui-même, & quiconque ne suffit point à lui-même & a besoin de secours étrangers pour être heureux, ne peut être regardé comme joüissant d'une vie heureuse; car les secours, d'où dépend son bonheur, lui manquent très souvent, & dès ce moment il devient malheureux. C'est perdre son tems, que de ne le pas emploier à se munir contre les accidens auxquels nous sommes exposés par d'utiles réflexions qui nous fournissent des moiens pour ne pas abuser de la bonne fortune, & pour ne pas se laisser abattre par la mauvaise. Il faut donc avoir autant de soin de l'esprit que du corps, puisque c'est de son état que dépend tout le bonheur de notre vie, & il est nécessaire de fournir sans cesse à son entretien; car

il est comme une lampe qui s'éteint lorsqu'on cesse d'y mettre de l'huile.

Il y a cette différence entre l'esprit & le corps, que le trop d'exercice & de fatigue abat le dernier, & que c'est l'exercice qui soutient le premier. Plus on cultive son génie, & plus il prend de force; l'âge même, qui peut tout sur le corps, ne peut rien sur l'esprit, lorsqu'on l'a accoutumé à une certaine élevation qui le garantit des attaques de la vieillesse. Ciceron remarque avec raison que ce n'est pas à la vieillesse qu'il faut se prendre des défauts qu'on apperçoit dans les vieillards crédules, oublieux, dérangés; mais à la lâcheté, à la paresse, à la négligence de ces vieillards. Et de la même manière qu'encore que la jeunesse soit plus sujette aux fougues & à l'emportement que la vieillesse, ces défauts ne se rencontrent pourtant pas dans tous les jeunes gens, mais seulement dans ceux qui ont un mauvais naturel; de même on ne voit pas que tous les vieillards radotent, & cela n'arrive qu'à des gens frivoles & de peu de génie. Nous devons donc regarder l'esprit comme un trésor, qui nous sert dans tous les tems & que nous ne saurions assez augmenter.

Les connoissances qu'on acquiert, sont non seulement utiles, mais encore agréables. Elles donnent à l'ame une dou-

double satisfaction, & la garantissent des atteintes de l'ennui; poison funeste à la tranquillité de l'esprit, & qui corrompt les biens les plus précieux. Un homme qui aime les Sciences & les Arts, n'est jamais oisif, tous ses momens sont remplis; & dans quelque endroit qu'il soit, par-tout où il va il porte toujours avec lui de quoi s'amuser agréablement. Les Sciences sont faites pour tous les âges; mais plus on devient vieux, plus elles sont nécessaires. Dans la jeunesse elles servent d'amusement; dans l'âge mûr, de compagnon; & dans la vieillesse, de consolateur.

L'étude nous fournit mille moïens pour nous dissiper des chagrins qui nous rendroient malheureux. Un esprit occupé oublie aisément bien des choses, qui feroient sur lui une plus forte impression s'il étoit desœuvré. Les douleurs corporelles sont aussi appaisées par l'étude; l'application de l'ame à de certains objets qui la flattent, l'empêche de s'appercevoir de ce qui manque au corps. La vieillesse même, quand on passe sa vie dans l'étude, ne fait point sentir ses incommodités par des symptômes desagréables, & qui nous ramenent, pour ainsi dire, dans l'enfance. Elle vient, sans qu'on s'en apperçoive; on baisse d'une manière insensible, & le grand âge fait qu'on fi-

nit, mais on ne tombe point tout à coup. C'est ainsi qu'ont vieilli les Newtons, les Bourhavé, les Beausobres, & c'est ainsi que vieillit aujourd'hui l'illustre Fontenelle. Les plus grands hommes qu'ait produits l'antiquité, ont pris soin de cultiver leur esprit pendant toute leur vie. Sophocle composa des Tragédies jusque dans l'extrémité de la vieillesse; on prétend qu'il avoit cent ans, lorsqu'il fit son *Oedipe*. Ses enfans, trouvant que l'application qu'il donnoit à ses Piéces, lui faisoit négliger ses affaires domestiques, se pourvûrent pour le faire interdire, comme il se pratique parmi nous. Sophocle, pour toute défense, ne fit que lire aux juges la Tragédie d'*Oedipe* qu'il venoit d'achever, & leur aiant demandé s'ils trouvoient que cette Piéce fût d'un homme qui avoit perdu l'esprit, il fut renvoié de l'action que ses enfans avoient intentée contre lui.

§. XIV.

Le Choix de nos amis est essentiel à notre Bonheur.

NOus avons montré, dans nos Réflexions *sur l'Amitié*, combien le choix de nos amis étoit essentiel à notre

tre bonheur. C'est d'eux, dont nous devons recevoir des conseils dans la bonne fortune, & des consolations dans la mauvaise. Ils sont nos soutiens, dans quelque état que nous nous trouvions, & il seroit beaucoup plus utile pour nous de n'avoir point d'amis, que d'en avoir de foibles, ou de mauvais, puisque nous aurions compté sur eux, & qu'ils nous manqueroient dans le besoin; au-lieu que si nous ne les avions pas regardés comme des gens dont nous devions attendre des services essentiels, nous nous serions précautionnés, & nous aurions pris des mesures pour nous passer d'eux.

§. XV.

Le Choix d'une femme, ou d'une maitresse, influe sur toutes nos Actions; & par conséquent sur notre Bonheur.

PEu de gens ont la patience de Socrate, & une femme, du caractère de Xantipe, est le mal le plus à craindre pour le bonheur de la vie. Il ne s'agit point de faire ici une déclaration contre les femmes, ce que je dis d'elles, regarde aussi les hommes; & s'il est dangereux à ces derniers d'avoir une femme mauvaise & d'un ca-

ractère insociable, il ne l'est pas moins à elles de tomber sous la puissance d'un mari jaloux, bizarre, brutal & avare.

Le mariage avoit ses périls chez les Anciens; mais ils sont infiniment plus grands parmi nous. Les maux qu'il causoit autrefois, pouvoient être réparés par le divorce; aujourd'hui ils sont éternels: nous en avons fait par nos Loix des nœuds Gordiens, qui ne peuvent être coupés que par la mort. Est-il rien de si affreux, que de vivre sans cesse avec une personne dont l'humeur nous déplait, dont nous méprisons le caractère, & qui, bien loin de se conduire d'une manière à gagner notre estime, nous hait encore plus que nous la haïssons, s'oppose avec fierté à toutes nos volontés, empoisonne par les chagrins qu'elle nous donne, les plaisirs que nous pouvons avoir, & fait sa joie de notre peine?

Ce qu'il y a de plus étonnant dans nos usages, c'est que les suites du mariage étant aussi dangereuses qu'elles le sont, nous nous marions presque toujours, sans connoître le caractère de la femme que nous épousons. Nous la prenons pour nous tirer de la gène où l'on tient les fils de famille, pour son bien, pour les alliances qu'elle nous donne, pour les honneurs qu'elle peut nous faire obtenir, enfin par mille autres motifs d'intéret, & jamais par rap-

port

port à son caractère & à son mérite personnel. Ces deux dernières qualités ont si peu de part au mariage de la plûpart des gens, que les trois quarts de ceux qui se marient, sur-tout parmi les personnes de condition, n'ont jamais parlé à leur femme, & quelquefois même ne la voient que lorsque tout est conclu & qu'on est prêt à signer le contract. Une conduite aussi insensée mérite bien la punition qu'elle a ordinairement. On prend les précautions les plus grandes pour ne pas s'associer, dans le commerce & dans les autres affaires civiles, avec des gens dont on n'est pas assûré; on veut connoître leur probité avant que de faire un contract avec eux, & l'on en passe un, dont on ne peut jamais revenir, & duquel dépend tout le bonheur de la vie, avec une personne qui nous est, pour ainsi dire, inconnue. Cependant les regrets sont superflus, & les remèdes dont on veut user, sont inutiles pour réparer le mal qu'on s'est fait, & qui va toujours en augmentant. Les raisonnemens philosophiques ne servent de rien dans cette occasion. Platon, Ciceron, Séneque, & tous les prétendus Précepteurs du genre humain ont beau déploier leur éloquence & étaler leurs belles maximes, elles sont fort belles dans les Livres, mais elles s'évanoüissent dès qu'il s'agit de les mettre en

pratique. On peut leur appliquer ce qu'a dit un Intriguant dans l'*Epidicus* de Plaute: *J'étois l'autre jour au théatre, & j'entendis débiter de belles maximes de morale à un Comédien. Tout le peuple les applaudit; mais lorsque chacun fut retourné chez soi, personne ne s'en souvint plus.* Quand un homme est persécuté par sa femme, qu'elle le deshonore, qu'elle le ruine, qu'elle lui suscite de fâcheuses affaires, tous les conseils des Philosophes ne lui rendent point la tranquillité. Epictete a beau lui dire, dans le *cinquième Chapitre de ses Caractères*, „ A la vûe de quelque objet fâcheux „ qui vous frappe, accoutumez-vous à „ dire que ce n'est qu'une pure imagi„ nation, & que la chose n'est pas telle qu'elle vous paroît. Après vous être „ fortifié de la sorte, servez-vous des „ règles que vous avez, examinez sur„ tout si cet objet qui fait votre peine, „ est de la nature des choses qui dé„ pendent de vous; car si cela n'est „ pas, dites, sans vous émouvoir, que „ ce n'est point votre affaire". Il est fort aisé d'écrire qu'il faut regarder, comme une imagination, un objet fâcheux; mais il est impossible de mettre ce précepte en pratique. Lorsque la femme de l'Empereur Marc-Aurele le deshonoroit, ce Prince, quelque Philosophe qu'il fût, voioit avec chagrin sa conduite. Séneque, ce rigide Stoïcien,

re-

regardoit si peu les offenses comme une pure imagination, qu'il entra dans une conspiration contre Néron. La seconde maxime d'Epictete n'est guères plus utile que la première à un mari. C'est en vain qu'on lui dira, Vous êtes deshonoré par votre femme, elle vous ruine, elle fréquente les brelans, elle voit mauvaise compagnie. Tout cela ne doit point vous émouvoir, ce n'est point votre affaire. L'objet qui vous fâche, est de la nature des choses qui ne dépendent pas de vous, il n'est point en votre pouvoir de n'être pas cocu; pourquoi vous affligez-vous donc de l'être? Il est des sentimens qui naissent, pour ainsi dire, avec nous, & qui ont fait depuis la tendre enfance une si forte impression sur notre esprit, qu'il est impossible de l'effacer. Si l'on a vû quelquefois des ames assez fortes pour se dépouiller entiérement des préjugés, le nombre en est si petit, que l'on ne peut faire de leur exemple une règle qui soit utile aux hommes.

Le choix d'une maitresse n'est guères moins essentiel au bonheur de la vie que celui d'une femme. Il y a seulement l'avantage dans le choix d'une maitresse de pouvoir en faire un autre, au-lieu que celui d'une femme ne permet aucun changement; mais souvent un cœur, véritablement amoureux, n'est point le maître de se servir du droit

droit qu'il a de changer. Il eſt lié par des chaînes plus fortes que celles que donnent les Loix ; l'amour le retient malgré lui dans un cruel eſclavage. Combien ne voit-on pas d'amans infortunés, qui paſſent leurs plus beaux jours ſous une dépendance tyrannique? Leur corps & leur eſprit s'affoibliſſent également par l'extrême violence de leur amour ; & ce qui eſt le plus funeſte, ſouvent ils perdent leur réputation & leur honneur. Ils conſument leurs biens, ils s'acquittent négligemment de leurs emplois, il n'eſt rien qu'ils ne faſſent pour flatter la paſſion qui les obſéde, ils diſſipent les héritages que leurs peres leur ont acquis par leurs travaux, & les emploient en habits, en bijoux, en feſtins, en cadeaux.

Il eſt des femmes qui ne ſont pas intéreſſées, & qui ne ſont pas moins dangereuſes ; elles reſſemblent à ces Sirenes, dont la voix mélodieuſe cauſoit la perte de quiconque l'entendoit. Elles ne flattent un amant que pour le tromper, pour faire durer la violence des feux, & pour cacher le partage de leurs faveurs ; mais c'eſt en vain qu'elles prennent toutes les précautions pour cacher leur infidélité, la jalouſie de leurs amans découvre leur myſtérieuſe & criminelle conduite. On ne ſauroit aſſez ſe défier d'une maitreſſe qui cherche à dérober la connoiſſance de ſes

ſes actions; c'eſt une marque infaillible qu'elle eſt diſſimulée & fourbe. Si elle avoit l'eſprit bien tourné & qu'elle eût un véritable mérite, elle ne craindroit point de laiſſer entrer ſon amant dans le détail de ſes actions; & quand même il y en auroit quelques-unes qui ſeroient repréhenſibles, ce procedé ſincère obligeroit la perſonne qui l'aimeroit, à reflêchir qu'il n'y a rien de ſi charmant qui n'ait ſes défauts.

Ce n'eſt pas la beauté qu'on doit priſer dans une maitreſſe, c'eſt le caractère; & tout homme, qui ne s'attache à une femme que parce qu'elle eſt belle, reſſemble à un inſenſé qui s'expoſeroit dans un petit batteau au milieu d'une mer calme. Ce qui l'auroit ſéduit, ne le mettroit point à l'abri des orages qui s'éleveroient dans la ſuite. En général les paſſions, les plus heureuſes & les plus durables, ne ſont point l'effet d'une grande beauté; c'eſt celui de l'eſprit, qui, étant joint avec le bon cœur, rend une femme digne d'être non ſeulement aimée, mais même eſtimée de ſon amant.



§. XVI.

§. XVI.

Il faut bannir les fraïeurs de la Mort, & s'accoutumer de bonne heure à l'attendre, sans la desirer & sans la craindre.

SI les hommes aimoient la vertu, s'ils suivoient exactement les principes de la probité, s'ils avoient horreur du crime, ils cesseroient de craindre la mort. Ils la regarderoient simplement comme la fin du tems qu'il a plû à celui qui nous a mis au Monde, que nous y restassions; ils attendroient le sort que Dieu leur réserve, & sans s'inquiéter d'une chose qu'ils ne peuvent ni éviter, ni éloigner, ils prendroient chaque jour, comme un présent qu'ils reçoivent du Ciel: mais la conduite criminelle de la plûpart des hommes est cause de la fraïeur mortelle qu'ils ressentent. Toutes les fois qu'ils pensent à la mort, cette idée les afflige sans cesse, ils en sont quelquefois frappés au milieu des festins, & épouvantés sur des lits parsemés de fleurs, auprès de leur maitresse. Ils craignent avec raison un instant où ils seront obligés de rendre compte de leurs actions, & de recevoir la punition qu'elles méritent.

Nous

Nous ne pouvons point être véritablement heureux, si nous sommes dans une appréhension continuelle, & nous ne saurions nous affranchir de cette appréhension qu'en étant vertueux; nouvelle nécessité d'aimer la vertu & d'être homme de bien, pour avoir cette tranquillité d'esprit, sans laquelle il n'est point de bonheur véritable.

Dès que nous n'avons rien à nous reprocher, dès que nous emploions cette vie à l'usage que nous devons l'emploier, pourquoi craindre de la quitter? C'est un prêt qu'on nous a fait, & que nous rendons. Un homme sage devroit sortir de la vie, comme d'un festin où il a été prié; ne seroit-il pas ridicule qu'il exigeât de son hôte qu'il le nourrît toujours? La nature n'est-elle pas en droit de redemander une vie qu'elle n'a donnée que sous les conditions de la restitution? C'est un ordre fixé & arrêté dans l'existence des êtres, que par une vicissitude continuelle & immuable la vieillesse, parvenue à un certain terme, soit bannie du rang des choses, & que le charme des productions nouvelles embellisse l'Univers. La nature se répare par la mutuelle destruction des êtres, aussi-bien que par leurs réciproques générations. Ceux, qui sont morts avant nous, nous ont fait place; pouvons-nous sans injustice refuser d'agir

de

de même en faveur de ceux qui doivent venir après nous? Nous devons nous consoler d'autant plus aisément de leur céder la place, qu'eux à leur tour la céderont à d'autres, & qu'après avoir paru sur la scène de la vie, ils subiront le même sort que nous. L'antiquité a été la proie de la mort, la postérité ne sera point exempte de ses coups; par quel droit voudrions-nous en être à l'abri? Notre vie ne nous appartient point par aucun traité, nous devons être satisfaits d'en avoir l'usufruit.

Quand nous vivrions dix millions de siécles, nous ne verrions que ce que nous avons vû, & que ce qu'ont vû ceux qui nous ont précédés. La nature nous offre dans le tems présent & dans le tems passé un miroir pour y contempler l'avenir, & y voir ce qui arrivera pendant l'immense durée des siécles. Ce n'est pas la longueur de nos jours qui en fait la félicité, c'est l'usage que nous savons en faire. *Regardons*, dit Horace, *chaque jour comme le dernier de notre vie; le moment, qu'il plaira aux Dieux de nous donner au-delà de notre attente, nous en deviendra plus agréable.* En effet, pourquoi nous inquiéter du lendemain? Vivons tranquilles, & quel que soit le nombre des jours qu'il plaira au Ciel de nous donner, songeons à profiter

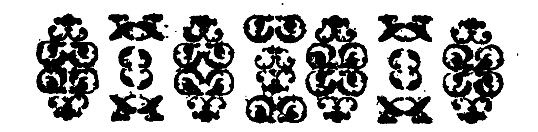
du

du moment préſent. Celui, qui a paſſé il y a un inſtant, n'eſt plus rien pour nous, & nous ne ſommes pas aſſûrés de celui qui doit ſuivre le préſent.

Ceux qui craignent, en mourant, de perdre leurs richeſſes, leurs charges, leurs enfans, leur maitreſſe, doivent ſonger que Craſſus le plus riche des Romains, que Jules Céſar le maître de la République, que Priam le meilleur pere du monde, que Petus le plus tendre des maris, & que Léandre le plus fidèle des amans ſont morts. Eſt-il ſenſé de vouloir prétendre ce que n'ont pû obtenir les hommes qui poſſédoient au ſuprême dégré ce qui peut nous faire chérir la vie?

S'il étoit en notre pouvoir de prolonger notre vie pendant pluſieurs ſiécles, la mort, qui viendroit la finir, ne nous en paroîtroit pas moins dure, & n'en ſeroit pas moins éternelle, eu égard au Monde. „ L'éternité des tems, dit Lucrece, eſt égale à tous les hommes, & „ celui, que ce même jour a vû mettre „ dans le cercueil, ne ſera pas moins „ long-tems la victime de l'âge irrévocable, que celui que pluſieurs mois „ & pluſieurs années ont effacé du rang „ des choſes ".

Fin des Réflexions ſur la Vie heureuſe.



LE COMTE DE RONANCOURT.

NOUVELLE FRANÇOISE,

Par Mademoiſelle Cochois.

LE Comte de *Ronancourt* avoit atteint l'âge où la violence des paſſions ſe fait ſentir. Il avoit vingt ans, & ſon tempérament, qui le portoit au plaiſir, lui rendoit inſupportable l'état auquel on le deſtinoit; il devoit un jour exercer une charge conſidérable dans la Robe. Il étudioit en Droit dans l'Univerſité de Montpellier. Laſſé d'une occupation qui lui paroiſſoit auſſi pénible qu'ennuieuſe, il forma le deſſein de quitter ſa famille, & d'aller à Paris. Il choiſit cette ville préférablement à une autre, parce qu'il eſpera d'y être plus aiſément inconnu, & d'y trouver plus facilement des reſſources pour ſubſiſter. En ſortant de Montpellier, il ſe brouilloit avec ſon pere, homme d'un caractère dur, incapable de ſe laiſ-

laisser fléchir, considérant ses enfans comme des esclaves, qui devoient être soumis aveuglément à ses ordres. Avec un tel pere, le Comte de *Ronancourt* n'esperoit aucun pardon de la faute qu'il sentoit lui-même qu'il alloit commettre; mais l'envie d'être le maître de ses volontés & de ne plus étudier en Droit, l'emporta sur toutes les réflexions qu'il fit. Il prévit le danger où il s'exposoit, & voulut en courir le risque. Rien ne coute à la passion; les loix & les raisons qu'on lui oppose, ne servent qu'à l'irriter.

Le pere du Comte de *Ronancourt* étoit aussi avare que sévère; ainsi son fils avoit fort peu d'argent. Il emprunta secretement de plusieurs de ses amis, il trouva même le moïen d'avoir une centaine de pistoles d'un usurier qui lui fit faire un billet du double de cette somme, enfin il travailla si bien, ses soins eurent un si heureux succès, qu'il quitta la province avec mille écus. Son pere fit toutes les perquisitions possibles pour savoir ce qu'il étoit devenu, elles furent inutiles. Il avoit changé de nom, & les mesures qu'il avoit prises, le mirent à l'abri de toutes les recherches. Il affecta de dire en secret à plusieurs de ses amis qu'il passoit en Italie; ils ne manquerent pas de le publier peu après son départ. Son pere le crut, & ne pensa plus qu'à

le punir, en lui ôtant son héritage, dont il disposa par un testament en faveur d'un autre de ses fils.

Le Comte de *Ronancourt*, étant arrivé à Paris, prit un appartement dans la rue St. Denis, sous le nom du Chevalier de *Javelle*. Il sentit la nécessité où il étoit de ménager son argent, de peur qu'il ne se trouvât sans ressource dans un païs, où il étoit obligé de fuir tous ceux qui l'auroient pû connoître, & où il ne pouvoit rien attendre de ceux à qui il étoit inconnu. Il y avoit un Comédien, logé dans la même maison où il étoit, il le voioit quelquefois, & lia peu à peu avec lui une amitié qui lui parut d'autant plus agréable, qu'elle lui fournit les moyens d'aller tous les jours à la Comedie, sans dépenser son argent; ce qui étoit un grand article pour lui dans l'état où étoient ses affaires.

La connoissance du Comédien, & le goût que le Comte prit pour la Comedie, lui firent naître le dessein d'embrasser la profession du théatre. Il songeoit souvent à ce qu'il feroit lorsqu'il auroit mangé l'argent qu'il avoit encore; il ne voioit guères de meilleur moïen, pour se tirer d'embarras, que de se faire Comédien. Il étoit jeune, d'une belle figure, il avoit de la mémoire; ces qualités lui firent croire qu'il réussiroit dans ce métier. Il commu-

muniqua son projet à son ami le Comédien, ne doutant pas qu'il ne l'approuvât. Il fut bien surpris lorsqu'il éprouva le contraire de ce qu'il avoit regardé comme certain. „ Je vous con-
„ seille, lui dit son ami, de prendre
„ tout autre parti que celui que vous
„ voulez choisir. Si vous connoissiez
„ notre état, vous ne l'envieriez point.
„ Il paroît gracieux, amusant, lucra-
„ tif; il est disgracieux, ennuieux,
„ & nous donne à peine de quoi vivre.
„ Je vous parle actuellement comme
„ un Comédien de Paris; car lorsque
„ je vous ferai le portrait des embar-
„ ras & des infortunes des Acteurs de
„ province, j'aurai un bien plus ample
„ sujet de vous peindre les malheurs
„ de la vie comique. Vous serez pour-
„ tant obligé, en vous faisant Comé-
„ dien, d'entrer dans une troupe de
„ campagne, & j'y trouve un nouvel
„ inconvénient; car vos camarades cou-
„ rant de ville en ville, il est presque im-
„ possible que vous ne soiez reconnu.
„ Il faut donc que vous alliez dans les
„ païs étrangers; c'est encore pis, &
„ le premier pas que vous ferez au
„ théâtre, vous éloignera de votre pa-
„ trie. Ecoutez-moi, je vais vous par-
„ ler avec la sincérité & la candeur
„ d'un honnête homme, qui, pour re-
„ lever son métier, & se rendre par-
„ là plus considérable, ne veut point

„ engager son ami dans une démarche
„ dont il se repentira toute sa vie.
„ Lorsque vous connoîtrez l'intérieur
„ de la profession de Comédien, je
„ ne doute pas que vous n'y renonciez.
„ Il faut, pour vous en donner une idée
„ juste, vous la faire considérer de trois
„ points de vûë différens. Le pre-
„ mier, c'est celui de Comédien de
„ Paris; le second, celui de Comédien
„ de province, & le troisième celui
„ de Comédien dans les païs étrangers.
„ Commençons par le premier.

„ Vous nous voiez fréquenter les
„ Courtisans, ils nous font des politesses,
„ ils vivent avec nous, ils nous
„ aiment même; mais leur amitié est
„ d'un bien foible avantage, elle ne
„ nous produit aucune ressource du côté
„ des richesses, & elle ne nous met
„ point à l'abri du mépris dont le peu-
„ ple nous accable. Le bourgeois,
„ l'homme d'Eglise, le marchand, l'ou-
„ vrier regardent notre métier com-
„ me peu honorable, & même com-
„ me aiant quelque chose de hon-
„ teux; ils sont confirmés dans cette
„ opinion par les dévots, nos enne-
„ mis mortels, qui ajoutent l'infamie
„ au mépris, & nous font refuser la
„ sépulture après notre mort. Il est
„ vrai que le Courtisan & l'homme
„ d'esprit se soucient peu du lieu où
„ nous serons enterrés; mais nous ne

„ vi-

„ vivons que quelques inſtans de la
„ journée avec eux, & nous avons af-
„ faire vingt fois le jour avec trente
„ perſonnes qui nous ſont ſentir le peu
„ de cas qu'ils font de notre état.
„ Rien n'eſt ſi mortifiant. Plus nous
„ avons de mérite, plus nous ſommes
„ fâchés de voir qu'on en connoiſſe
„ auſſi peu le prix. Voilà les deſagré-
„ mens de notre état, en voici les
„ embarras. Nous ſommes obligés à
„ paſſer les trois quarts de notre vie à
„ apprendre nos rôles, à les reciter en
„ particulier, avant que de déclamer
„ en public, & nous ne ſommes pas à
„ l'abri, quelques peines & quelques
„ ſoins que nous aïons pris, d'être ſi-
„ flés. Un étourdi, un Mouſquetaire
„ yvre, un ignorant, un provincial
„ qui veut paſſer pour fin connoiſſeur,
„ un Auteur, à qui nous aurons déplu
„ pour avoir dit ce que nous penſions
„ de ſon Ouvrage, enfin le premier
„ homme qui eſt de mauvaiſe humeur,
„ nous ſifle, & nous recevons, pour
„ la récompenſe des peines que nous
„ nous ſommes données, un affront
„ ſanglant. Vous ne ſauriez croire
„ l'effet que produit un coup de ſiflet;
„ c'eſt un coup de foudre pour un Co-
„ médien. Un Poëte, qui voit tomber
„ ſa Piéce à la première repréſenta-
„ tion; un plaideur, qui entend pro-
„ noncer l'arrêt qui le ruine; un amant,

 „ qui

„ qui reçoit ſon congé d'une maitreſſe
„ qu'il aime ; tous ces gens ſont moins
„ abattus & moins chagrins qu'un Co-
„ médien qu'on ſifle.

„ Il eſt preſque impoſſible qu'un Co-
„ médien puiſſe amaſſer du bien. Les
„ revenus du théatre ſont très caſuels,
„ ils dépendent non ſeulement des ſai-
„ ſons, le grand froid & le chaud exceſ-
„ ſif rendant également les ſpectacles dé-
„ ſerts ; mais encore de la bonté des Pié-
„ ces nouvelles. Les meilleures tom-
„ bent ſouvent par les cabales des Au-
„ teurs. Les habits que nous nous faiſons,
„ nous coutent très cher ; ils nous em-
„ portent preſque tout l'argent que
„ nous retirons, & j'ai toujours vû que
„ les Comédiens, en mourant, ne laiſ-
„ ſent guères d'autre héritage que leurs
„ habits.

„ Paſſons à la vie du Comédien de pro-
„ vince. Elle joint pluſieurs deſagré-
„ mens à celle du Comédien de Paris.
„ Le meilleur Acteur dans la province
„ eſt obligé, comme le plus mauvais, de
„ changer tous les deux ou trois mois de
„ païs. Il eſt, tantôt en Languedoc, tan-
„ tôt en Bretagne, quelquefois il va du
„ Rouſſillon en Flandres ; il reſſemble à
„ ces meſſagers qui paſſent leur vie à
„ voïager, & qui ne reſtent dans les vil-
„ les que le tems qu'il faut pour remettre
„ les Lettres dont ils ſont chargés. Les
„ Comédiens de province perdent ſou-

„ vent

„ vent dans une ville ce qu'ils ont ga-
„ gné dans une autre, ils vivent du
„ jour à la journée, ils font exposés
„ aux caprices d'un Public, beaucoup
„ moins éclairé que celui de Paris, &
„ c'eft fouvent lorfqu'ils méritent d'ê-
„ tre applaudis, qu'ils font condam-
„ nés. Les Nobles provinciaux, vains
„ & orgueilleux, les méprifent, &
„ quoiqu'ils affectent d'être en tout les
„ finges des Courtifans, leur vanité les
„ empêche de les imiter dans les poli-
„ teffes & les amitiés qu'ils font aux
„ Comédiens.

„ Les Acteurs qui vont dans les païs
„ étrangers, ne font ni plus heureux,
„ ni plus eftimés que les autres. Il y a
„ des troupes dans plufieurs Cours
„ d'Allemagne; dans quelques-unes el-
„ les font païées réguliérement, dans
„ quelques autres elles le font fort mal;
„ mais dans toutes la profeffion du théa-
„ tre eft peu eftimée. Les étrangers,
„ fi l'on excepte les Anglois & les Ita-
„ liens, penfent fur les Comédiens com-
„ me le peuple François. Vous n'au-
„ riez même pas chez eux le même
„ agrément que nous avons à Paris,
„ car l'homme de condition ne vous
„ diftinguera point, il croiroit être lié
„ avec vous; & euffiez-vous le mérite
„ de *Baron*, il n'ôferoit vous regarder
„ comme fon ami. C'eft à vous à voir
„ à préfent fi vous voulez embraffer

„ une profession qui ne peut que vous
„ être desagréable. Je vous ai parlé
„ avec la sincérité d'un véritable ami,
„ & je vous conseille de nouveau de
„ prendre tout autre parti que celui
„ du théatre ".

Ce que vous me dites, répondit le Comte de *Ronancourt* au Comédien, *me paroît si sensé, que je suis prêt à renoncer à mon dessein. Il faut cependant que je vive, mon argent diminue tous les jours, quel parti prendrai-je lorsqu'il sera fini? Je ne dois rien attendre de mon pere, j'ai même tout à craindre de lui, je ne connois personne qui puisse me fournir quelque ressource contre la misère. Examinez vous-même mon état; quelque disgracieux que soit celui de Comédien, il le sera infiniment moins que celui où je serai dans quelques mois.* „ Je crois, dit le Co-
„ médien, que j'ai trouvé un expé-
„ dient pour vous tirer d'affaire. Vous
„ avez du génie, écrivez, devenez Au-
„ teur. Vous ferez quelques Piéces de
„ théatre, & je les présenterai à mes
„ camarades; je me charge de les leur
„ faire recevoir. Si elles vous réussis-
„ sent, elles vous fourniront de quoi
„ subsister honnêtement. *Vous n'y pensez pas*, répondit Ronancourt. *Vous voulez me faire Auteur, je n'ai point assez d'esprit pour être un bon Ecrivain, & j'ai trop de vanité pour vouloir augmenter le nombre des mauvais.* „ Vous avez beau
„ dire, repartit le Comédien, il faut
„ que

„ que vous deveniez Auteur; c'eſt moi
„ qui vous le ferai. Je vous communi-
„ querai dès demain le plan d'une pe-
„ tite Comédie, & vous l'exécuterez ".
Mais, repartit Ronancourt, *vous ne penſez pas que j'ai de fortes raiſons pour être inconnu. Si vous me produiſez ſur le théatre, malgré mon changement de nom, je ſerai reconnu tôt ou tard.* „ Je pourvoirai
„ encore à cet inconvénient, répondit
„ le Comédien, & je donnerai votre
„ Piéce, ſans vous nommer; pourvû que
„ vous en aiez le produit, il faudra
„ vous paſſer de la gloire. D'ailleurs, vous
„ trouverez un avantage à n'être pas
„ connu, vous éviterez les cabales qui
„ ſouvent font tomber les meilleures
„ Piéces, & ſi par hazard, ce que je ne
„ crois pas, votre comedie n'eſt pas gou-
„ tée, vous aurez l'agrément qu'on ne
„ ſaura pas que vous en êtes l'Auteur".
Ronancourt voulut ſe défendre encore de conſentir aux conſeils de ſon ami; mais il perſiſta toujours dans ſon ſentiment, & il s'y conforma enfin uniquement pour le ſatisfaire, bien réſolu, quelque ſuccès qu'eût ſa Piéce, de ne jamais faire connoître qu'elle fût de lui. Le lendemain de cette converſation, le Comédien lui donna le projet dont il lui avoit parlé, il l'exécuta le mieux qu'il lui fut poſſible. Il fit une comédie en trois Actes, & lorſqu'elle fut achevée, il la lui remit. Le Comédien

la lut, & embrassant plusieurs fois *Ronancourt* dans les endroits qui lui paroissoient les meilleurs, „ Vous êtes un „ honnête homme, lui dit-il, voilà qui „ est bon, voilà qui réussira, voilà qui „ rapportera de l'argent ". Il fit ensuite quelques remarques très sensées, dont *Ronancourt* profita avec plaisir; le Comte fut même étonné de plusieurs choses que son ami lui fit sentir, & qui marquoient un jugement très juste. Le Comédien s'apperçut de sa surprise, & lui dit: „ Je vois bien qu'il vous paroît „ étonnant que je vous parle de certai- „ nes matières qui demandent plus d'é- „ rudition & plus de connoissances que „ n'en ont ordinairement les Comé- „ diens. J'ai cru que je ne devois pas „ me contenter, comme presque tous „ mes camarades, de ne connoître le „ théatre que par une espèce d'habitu- „ de, acquise à force d'exercice; j'ai „ tâché de savoir quelque chose de plus, „ & méprisant cette routine qui fait le „ seul mérite de presque tous nos Ac- „ teurs, j'ai voulu, à l'exemple de *Mo- „ lière* & de *Baron*, connoître l'Art que „ je professe, par ses véritables princi- „ pes. Je les ai étudiés dans les meil- „ leurs Auteurs, & j'ai ajouté à ce que „ m'ont acquis l'étude & les réflexions, „ les différentes découvertes que m'a fait „ faire la pratique de quinze ans. J'ai „ vû, pendant ce tems, le sort des Pié-

„ ces

„ ces que nous avons joüées. La jalou-
„ ſie, qui regne entre les Auteurs, en
„ a fait tomber pluſieurs qui méritoient
„ l'eſtime du Public, & les cabales de
„ ces mêmes Auteurs en ont ſoutenu
„ quelques-unes qui auroient dû être ſi-
„ flées; cependant le tems a rendu juſ-
„ tice au mérite, la cabale s'eſt diſſi-
„ pée, les mauvaiſes Piéces ſont oubliées,
„ & les bonnes ont été remiſes au théa-
„ tre. Il y a quelque tems que nous fû-
„ mes obligés de ceſſer de joüer, à la
„ troiſième repréſentation, une Piéce
„ excellente, par rapport à l'inimitié qui
„ regnoit entre ſon Auteur, & un Abbé,
„ homme de Lettres. Cet Abbé vint à
„ la Comédie, toutes les places étoient
„ priſes, on ne put lui donner un bil-
„ let; il prit ce refus pour un affront
„ que lui faiſoit faire l'Auteur. Pour s'en
„ venger, il courut chez pluſieurs Ma-
„ giſtrats de ſes amis, il ſouleva quel-
„ ques Eccléſiaſtiques, qui crierent par-
„ tout que la Piéce qu'on joüoit, atta-
„ quoit la Religion, qu'elle bleſſoit les
„ règles de l'honneur & de la probité.
„ Enfin l'Abbé vint à bout d'exciter le
„ zéle du Magiſtrat public; la Piéce
„ fut défendue à Paris, quoiqu'on la
„ joüât dans toutes les provinces avec
„ un applaudiſſement général. Les ju-
„ ges les plus ſévères, chargés de la po-
„ lice, n'y apperçoivent aucune trace
„ de cette impiété que la cabale y a fait
„ trou-

„ trouver à Paris; triste exemple de ce
„ qu'elle peut, & de l'influence qu'elle
„ a sur les Piéces de théatre!

„ Je ne finirois point, si je vous disois
„ toutes les iniquités des Auteurs dont
„ j'ai été le témoin, & qui pis est, la vic-
„ time; mais vous devez être tranquil-
„ le, vous n'avez encore aucun ennemi
„ dans la République des Lettres. D'ail-
„ leurs, on ignore quel est l'Auteur de
„ votre comédie; ainsi l'envie ne pour-
„ ra vous nuire. Il faut pourtant vous
„ donner le plaisir d'écouter tous les dis-
„ cours qui se tiendront à ce sujet. Je
„ vous menerai, lorsque votre Piéce se-
„ ra annoncée, dans une assemblée de
„ Beaux-Esprits; ils décident du sort des
„ Ouvrages dramatiques. Ce n'est pas
„ qu'ils soient toujours du même avis,
„ au contraire ils sont souvent d'un sen-
„ timent opposé. Ils ont fait du parterre
„ un champ de bataille, dans lequel ils
„ combattent pour relever ceux qu'ils ai-
„ ment, & pour abaisser ceux qu'ils haïs-
„ sent. Ce n'est ni le génie, ni l'esprit qui
„ les guide, c'est leur passion. Ils sont
„ prêts à entrer en lice contre tout ve-
„ nant, même avant que de connoître le
„ sujet contre lequel ils combattront; il
„ leur suffit de savoir que ce qu'ils vont
„ attaquer & tâcher de détruire, vient
„ d'une personne qu'ils haïssent. Si vous
„ me demandez pourquoi ils la haïssent,
„ je vous répondrai qu'ils auroient bien
„ de

„ de la peine à le dire eux-mêmes ; car ils
„ ne voudroient pas avoüer que la cau-
„ se de leur haine est le mérite de leur
„ ennemi, qui blesse leur vanité, & ils
„ n'ont pas cependant d'autre véritable
„ sujet de le haïr. Ils apportent, pour
„ couvrir la noirceur de leur conduite,
„ cinquante prétextes frivoles, & qui
„ font pitié. Enfin vous jugerez vous-
„ même de la solidité de leurs discours
„ & de la droiture de leur caractère ".

Le Comédien voulut mettre *Ronancourt* en état de voir par lui-même ce qu'il avoit si bien dépeint, & le conduisit, deux jours après que sa Piéce fut annoncée, dans un Caffé où s'assembloient plusieurs Beaux-Esprits, & plusieurs sots qui les écoutoient, & qui croioient, en les fréquentant, acquérir dans le Public le titre d'*homme de Lettres.* La phisionomie de *Ronancourt* étant inconnue à tous ces Messieurs, dès qu'ils l'apperçurent, ils l'examinerent avec beaucoup d'attention. Les Beaux-Esprits, ne sachant pas s'il étoit leur confrere, commencerent à l'observer, pour ne rien dire qui pût lui donner une idée desavantageuse de leur mérite. Un d'eux lui adressa la parole, & lui demanda s'il connoissoit l'Auteur de la nouvelle Piéce qu'on avoit annoncée (c'etoit de la sienne dont il vouloit parler). Il répondit qu'il ne savoit pas qu'on dût joüer une nouvelle Piéce.

Son

Son air d'indifférence & d'ingénuité persuada au Bel-Esprit que *Ronancourt* n'étoit point un homme de Lettres, il le quitta, & tirant à part un ou deux de ces Mrs., il leur dit qu'il n'étoit pas même digne d'être admiré, & qu'il ne paroissoit prendre aucune part aux Nouvelles littéraires. Dès ce moment, *Ronancourt* resta seul assis auprès d'une table dans un coin de la chambre, sans qu'aucun des Beaux-Esprits voulût l'honorer d'un regard; les autres gens, qui étoient dans le Caffé, suivirent leur exemple, & il ne géna plus personne. Alors la conversation commença à devenir animée. *Je crois*, dit un homme d'un ton important, *que j'ai raison de penser que cette Piéce sera mauvaise; on prend trop de précaution à nous en cacher l'Auteur. Si l'on en avoit bonne opinion, on ne chercheroit point tant de détours. La crainte de l'Auteur & des Comédiens me paroît un fort mauvais prognostic, je gagerois, si l'on vouloit, que je connois celui qui a fait cette Comédie. Il n'a pas tort de se cacher, c'est la troisième Piéce qu'il donne & qui ne réussit point; il en feroit mille, qu'elles n'auroient pas un meilleur succès. Quoi qu'il en soit, je me prépare à sifler.*

Pendant que cet homme parloit, l'ami de *Ronancourt*, qui avoit fait semblant de ne pas le connoître, s'approcha de lui, & lui dit assez bas: „ Ne „ craignez rien, cet homme est un „ mauvais Poëte, qui n'a pas beaucoup „ de

„ de crédit parmi les Beaux-Eſprits ;
„ c'eſt un fou, qui ſe figure que tout le
„ monde l'admire, & qui eſt ſi perſua-
„ dé de ſon mérite, qu'il ne s'apper-
„ çoit pas que ceux qui le loüent, ſe
„ moquent de lui. Il ſert de joüet aux
„ gens de Lettres que vous voiez, &
„ il ſuffit qu'il condamne un Ouvrage,
„ pour qu'on en conçoive une bonne
„ opinion ".

Ronancourt s'apperçut bientôt de ce que ſon ami lui diſoit ; car un Bel-Eſprit regardant, en ſoûriant malignement, ceux qui étoient autour de lui, répondit au Poëte, „ Vous avez, Mr.
„ un talent tout particulier pour dé-
„ viner les ſecrets du théatre, & je ne
„ doute pas que l'Auteur de cette Pié-
„ ce ne ſoit celui que vous penſez ; ce-
„ pendant il y auroit à vous de l'injuſ-
„ tice de la condamner dans cette ſeule
„ idée, cela ne s'accorde pas avec le
„ ſoin que vous avez pris de vous dé-
„ faire de tous les préjugés ". *Je lui pardonne de ſiffler*, dit un certain Abbé qui avoit la mine ſombre & la voix rude, *ſi la Piéce eſt de* Cléante ; *& ſi je croiois qu'elle fût de lui, je ſifflerois moi-même.* „ Mon Dieu ! reprit le même
„ homme qui s'étoit moqué du Poëte,
„ ne rendrez-vous jamais juſtice, Mr.
„ l'Abbé, aux gens que vous n'aimez
„ point, & tout ce qui partira d'eux,
„ bon ou mauvais, vous ſemblera-t-il

„ égal? En vérité vous êtes bien sin-
„ gulier, ou bien vindicatif ". *Et vous, Mr.* dit l'Abbé, *vous êtes bien complaisant, ou pour mieux dire, bien politique; car enfin les loüanges que vous donnez à tant d'Auteurs, sont intéressées. C'est un dépôt que vous leur prêtez, qu'ils doivent vous rendre, & même avec usure; vous exigez dix pour cent, avec la restitution du capital.*

L'antagoniste de l'Abbé alloit lui répondre quelque chose de piquant, lorsqu'un Bel-Esprit, qui n'avoit pas encore parlé, dit avec beaucoup de vivacité, *Parbleu! Mrs. vous êtes des gens singuliers, vous ne sauriez être quelques momens ensemble, sans vous dire des choses fâcheuses. Nous sommes intéressés à être plus liés que jamais. Si nous nous desunissons, nos ennemis viendront aisément à bout de nous nuire, ils ne sont déja que trop puissans. Tout Paris approuve leurs Ouvrages, ils sont recherchés dans les païs étrangers, on les lit avec avidité dans les provinces, nous serons incessamment regardés comme des gens qui n'ont ni goût, ni érudition. Il faudra, ou que nous soions réduits au triste état de loüer nos ennemis, ou que nous passions dans toute l'Europe pour des gens sans discernement. Vous, Mr. l'Abbé, que vous importe-t-il que Mr. aime à être loüé? Ne vous rend-t-il pas dans toutes les occasions les loüanges que vous lui donnez? Et vous, Mr. qui prenez le parti de* Cléante, *pourquoi trouver mauvais*

que

que Mr. l'Abbé haïsse ses Ennemis ? Etes-vous son directeur de conscience? Laissons toutes ces vaines disputes, & songeons plûtôt à soutenir la réputation que nous avons acquise d'être les directeurs du goût. Ne souffrons point que nos adversaires l'emportent sur nous, & qu'ils nous enlevent la gloire d'être les plus beaux Esprits de Paris.

Ronancourt étoit étonné d'une morale aussi dangereuse, & il admiroit jusqu'où l'envie de briller peut emporter les gens de Lettres, lorsque son ami lui dit, „ Je vois que vous êtes sur- „ pris de ce que vous entendez, il „ faudra cependant vous y accoutu- „ mer; mais sortons d'ici, & je vous „ parlerai sur le compte de ces deux „ hommes que vous voiez assis au bout „ de la chambre & du troisième qui „ se tient droit auprès d'eux ". A ces mots *Ronancourt* sortit, & suivit le Comédien, qui lui dit: „ Vous connois- „ sez, par les discours que vous avez „ entendus, la sincérité qui regne en „ général parmi les Savans; je vais „ ajouter quelque chose à l'idée que „ vous en avez conçue. Les deux „ hommes, que je vous ai fait observer, „ sont deux Ecrivains très connus; le „ troisième, qui leur parloit, est un de „ ces Auteurs subalternes, qui n'ont „ d'autre mérite que la protection que „ leur accorde quelque Bel-Esprit con- „ nu. Celui-ci sert d'espion & de col-

„ porteur à ces deux, il leur raconte „ tout ce qu'il apprend dans les mai- „ sons où il a entrée, il porte leurs Ou- „ vrages, il envoie dans les provinces „ & dans les païs étrangers les vers sa- „ tyriques qu'ils font, il répand leurs „ épigrammes dans Paris, enfin il „ est, pour ainsi dire, chargé des ini- „ quités que ces Poëtes auroient honte „ d'avoüer, il exécute publiquement „ les crimes que les autres méditent „ en secret; peut-être, malgré cela, „ moins coupable que ceux qui le con- „ duisent, & qui, pour contenter leur „ vanité & pour satisfaire leur jalousie, „ se servent de la main d'autrui pour „ donner le poison qu'ils ont composé. „ Ces deux Auteurs ont de l'esprit, du „ génie & de l'érudition; mais ces ta- „ lens sont emploiés à percer, des „ traits les plus envénimés, tous ceux „ dont leur amour propre leur fait „ craindre le mérite. Ils sont fort em- „ barrassés de savoir quel est l'Auteur „ de la nouvelle Piéce, ils m'ont beau- „ coup parlé à ce sujet, & comme „ leur décision est d'un grand poids, „ & que le Public rend justice à leur „ esprit, j'ai tâché à leur persuader que „ votre comedie étoit faite par un „ homme qui est de leurs amis. Ils „ m'ont pressé de leur en dire le nom, „ j'ai affecté sur cet article une grande „ retenue, & je leur ai dit que j'étois

en-

„ engagé à garder le secret. Ils m'ont „ cru, & ont ordonné à leur espion „ de dire par-tout où il iroit, tout ce „ qui pourroit favoriser la réussite de „ votre comedie. Il seroit à souhai- „ ter que le Public connût le cœur de „ ces deux hommes, comme il con- „ noît leur esprit. Il démêleroit alors „ ce qu'il y a de vrai & de faux dans „ leur jugement, il verroit le principe „ d'où partent leurs éloges, ou leurs „ critiques; mais le masque de la pro- „ bité, dont ils se couvrent, dérobe „ aux yeux les plus perçans l'ambition, „ l'envie & la haine dont leur cœur est „ dévoré. On est obligé de les ména- „ ger, de gagner leurs suffrages, ou „ d'essuier leurs jugemens, qui sont „ regardés comme dictés par l'esprit, „ la raison & la probité ".

Le Comte de *Ronancourt* éprouva bientôt ce que lui disoit son ami. Ces deux hommes furent en partie cause de la réussite de sa Piéce. Ils firent taire, par leur approbation, la critique; ils donnerent au Comte tous leurs partisans, comptant de les donner à un de leurs amis. Quelques Auteurs subalternes voulurent cabaler dans le parterre; mais ils furent obligés de se contraindre, & ils sentirent que les mouvemens qu'ils se donnoient, tournoient à leur confusion. La Piéce fut approuvée, elle eut un assez grand

nombre de repréſentations, & rapporta au Comte quinze cens livres. Son ami l'exhorta de continuer à travailler. L'argent, qu'il avoit reçu, auroit ſuffi, dans la ſituation où il étoit, pour lui perſuader d'embraſſer entiérement un métier qui lui rapportoit de quoi ſubſiſter, & qui le flattoit en même tems; mais l'amour rompit toutes les meſures qu'il prenoit, & rendit inutiles les conſeils de ſon ami.

Depuis que ſa Piéce avoit réuſſi, le Comte avoit été tenté pluſieurs fois de faire connoître qu'il en étoit l'Auteur. Son amour propre étoit ſi ſenſible aux loüanges que l'on donnoit à ſon Ouvrage, qu'il lui paroiſſoit bien mortifiant qu'on ne ſût pas qu'il étoit de lui. La crainte d'être reconnu, l'emportoit ſur ſa vanité, & l'obligeoit à garder le ſilence; cependant il le rompit un jour par une avanture aſſez ſingulière. Il étoit dans le même Caffé où il avoit été conduit avant la repréſentation de ſa Piéce; on vint à parler de la nouvelle Piéce, on la loüoit, & on la donnoit à différens Auteurs. Chacun diſoit les raiſons qu'il avoit pour l'attribuer à une perſonne plûtôt qu'à une autre. Le Comte de *Ronancourt*, qui n'étoit connu que ſous le nom de Chevalier de *Javelle*, écoutoit avec plaiſir cette converſation. Un Bel-Eſprit, voulant plaiſanter à ſes dépens, lui dit d'un air mo-

moqueur, & même insultant: *Et vous, Mr. qu'en pensez-vous? Vous avez le goût bon, fin & délicat, & je suis certain qu'il est difficile de mettre en défaut un aussi excellent Critique que vous.* Ce discours ironique piqua le Comte de *Ronancourt*, qui étoit naturellement vif. „ Je pour„ rois, répondit-il, parler sur cet arti„ cle plus judicieusement que vous, & „ sans avoir la vanité de me croire un „ homme supérieur, mes lumières va„ lent bien les vôtres, sur-tout dans „ cette occasion". *Parbleu!* repliqua le Bel-Esprit, *je suis charmé, Mrs. que Mr. que vous voiez, soit plus au fait de cette affaire que moi. Il faut que je le desabuse de son erreur; sans lui, je n'aurois jamais dit ce que je vais vous avoüer. Je suis dans la confidence de l'Auteur, & il m'a lû sa Piéce, avant de la donner aux Comédiens. Je crois qu'actuellement Mr. ne croira pas que dans cette occasion ses lumières valent les miennes.* Le Comte de *Ronancourt* fut aussi surpris qu'indigné de l'impudence du Bel-Esprit. „ Vous vous trompez, lui dit„ il, d'un ton méprisant, & l'Auteur ne „ vous a point lû sa Piéce; car je ne „ vous avois jamais parlé que dans ce „ moment, & c'est moi qui l'ai faite. Si „ vous en doutez, Mr. *D****, qui a re„ mis ma comédie à ses camarades, & „ qui m'a compté l'argent qu'elle m'a „ rapporté, vous éclaircira entiérement". La honte du bel Esprit fut si grande, qu'il

ne put répondre un ſeul mot. Il prit le tems pour ſortir du Caffé, où chacun s'empreſſoit de faire compliment au Chevalier de *Javelle*. On lui reprocha obligeamment qu'il avoit fait tout ſon poſſible pour qu'on le prît pour un homme d'un génie très borné, & on l'aſſûra qu'on ſe félicitoit du petit deſagrément qu'il avoit eſſuié, puiſqu'on étoit redevable à ce deſagrément de connoître tout ce qu'il valoit.

Cependant la ſcène comique qui s'étoit paſſée au Caffé, ſe répandit dans Paris. Pluſieurs perſonnes furent curieuſes de connoître l'Auteur de la nouvelle comédie, le Comte de *Ronancourt* fut obligé, malgré lui, de faire de nouvelles connoiſſances. Il évitoit, autant qu'il pouvoit, d'en multiplier le nombre; il ſentoit qu'on reconnoîtroit inceſſamment que le faux Chevalier de *Javelle* étoit le Comte de *Ronancourt*; il craignoit ſon pere, qui pouvoit aiſément obtenir une Lettre-de-Cachet contre lui, & le faire releguer dans le fond de ſa province. Il étoit dans ces inquiétudes, lorſque le hazard le fit devenir amoureux d'une jeune perſonne, qui devoit bientôt partir.

Il y avoit parmi les perſonnes qui deſiroient de connoître le Comte de *Ronancourt*, une Dame d'une condition diſtinguée; mais qui avoit une envie démeſurée de paſſer pour une femme

ſa-

savante & spirituelle, quoiqu'elle n'eût pour toute science qu'un grand fond de coquetterie. La réputation du Comte étoit venue jusqu'à elle, elle ne négligea rien de ce qui pouvoit l'attirer dans sa maison. Le Comédien, ami de *Ronancourt*, alloit la voir souvent; elle apprit de lui sa liaison avec *Ronancourt*, elle le pria très instamment de le conduire chez elle. Le Comédien, pressé par les prières de Madame de *Millian*, lui promit qu'elle verroit bientôt le Comte; il le lui présenta effectivement le jour suivant. Après les premières politesses, le Comte se félicita du bonheur qu'il avoit. „ Je suis, dit-il, trop „ heureux, Madame, que mon peu de „ mérite m'ait attiré l'honneur de vous „ connoître". La Comtesse de *Millian* étoit charmée de cette visite. Tout son mérite ne consistoit que dans celles qu'elle recevoit de quelques gens d'esprit, elle s'imagina que le Comte, en augmentant le nombre, il augmentoit en même tems la réputation de Savante qu'elle vouloit avoir. *Mr.* lui dit-elle, *je connois trop bien le prix du mérite pour le négliger. Je le recherche par-tout où il est, je l'admire, je le protege, & je vous offre dès à présent tout ce qui dépendra de moi pour contribuer à votre satisfaction, & à tout ce que mérite un homme tel que vous.* Après une heure ou deux d'entretien sur différens sujets, le Comte de *Ro-*

 nan-

nancourt & ſon ami prirent congé de la Comteſſe. Elle lui renouvella les promeſſes qu'elle lui avoit faites, & le pria de revenir du premier jour.

Le Comte ſortit tranquille de cette première viſite; mais la ſeconde produiſit un effet différent, il y perdit cette heureuſe liberté dont il avoit joüi juſqu'alors. Il ſembloit que rien ne dût l'attirer dans cette maiſon. Ce n'étoit pas aſſûrément l'impreſſion que lui avoient faite les charmes de Mad. de *Millian*, elle avoit cinquante ans, & il ne lui reſtoit qu'un certain air de nobleſſe que donne la naiſſance; cependant un penchant fatal attiroit volontairement *Ronancourt* dans la maiſon de cette Dame. Deux jours s'étoient paſſés, ſans qu'il y fût retourné; il y vint enfin le troiſième. Pour ſon malheur, ſi l'on peut appeller malheur une première paſſion qui coute des peines & des chagrins qui conduiſent à un ſort heureux, il trouva chez la Comteſſe une perſonne d'une beauté parfaite; c'étoit la fille de la Comteſſe de *Millian*, qui n'avoit point paru à la première viſite du Comte. Sa douceur, & cette heureuſe modeſtie qui ſied à l'âge de dix-huit ans, augmentoit encore les charmes qu'elle avoit reçus de la nature. Elle étoit doüée de toutes les qualités qui manquoient à ſa mere, elle avoit infiniment d'eſprit, & ne cherchoit

choit point de paroître en avoir; cependant elle parloit avec tant d'esprit & de grace, qu'elle faisoit l'agrément d'une conversation assez embarrassée entre le Comte & sa mere. L'état où étoit le cœur de *Ronancourt*, ne lui permettoit pas d'y apporter toute son attention. A l'égard de la mere; elle s'apperçut du changement qui se fit dans l'esprit du Comte; & comme elle s'en attribuoit l'effet, elle perdit aussi par ses distractions l'espèce d'agrément qui accompagnoit son discours. La conversation n'étoit uniquement soutenue que par l'aimable *Julie*. Ce n'est pas que son cœur fût plus tranquille que les deux autres, le même trait qui les avoit blessés, n'avoit pas épargné le sien. Elle sentoit un trouble dont elle ne pouvoit déviner la cause, elle regardoit de tems en tems le Comte, & elle croioit lire dans ses yeux qu'elle ne lui étoit point indifférente. L'amour produit chez les hommes un effet tout contraire à celui qu'il fait chez les femmes. Un amant, véritablement épris, se laisse abattre sous le poids qui l'accable; il y trouve mille douceurs; il s'enchaîne lui-même avec complaisance, & se plait dans ses fers: mais une femme touchée, sur-tout une jeune personne, joüit en secret de son triomphe; elle pense moins à son amour qu'à celui qu'elle a fait naître; elle n'est

n'est point embarrassée par le sien, & ne cherche qu'à augmenter l'autre; elle ne laisse rien échapper qui puisse la trahir. Le soin qu'une femme prend, pour dissimuler les secrets de son cœur, est une coutume que le préjugé a établi. Cette coutume devient une habitude & ne la contraint plus, elle n'a aucune peine à cacher ses sentimens, elle ne songe qu'à charmer de plus en plus le cœur qu'elle a touché, & à se conserver le prix de sa victoire. C'étoit-là tout l'objet de la jeune *Julie*. Amante pour la première fois, elle sentit pour la première fois cet ardent desir de plaire; les soins qu'elle prit pour y réussir, ne furent pas vains, & elle n'avoit jamais été si aimable. Chaque mot qu'elle prononçoit, étoit un nouveau lien pour le cœur du Comte. Si Mad. de *Millian* avoit été moins aveuglée par sa passion, elle se feroit sans doute apperçue de celle des autres; mais son cœur & son esprit étoient uniquement occupés du trait qui l'avoit blessée. La nuit approcha, sans qu'on s'en apperçût; enfin l'heure de se retirer, arriva. Le Comte sortit avec mille regrets, pénétré du plus tendre amour pour *Julie*. La mere soupira, en le voiant partir, & sa charmante fille, fière de la conquête qu'elle croioit avoir faite, ne songea qu'aux moïens de la conserver.

Le

Le Comte de *Ronancourt* trouva, à son retour chez lui, son ami le Comédien, qui s'apperçut bientôt du changement qui s'étoit fait en lui. Il ne pouvoit déviner d'où venoit la tristesse, les distractions & les inquiétudes de *Ronancourt*. L'amitié qu'il avoit pour lui, ne lui permit pas de différer à s'en éclaircir. „Qu'avez-vous, lui dit-„ il, vous seroit-il arrivé quelque mal-„ heur? Quelque ennemi caché auroit-„ il découvert à votre pere que vous „ êtes à Paris? De grace, expliquez-„ vous, découvrez-moi votre mal, & „ je tâcherai d'y remédier ". Le Comte entendit à peine ce discours. Il n'étoit occupé que de son aimable *Julie*, il garda le silence. Le Comédien insista de nouveau, & pria le Comte de répondre. *Quel plaisir aurez-vous*, dit Ronancourt, *d'apprendre mon malheur? Ne vous suffit-il pas de savoir que vous en êtes l'auteur?* Le Comédien resta fort interdit, le jeune Comte continua son discours, ravi de trouver l'occasion de soulager son cœur. Telle est la force de l'amour, cette passion surprend tous les sentimens de l'ame qui ne se rapportent pas à elle. Elle accable le cœur par sa violence, il succombe sous son poids, & cherche à le diminuer par la confidence que l'on en fait. Chaque mot que nous prononçons, nous soulage. De là viennent

nent quelquefois les plus grands maux des amans, ils trouvent souvent leur perte où ils pensoient trouver du remède, & c'est presque toujours dans les confidences qu'il faut chercher les suites fâcheuses d'un amour, qui, sans elles, auroit été heureux. Le Comte, cédant au penchant qu'il avoit d'apprendre son secret à son ami ; poursuivit donc son discours. *N'est-ce pas vous*, dit-il à son ami, *n'est-ce pas vous qui m'avez conduit chez Mad. de* Millian? *Quelle cruauté! Ignoriez-vous que la plus aimable personne du Monde étoit dans cette maison? Voilà mon malheur.* „ Vous l'ai„ mez, reprit son ami?". *C'est peu de dire aimer*, répondit le Comte, *je l'adore. Oui, l'amour que j'ai pour elle, ne se peut exprimer; je l'ai quittée avec mille regrets, son image me suit par-tout. Elle seule occupe mon esprit, elle est l'objet de toutes mes pensées; ne vous étonnez donc plus de me voir dans cet abattement dont vous ne pouviez déviner la cause.* „ Je ne m'é„ tonne pas, lui dit son ami, que vo„ tre cœur soit touché des charmes „ de cette aimable personne; mais je „ suis surpris du pouvoir qu'ils ont „ pris sur vous. Ignorez-vous que vous „ vous apprêtez le plus cruel destin, „ en aimant cette jeune Demoiselle? „ Ne deviez-vous pas appeller la raison „ à votre secours pour y résister? La „ qualité d'ami, dont vous m'avez ho„ noré,

„ noré, me permet de vous représen-
„ ter tout ce que vous avez à craindre
„ d'un pareil engagement. *Julie*, est fil-
„ le unique, sa mere posséde des biens
„ considérables, dont elle héritera un
„ jour. Le dérangement de votre for-
„ tune vous empêche d'aspirer à son
„ alliance, du moins du consentement
„ de sa mere. Vous esperez peut-être
„ que les richesses n'éblouïront point
„ *Julie*, que vous trouverez le secret
„ de toucher son cœur. Je veux bien
„ vous accorder cet espoir, mais il
„ faut la voir pour vous en faire ai-
„ mer, lui parler pour la rendre sensi-
„ ble à votre amour; ces deux choses
„ vous sont interdites. Madame de
„ *Millian* la tient presque toujours ren-
„ fermée; c'est une de ces meres sin-
„ gulières qui croient, malgré leur
„ âge, avoir le droit de plaire. Ja-
„ louse de ce que sa fille l'emporte sur
„ elle par sa beauté, elle cherche à
„ la cacher autant qu'elle peut, & la
„ regarde comme un reproche conti-
„ nuel de la décadence de ses charmes.
„ Vous ne verrez que très rarement
„ *Julie*, vous ne pourrez lui parler que
„ des yeux, & si par malheur vos re-
„ gards vous trahissent, vous êtes per-
„ du, vous trouvez un ennemi mortel
„ dans Madame de *Millian*, & un en-
„ nemi d'autant plus dangereux, que la
„ jalousie conduira sa haine. N'en dou-
„ tez

Julie! Ce fâcheux contre-tems lui fut d'un mauvais préſage; il eſpera cependant qu'il la verroit bientôt. Cette eſperance le flatta pendant quelques momens; mais lorſqu'il ne la vit point paroître, il ſe livra entiérement à ſon chagrin. Rien n'eſt plus cruel que l'état où ſon cœur étoit, mille idées affligeantes ſe préſenterent à ſon eſprit. Lorſque nous avons à redouter quelques grands malheurs, nous ſommes toujours dans l'inquiétude & la crainte; nous croions que tout ce que notre imagination nous repréſente, doit nous arriver. Le Comte ſe rappelloit les diſcours que ſon ami lui avoit tenus la veille. *Voilà ſes prédictions arrivées*, diſoit-il en lui-même, *voilà les tourmens dont il me menaçoit. Mon amour pour* Julie *aura paru aux yeux de Madame de* Millian, *& je ſens les premiers effets de ſon injuſte jalouſie.* L'eſprit de *Ronancourt* étoit ſi cruellement agité de ces différentes idées, que quelque ſoin qu'il prît pour cacher ſon embarras, Madame de *Millian* s'en apperçut bien-tôt; elle vit ſon trouble, même dans les diſcours qu'il affectoit de tenir pour le déguiſer. Il fut plus heureux qu'il ne devoit l'eſperer, le caractère de Madame de *Millian* qu'il redoutoit ſi fort, fit ſon bonheur. Depuis que le Comte l'avoit quittée, elle n'avoit pas été plus tranquille que lui; elle avoit formé

mé le deſſein de s'attacher à *Ronancourt* par tout ce qu'elle imaginoit pouvoir le touchèr. Son eſprit, flatté de l'eſperance de réuſſir, crut bientôt pouvoir y parvenir; elle ſe regarda, ainſi qu'elle avoit fait à la première viſite, comme la cauſe de l'embarras qu'elle voioit dans le Comte. Plus il paroiſſoit déconcerté, plus elle ſe croioit heureuſe. Elle étoit perſuadée d'avoir rendu le Comte ſenſible, elle fit tomber adroitement la converſation ſur les douceurs de l'amour & ſur le bonheur d'un amant, dont la tendreſſe étoit païée d'un parfait retour.

L'impreſſion, que ce diſcours fit ſur le cœur de *Ronancourt*, acheva de le déconcerter. Il répondit à Madame de *Millian* tout ce qui lui vint dans l'eſprit; ce n'étoit que des propos confus & peu ſuivis, & qui perſuaderent entiérement Madame de *Millian*. Il falloit penſer comme elle pour y appercevoir ce qu'elle croioit découvrir, cependant elle n'étoit pas entiérement ſatisfaite; c'étoit une déclaration qu'elle demandoit, & qu'on étoit bien éloigné de lui faire. Elle condamnoit le ſilence que la bienſéance exige des femmes, elle étoit à tout moment prête à le rompre, & rien ne le retenoit que l'eſperance de voir bientôt le Comte déclarer lui-même ſon amour.

A l'inquiétude que cauſoit à Mada-

me de *Millian* la timidité de *Ronancourt*, se joignoit celle de partir au premier jour pour aller à une maison de campagne qu'elle avoit à deux lieuës de Paris. Elle proposa à *Ronancourt* d'y venir passer quelques mois avec elle. „ Voulez-vous, lui dit-elle, Monsieur „ de *Javelle*, nous accompagner à ma „ campagne? Elle est fort agréable, „ & j'espere que vous n'aurez point de „ regret d'y être venu. Je suis obli„ gée de quitter Paris pour quelque „ tems, & je ne saurois m'en dispen„ ser ". *Ronancourt* esperant, par la manière dont Madame de *Millian* parloit, qu'apparemment sa charmante fille seroit du voïage, ne balança point à l'accepter. *Je serai trop heureux*, dit-il, *Madame, de vous suivre.* La Comtesse, charmée de cette réponse, prit avec le Comte des arrangemens pour le jour de son départ, & le pria de ne point la négliger pendant le peu de tems qu'elle devoit rester encore à Paris. Le Comte l'assûra qu'il auroit l'honneur de la voir tous les jours, si elle le lui permettoit. „ Je ne vous le permets pas, lui répondit-elle; mais je vous en prie ". Après quelques propos de part & d'autre sur le voïage, le Comte prit congé de Madame de *Millian*, qui étoit obligée de sortir. Il s'arracha à regret d'une maison où il n'avoit point vû le seul objet qui l'y

avoit

avoit attiré ; il s'étoit toujours flatté que *Julie* paroîtroit, il fut contraint de partir, aussi peu avancé qu'il étoit en arrivant.

La douleur de *Ronancourt* fut soulagée par l'esperance qu'il conçut de voir *Julie* à la campagne avec sa mere, il se flatta que cette campagne lui feroit plus favorable que Paris. L'offre, que Madame de *Millian* venoit de lui faire, changea en partie l'idée qu'il en avoit conçue. Julie *est trop aimable*, disoit-il, *pour n'être pas souhaitée dans les plus agréables compagnies, voilà ce qui la dérobe à mes yeux; mais dans cette solitude où sa mere la conduira, personne ne pourra me ravir le bonheur de la voir. Je jouïrai de son aimable vûe pendant des jours entiers; Mad. de* Millian *n'est point si extraordinaire que mon ami me la dépeint, elle m'accable de politesse, & l'attention qu'elle m'a marquée en me proposant de me mener à la campagne, acheve de détruire l'idée qu'on m'en avoit donnée.*

Ronancourt avoit trop peu d'expérience du monde pour ne pas s'aveugler sur le sujet de Madame de *Millian*. Il ignoroit entiérement quels étoient ses sentimens, & s'imaginoit que son ami ne lui avoit prêté un caractère si affreux, que pour le détourner de s'attacher à *Julie*; il lui reprochoit même en secret l'outrage qu'il avoit fait à cette Dame. *Je veux*, dit-il, *réparer*

cette injure par mon respect & par mon attachement auprès de la Comtesse, je veux m'attirer son estime, j'emploierai tout pour y réussir, je me flatte que je gagnerai son amitié. Aveuglé par son amour, *Ronancourt* ne prévoioit pas le précipice qu'il creusoit lui-même, & où il alloit tomber. Il auroit dû, bien loin de condamner son ami, l'écouter & suivre ses conseils; mais l'amour est-il capable de prendre de justes mesures?

Ronancourt, enchanté d'un faux bonheur, fut trouver son ami, & lui raconta ce qui s'étoit passé. *Je n'ai point vû* Julie, lui dit-il, *mais c'est la seule chose qui manque à mon bonheur. Je suis heureux*, continua-t-il; *vous avez bien voulu prendre part à mes chagrins, il est juste que vous partagiez ma joie. Je vais avec Madame de* Millian *à sa maison de campagne, & je suis mon adorable* Julie. „ Voilà donc le fruit de mes con„ seils, repartit le Comédien? ". *Mon ami*, dit Ronancourt, *vos conseils étoient les plus sages du monde, mais je n'ai pas eu assez de force pour les suivre; pourrois-je résister aux charmes de* Julie? *Peut-être serai-je un jour malheureux; je céde à mon sort.* „ Vous rendez le destin responsa„ ble de vos fautes, dit le Comédien, „ voilà le recours ordinaire des impru„ dens & des coupables. Mais enfin „ quel est votre but? ". *De rendre* Julie *sensible à mon amour*, dit Ronancourt,

de

de gagner l'amitié de sa mere, & de m'unir par ce moïen avec une personne que j'adore.
„ Je doute que vous y réussissiez, pour-
„ suivit le Comédien. Ne vous ai-je
„ pas assez fait connoître le caractère
„ de Madame de *Millian* pour vous ôter
„ ce trompeur espoir? ". Il alloit lui rappeller ce qu'il lui avoit déjà dit; mais *Ronancourt* l'interrompit, en lui disant qu'il connoissoit la Comtesse. Le Comédien résolut de garder dorénavant le silence, sentant bien qu'il déplairoit incessamment à son ami, s'il continuoit à lui parler davantage sur cet article. Il avoit depuis long-tems étudié le cœur humain, & savoit mettre à profit l'étude qu'il en avoit faite. Lorsque nous aimons, tout ce qui n'a point de rapport à notre amour, nous devient insipide & ennuieux, & lorsque l'on combat nos sentimens par les plus fortes raisons, nous croions que l'on nous outrage. Souvent ceux, que nous aimons le plus, nous sont odieux, en voulant nous tirer d'une erreur qui nous est chere, & qui fait notre perte.

Le Comédien estimoit beaucoup *Ronancourt*, il auroit été très mortifié de lui déplaire; il cessa un discours qui auroit pû lui faire de la peine. Dans le moment qu'il changeoit de conversation, un domestique de la Comtesse vint de sa part annoncer à *Ronancourt* qu'il devoit se tenir prêt pour partir le

lendemain à neuf heures du matin. La Comteſſe, impatiente de poſſeder ſeule *Ronancourt*, avoit terminé toutes ſes affaires avec beaucoup d'empreſſement, & ce qui peut-être auroit couté quinze jours de ſoins à tout autre qu'à elle, ſe réduiſit à une demi-journée. *Ronancourt*, ravi de voir ſi près le tems où il eſperoit d'être heureux, répondit qu'il ſe rendroit aux ordres de Madame de *Millian*, & qu'il ſeroit demain chez elle à l'heure préciſe. Lorſque le domeſtique fut parti, *Hé bien?* dit le Comte à ſon ami, *eh bien, ſuis-je heureux? Je pars dès demain avec mon aimable* Julie; *c'eſt demain que je commence à vivre. Le plus fortuné de mes jours eſt celui qui me fera voir mon adorable* Julie.

Le Comédien aſſûra *Ronancourt* d'une amitié éternelle, & lui témoigna le regret qu'il avoit de le voir partir. Il le pria inſtamment, lorſqu'il ſeroit de retour à Paris, de le lui faire ſavoir, & lui fit entendre obligeamment, ſans pourtant le préparer à rien de triſte, qu'il trouveroit toujours en lui un homme dévoüé à ſes intérêts, & qui prendroit part, pendant toute ſa vie, à tout ce qui pourroit lui arriver d'heureux & de malheureux.

Ronancourt fut peu touché de quitter un ami ſi parfait, ſon amour ſeul l'occupoit, il n'avoit que lui devant les yeux;

yeux ; il fit cependant un adieu fort tendre au Comédien, & lui témoigna sa reconnoissance des soins qu'il avoit voulu se donner pour lui. Il l'assûra qu'il n'en perdroit jamais la mémoire, & le conjura de lui continuer toujours son amitié.

Ronancourt fut aussi peu tranquille pendant la nuit, qu'il l'avoit été pendant les précédentes ; il n'eut ni moins d'impatience, ni moins de desir. Rien n'est plus rapide, ni plus violent que les effets que l'amour produit dans un cœur qu'il a touché pour la première fois. Le Comte attentif comptoit chaque moment, il lui sembloit que celui, où il devoit partir avec *Julie*, reculoit ; jamais le tems n'avoit coulé si lentement pour lui. Tantôt il croioit être déjà avec *Julie*, un moment après, son bonheur lui paroissoit trop grand pour une vérité ; il craignoit de n'être séduit par quelques illusions, ou par un songe flatteur. Son cœur étoit agité par des transports différens, qui se succédoient les uns aux autres. Enfin il fut dans un trouble continuel, jusqu'au moment où il se devoit rendre chez Madame de *Millian*. Lorsqu'il arriva, tout étoit prêt pour le départ, la Comtesse & son aimable fille n'attendoient que lui pour monter en carosse. Il leur présenta la main, & s'y plaça avec elles. Il est difficile d'exprimer

quelle fut alors la ſituation de ſon cœur. Il étoit aſſis vis-à-vis ce qu'il aimoit, auprès d'un objet qui ſeul l'avoit occupé pendant pluſieurs jours, dont il avoit deſiré inutilement la vûe, & dont il avoit craint d'être privé pour toujours. Son bonheur étoit ſi grand, qu'il avoit peine à le croire. Ce n'eſt qu'à ceux qui ont aimé, qu'il eſt permis de concevoir quelle étoit la joie du Comte; leur imagination pourra la leur peindre bien mieux que je ne pourrois l'exprimer. Il reſta immobile pendant quelques momens, & paroiſſoit être occupé de toute autre idée que de la ſeule dont il étoit affecté. C'étoit la ſeconde fois qu'il voioit *Julie*, il lui ſembloit que ce n'étoit que la premiére. Malgré les ſoins que la Comteſſe avoit pris pour cacher une partie des charmes de ſa fille aux yeux de *Ronancourt*, malgré cette parure négligée qu'elle avoit recommandée rigoureuſement à *Julie*, elle n'en étoit que plus aimable. Cette négligence faiſoit ſur cette jeune perſonne le même effet que font dans un tableau les ombres ménagées par l'art du peintre. *Julie* n'avoit uniquement que les graces de la nature, mais ces graces étoient plus engageantes que celles qui doivent leur mérite à la parure; un négligé modeſte relevoit le prix de ſa beauté. Cependant *Ronancourt* n'ôſoit jetter les

yeux

yeux ſur elle. Ce n'eſt pas qu'il refléchît beaucoup ſur la préſence de ſa mere; mais *Julie* le rendoit timide, en le rendant amoureux. L'eſprit chez les amans ſuit toujours les ſentimens du cœur, & les ſentimens ſont timides dans une perſonne qui craint & qui doute.

Les premiers momens ſe paſſerent dans un profond ſilence de part & d'autre. La ſituation de *Julie* ne différoit guères de celle du Comte. L'état de ſon cœur avoit trop de reſſemblance avec celui de *Ronancourt*, & il ne lui manquoit, pour être auſſi tendre que lui, qu'un peu moins de réſiſtance au penchant qui l'entrainoit; réſiſtance, fondée ſur les préjugés du beau ſexe. A l'égard de la Comteſſe, le deſir qu'elle avoit de toucher le Comte, étoit encore plus vif que la veille. Elle avoit pris le ſoin de ſe parer exceſſivement; mais elle n'en étoit pas plus belle. Lorſque les années nous ont une fois enlevé nos charmes, il eſt auſſi impoſſible de les rappeller, qu'il l'eſt de faire revenir le tems qui nous les a ravis. Le ſoin que la Comteſſe avoit pris de ſa parure, ne ne lui donnoit qu'un ridicule de plus. Elle regarda d'abord le ſilence du Comte comme un effet de ſa modeſtie, elle l'attribua auſſi au plaiſir qu'elle s'imaginoit qu'il avoit de la ſuivre. Elle rompit la première un ſilence, qui lui dé-

déroboit l'entretien de *Ronancourt.* „ A
„ quoi dois-je attribuer ce sérieux, dit-
„ elle au Comte? Quitteriez-vous Pa-
„ ris avec regret? ". *Dois-je avoir quelque regret*, répondit-il, *de quitter un séjour qui est privé pour quelque tems de votre présence, Madame? Je vous conjure d'avoir une meilleure idée de moi.* Ce n'étoit point à la Comtesse que s'adressoit ce discours, c'étoit à l'aimable *Julie. Ronancourt* le lui fit sentir par un regard qu'il lui jetta, pendant que Madame de *Millian* avoit détourné les yeux de dessus lui. Le sujet de cette conversation étoit trop agréable à la Comtesse pour en changer, elle continua sur le même ton. „ On a rarement le cœur libre à
„ votre âge, dit-elle au Comte, & quand
„ on est fait pour plaire, il semble
„ qu'on soit fait pour aimer. J'appré-
„ hendois que vous n'eussiez quelque
„ inclination à Paris, & par conséquent
„ que vous ne vous en éloignassiez avec
„ peine; je craignois que vous ne vins-
„ siez avec nous que par politesse, &
„ pour ne me point refuser la premiè-
„ grace que je vous ai demandée". *Ah! Madame*, reprit Ronancourt, *je vous prie de quitter une erreur qui me fait autant de tort dans votre esprit. Mon obéissance à vos ordres n'est pas la seule raison qui me les a fait suivre, soiez persuadée que mon penchant y a encore plus de part qu'elle; & si j'avois été contraint de rester à Paris après vo-*

votre départ, cette ville seroit devenue pour moi le plus affreux séjour.

Ronancourt avoit pour le moins autant d'intérêt que la Comtesse à ne pas cesser un entretien dans lequel il pouvoit instruire *Julie* de ses sentimens, sans que sa mere s'en apperçût. Il lisoit dans les regards de cette aimable personne que ses discours avoient le bonheur de lui plaire. Les yeux chez les amans sont les plus sincères interprêtes du cœur: nos paroles peuvent aisément déguiser nos sentimens, mais nos regards nous trahissent toujours, & même sans que nous nous en appercevions.

La conversation dura encore quelques momens. Ce ne fut point *Ronancourt* qui la rompit, il y trouvoit trop de satisfaction; mais Madame de *Millian*, qui s'attribuoit toujours tout ce que le Comte disoit d'obligeant, croioit l'avoir assez entendu. Elle craignoit un témoin, tel que sa fille, on changea de discours. L'aimable *Julie* avoit jusqu'alors gardé un profond silence, & quoique son âge lui permît quelques libertés, la présence de sa mere la contraignoit. Le pouvoir tyrannique que cette Dame exerçoit sur sa fille, passoit toute imagination; cependant elle entra dans la conversation, qui devint générale. On parla de choses indifférentes, & on arriva à la maison de campagne,

pagne, après quatre heures de chemin, qui n'avoient paru qu'un moment à *Ronancourt*, à *Julie* & à sa mere. En entrant dans le Château, la Comtesse conduisit *Ronancourt* dans tous les appartemens, & elle lui fit choisir le sien. On passa le reste de la journée fort agréablement.

Le Comte trouva toute sorte d'agrémens dans cet endroit pendant les premiers jours. *Julie* accompagnoit sa mere par-tout, la Comtesse se faisoit un plaisir de prévenir les desirs du Comte, le jeu succédoit à quelque lecture agréable, la promenade venoit ensuite. *Ronancourt* trouvoit quelquefois l'occasion de faire comprendre à *Julie*, en s'adressant cependant à sa mere, le plaisir qu'il avoit d'habiter le même lieu qu'elle. Il esperoit qu'il trouveroit le moïen de lui parler à l'insçû de la Comtesse, mais cette occasion ne se présentoit jamais; au contraire il perdit tout d'un coup la seule consolation qu'il avoit de la voir.

La Comtesse refléchissoit un jour sur la conduite que *Ronancourt* tenoit avec elle, elle rappelloit ce qu'il lui avoit dit depuis qu'elle le connoissoit, elle pensoit à l'air embarrassé & inquiet que le Comte avoit eu à la seconde visite qu'il lui avoit rendue, & à celui qu'il continuoit d'avoir, & qui n'étoit guères plus assûré; elle conjecturoit de là, com-

comme elle avoit déjà fait, que c'étoit un effet de l'amour qu'elle s'imaginoit qu'il avoit pour elle. Elle se rappelloit ensuite les discours obligeans qu'il lui avoit adressés, & qui tenoient plus de l'amour que de la politesse; elle ne pouvoit cependant comprendre par quelle raison *Ronancourt* gardoit encore avec elle un silence que sa passion auroit dû rompre depuis long-tems. Enfin ne pouvant en déviner la cause, elle attribuoit ce même silence au respect qu'il avoit sans doute pour elle, & qu'elle condamnoit en elle-même. *Quoi!* disoit-elle, *j'aurai sû toucher un cœur, & je ne joüirai point du fruit de ma victoire!* Ronancourt *ne me déclarera jamais qu'il m'aime? Après lui avoir fait connoître, par mille attentions, qu'il a sû me plaire, il diffère encore de m'apprendre son amour? N'a-t-il pas eu assez de témoignages de mes bontés pour être persuadé qu'il ne risqueroit rien à m'en faire l'aveu? Je veux qu'un amant soit timide pour un tems; mais cette timidité doit-elle durer toujours? Ne lui en ai-je pas dit assez pour lui faire connoître quels sont mes sentimens, & dois-je lui en dire encore davantage? Non,* continua Madame de Millian, *je me tairai desormais, & peut-être que l'indifférence que je prétends lui témoigner dorénavant, fera plus sur lui que toutes les marques de tendresse que je pourrois lui donner.* Un moment après ces refléxions, la Comtesse se trouva dans

un

un état plus tranquille, ſans ceſſer cependant de ſonger à Ronancourt, *Peut-être,* continua-t-elle, *que la préſence de* Julie *l'importune & le retient. Si c'eſt la cauſe de ſes chagrins, il m'eſt aiſé de la finir. J'éloignerai* Julie, *lorſque je ſerai ſeule avec lui; ſa préſence ne mettra plus obſtacle à notre bonheur.*

La Comteſſe exécuta ſon projet. *Julie* reçut auſſi-tôt ordre de ſa part de ne point l'accompagner à la promenade, quand elle feroit avec *Ronancourt. Julie* obéit, mais ce ne fut pas ſans peine. Elle ſentoit qu'elle alloit ſouvent être privée du plaiſir de voir *Ronancourt*, elle connoiſſoit qu'elle en étoit aimée, & elle l'aimoit à ſon tour. Le langage le plus expreſſif eſt celui des yeux, il avoit été emploié de part & d'autre, & l'amour avoit pris ſoin de leur apprendre que leur tendreſſe étoit mutuelle. La défenſe que *Julie* reçut de ſortir ne fit qu'accroître le deſir qu'elle avoit de voir ſon amant; les grandes paſſions s'augmentent par les difficultés qui s'y rencontrent. *Julie* ne s'occupoit, lorſqu'elle étoit ſeule, que de l'idée de *Ronancourt*, & l'amour n'avoit point encore fait de ſi grands progrès dans ſon cœur qu'il en fit pour lors.

La Comteſſe, s'étant débarraſſée d'un témoin importun, eut pluſieurs converſations avec *Ronancourt*; mais elle ne put l'amener au point qu'elle ſouhaitoit.

Il étoit bien éloigné de lui faire la déclaration après laquelle elle aspiroit, il ne soupçonnoit pas même qu'elle eût du goût pour lui, & il attribuoit toutes les politesses qu'il en recevoit, à l'attention qu'elle marquoit aux gens de Lettres, & à la passion qu'elle avoit d'obtenir leur approbation & de passer pour Savante dans le Public. Enfin Madame de *Millian* se lassa du personnage qu'elle joüoit depuis deux mois, & résolut de s'expliquer clairement. Elle fit dire à *Ronancourt* qu'elle avoit à lui parler; il vint. Elle le pria de lui donner la main pour aller, en attendant le dîner, dans une allée qui terminoit le jardin. Après deux ou trois tours de promenade, elle lui dit, *Je ne puis me figurer que vous soyez aussi indifférent que vous voulez le faire croire. Depuis le premier moment que je vous ai vû, je me suis apperçu que vous êtes beaucoup moins tranquille que vous vous efforcez de le paroître. Je ne vois pas quelle raison vous oblige à dissimuler vos sentimens avec moi. Je m'étois flattée que vous me connoissiez assez pour ne vous plus gêner. Puisque, contre mon attente, je me suis trompée, apprenez dès ce moment qui je suis. Ne me regardez plus comme une personne étrangère; mais croiez que vous avez en moi une véritable amie, plus attachée à vous qu'à elle-même. Ne vous contraignez donc point, je veux être votre confidente, ouvrez-moi votre cœur. Je suis*

certaine que vous aimez, j'ai de fortes raisons pour être instruite de ce que je vous demande.

Le Comte garda le silence pendant quelques momens, il ne savoit comment il devoit interpreter le discours de la Comtesse; les réflexions qu'il fit, retarderent sa réponse. Il pensa qu'elle s'étoit peut-être apperçue de son amour pour *Julie*, il craignit que cette confidence, que Madame de *Millian* lui demandoit, ne fût un piége qu'elle lui tendoit pour être instruite par lui-même de ce qui en étoit, & pour le séparer ensuite pour jamais de *Julie*. L'amour est toujours dans la crainte & dans les soupçons. *Ronancourt* régla sa réponse sur l'idée qu'il avoit conçue du discours de Madame de *Millian*. „ Madame, si j'avois été, lui répondit-il, „ capable du moindre déguisement auprès de vous, je me croirois coupable du plus grand des crimes; & „ supposé qu'une fausse crainte m'eût „ retenu jusqu'ici, la manière dont „ vous me parlez, m'auroit rassûré. „ Oui, ce moment où vous lisez dans „ mon cœur, comme moi-même, vous „ auroit appris mon amour; mais je „ vous l'ai déjà dit, je suis exempt de „ cette passion. J'ai sû me garantir jusqu'à „ présent des maux qu'elle cause, & si „ vous m'avez vû quelquefois distrait, „ ne l'attribuez qu'au chagrin que me „ don-

„ donnent quelques affaires de famil-
„ le". *Avez-vous donc fait ferment*, re-
prit la Comteffe, *de n'aimer jamais?*
„ Non, Madame, reprit *Ronancourt*, de
„ pareils fermens feroient indifcrets,
„ notre cœur ne dépend pas de nous,
„ & fi l'on étoit affez infenfé pour jurer
„ de n'être jamais fenfible, l'amour,
„ peut-être pour fe venger, nous fe-
„ roit violer le ferment dans le mo-
„ ment que nous le ferions". *Puifque
cela eft ainfi*, dit la Comteffe, *pourquoi
avez-vous tant d'indifférence?* „ Faute
„ d'avoir trouvé un objet, répondit le
„ Comte, qui puiffe m'attacher". *Vous
êtes donc bien difficile*, reprit Madame de
Millian? „ L'amour ne dépend pas de
„ notre choix, reprit le Comte, &
„ peut-être aimerai-je un jour la per-
„ fonne qui m'aimera le moins". *Vous
êtes digne d'un fort plus heureux*, dit la
Comteffe, *& vous êtes né trop aimable
pour ne pas être païé de plus de retour.
On vous a peut-être prévenu, que favez-vous
fi vous n'êtes point aimé d'une perfonne pour
qui vous avez la plus grande indifférence?*
„ Je l'ignore Madame, reprit *Ronan-
„ court*, ainfi mon indifférence ne doit
„ point l'offenfer". *Vous vous trompez*,
reprit la Comteffe, *elle en eft au défefpoir.*
„ Madame, reprit *Ronancourt*, vous par-
„ lez de cela comme d'une chofe cer-
„ taine". *N'en doutez point*, lui dit la
Comteffe d'un air embarraffé, *Vous êtes*

aimé d'une femme qui feroit tout son bonheur de vous posseder, & qui vous l'auroit appris depuis long-tems, si les bienséances de son sexe le lui permettoient.

Ronancourt ne comprenoit rien à ce discours, il ne savoit que répondre, il regardoit la Comtesse, sans rien dire. Madame de *Millian* demeura de son côté fort interdite du silence du Comte. *A quoi pensez-vous*, lui dit-elle, *ne m'auriez-vous pas entendue?* „ Pardonnez-moi, „ Madame, mais daignez m'expli- „ quer ....". *Vous êtes bien peu intelligent*, reprit la Comtesse, en le regardant tendrement; *ne voudriez-vous pas que cette Dame vous fit elle-même sa déclaration? Hé bien, supposons qu'elle vous l'ait faite, que la tendresse qu'elle a pour vous, l'ait forcée malgré elle à franchir ce pas, que répondriez-vous?* „ Madame, repar- „ tit le Comte, en commençant à soup- „ çonner une partie de ses malheurs, „ il me feroit difficile de vous le dire. „ Ce sont des évenemens si singuliers, „ qu'il faut nécessairement se trouver „ dans ces sortes d'occasions pour ju- „ ger de ce que l'on doit faire". *Si c'est-là ce qui retarde votre réponse*, reprit la Comtesse en rougissant, *l'obstacle en est levé.* Ronancourt, ne pouvant plus douter du triste sort qu'il alloit avoir, fut frappé des dernières paroles de Madame de *Millian.* Il en fut si troublé, qu'au-lieu d'user de prudence, en tâchant

chant de changer de converſation, il continua de ſe juſtifier. „ Madame, „ lui dit-il, duſſiez-vous m'accuſer „ encore d'être peu intelligent, je vous „ jure que je ne puis rien comprendre „ aux choſes que vous me dites ”. *Vous feignez de n'y rien comprendre,* reprit la Comteſſe, *& je croirois preſque que vous prenez plaiſir à vous entendre dire qu'on vous aime, puiſque vous vous le faites repeter ſi ſouvent. Si cela eſt, j'en tire un heureux augure pour celle qui vous aime; mais peut-être auſſi eſt-ce par amour propre. Seroit-elle aſſez malheureuſe pour que cet amour propre vous fit ſeul trouver quelque plaiſir à ce que je vous dis?* „ Madame, repar- „ tit *Ronancourt,* qui cherchoit à élu- „ der un éclairciſſement, & qui trem- „ bloit d'être obligé d'y venir, je ſais „ trop le peu que je vaux, pour être pré- „ venu en ma faveur. Je ne m'aveu- „ gle point, je me rends juſtice au „ contraire, & je vois, par tout ce „ que vous venez de me dire, que „ vous avez voulu vous amuſer quel- „ ques momens. Laiſſons les plaiſante- „ ries, & ne parlons plus d'une mai- „ treſſe imaginaire ”. *Mais ſi je vous faiſois voir,* dit Madame de Millian, *celle dont nous parlons, me croiriez-vous?* Ronancourt ſentit que le moment fatal étoit arrivé, il n'eut pas la force de parler, & la Comteſſe, continuant, lui dit: *Elle eſt devant vos yeux.* Elle rou-

git, en prononçant ces dernières paroles, & se couvrit le visage de son éventail pour cacher une partie de son trouble. Malgré la force de sa passion, elle sentoit combien une déclaration étoit honteuse dans la bouche d'une femme. Il est des situations, où l'ame, en cédant aux mouvemens du cœur, est déchirée par les réflexions de l'esprit. La Comtesse étoit charmée d'avoir instruit son amant, elle souffroit cependant, elle étoit déconcertée, & chaque instant augmentoit son trouble. *Ronancourt* de son côté resta immobile. La déclaration de Madame de *Millian* étoit un coup de foudre pour lui, les malheurs qu'il avoit à craindre, se présenterent en foule à son esprit, il connut bientôt que son imprudence l'avoit attiré dans un labyrinthe, d'où il ne pouvoit jamais sortir. „ Si je flatte „ Madame de *Millian*, disoit-il en lui-„ même, si je lui donne quelque espe-„ rance, je ne ferai que m'engager da-„ vantage. D'un autre côté, si je la „ méprise après le pas qu'elle a fait, „ je suis un homme perdu, je ne re-„ verrai jamais mon adorable *Julie*". *Ronancourt* voulut parler, & la parole expira dans sa bouche. Il demeuroit abattu sous le poids qui l'accabloit, il regardoit la terre, & quelquefois il levoit, en tremblant, les yeux, qu'il baissoit aussitôt. Le silence qu'il gardoit,

doit, & les réflexions qu'il faisoit, occasionnerent celles de Madame de *Millian.* Elle pensa qu'elle avoit été trop prompte à se déclarer, & voiant que le Comte ne témoignoit aucune satisfaction de ce qu'elle venoit de lui dire, elle commença à ouvrir les yeux, & jugea bientôt qu'elle s'étoit trompée, en croiant avoir apperçu que le Comte avoit de l'amour pour elle.

Ses réflexions ne la rappellerent pourtant pas tout à fait à la raison. Comme l'amour cherche toujours à se flatter, elle attribua bientôt le silence de *Ronancourt* à sa surprise & à son respect, & elle conçut encore plus d'envie de se l'attacher pour toujours. Elle croioit être sûre, par les protestations qu'il lui avoit faites, qu'il n'avoit aucun engagement à Paris; cette idée acheva d'excuser dans son esprit ce qui auroit dû la surprendre dans son silence. Elle forma dès ce moment le dessein d'en faire son époux, elle étoit veuve depuis long-tems, & quoiqu'elle eût mis à profit son veuvage & qu'elle eût semblé renoncer pour toujours à l'hymen en faveur de l'amour, la passion qu'elle avoit pour *Ronancourt*, l'emporta sur la résolution qu'elle avoit prise depuis plusieurs années, & après s'être un peu remise, elle lui dit, en soûriant: *Vous ne vous attendiez pas, mon cher* Javelle, *à ce qui vous arrive aujour-*

d'hui. Voilà ce que c'est, continua-t-elle, en feignant une fausse gaieté, *que d'être trop aimable, on risque toujours d'être persécuté. Je vous offre ma main*, ajouta-t-elle, *& vous l'offre avec une fortune considérable. Je ne veux pas même m'informer de votre naissance, ni des biens que vous pouvez posséder; les sentimens & l'éducation que vous avez, suffisent pour m'assûrer que je ne me mesallierai point en vous épousant, & j'ai jugé, à la premiere vûe, malgré le soin que vous prenez pour vous déguiser, que votre naissance n'est point inférieure à la mienne.*

La Comtesse fournit heureusement elle-même un prétexte à *Ronancourt* pour refuser l'offre qu'elle lui faisoit de l'épouser. Il l'interrompit, lorsqu'elle parloit de sa naissance, & il lui dit, „ Madame, je ne sais pas par où j'ai „ mérité les bontés que vous me témoi„ gnez aujourd'hui. J'en avois jusqu'i„ ci ressenti les effets; mais elles vont „ plus loin que je n'aurois pû le con„ cevoir. L'estime, que vous avez pour „ un inconnu, ne mérite pas d'être „ païée par une trahison, & je me crois „ obligé de vous dire qui je suis. Vous „ vous trompez beaucoup, en croiant „ que ma naissance peut me faire aspi„ rer à votre main; elle m'en éloigne „ au contraire pour jamais. Je ne suis „ point né de condition, mon pere é„ toit négociant, les infortunes qui

„ sui-

„ ſuivent ſouvent le commerce, le ré-
„ duiſirent à une vie aſſez miſérable.
„ Il eſt mort, & m'a laiſſé ſans biens.
„ Je n'ai que le peu de talent que vous
„ me connoiſſez pour le théatre, & je
„ ne l'aurois jamais mis en œuvre, ſi le
„ généreux ami, que j'ai trouvé à Paris,
„ ne m'avoit tiré d'un aſſez triſte état,
„ en me communiquant ſes lumières
„ ſur le petit Ouvrage que j'ai fait, &
„ qui a eu le bonheur de réuſſir. J'a-
„ voüe que j'ai emprunté un nom qui
„ ne me convenoit point, c'eſt ce qui
„ vous a ſans doute abuſée; mais j'é-
„ tois obligé d'en changer & de dégui-
„ ſer le mien, puiſque l'on me pour-
„ ſuivoit encore, après la mort de mon
„ pere, pour acquitter les dettes conſi-
„ dérables qu'il avoit laiſſées en mou-
„ rant. Je m'appelle *Pierre de la Jare*,
„ & j'ai changé ce nom bourgeois en
„ celui du Chevalier *de la Javelle*".

Dans toute autre occaſion *Ronancourt* auroit été un peu mortifié de tenir un diſcours qui pouvoit le rendre mépriſable en quelque façon, ſa vanité en auroit ſouffert; mais dans l'affreuſe ſituation où il ſe trouvoit, tous les moïens, qui pouvoient l'en tirer, lui paroiſſoient doux. La Comteſſe eut beaucoup de peine à ajouter foi aux paroles de *Ronancourt*, il emploia tout ce que ſon imagination pouvoit lui fournir pour la tromper, & il vint enfin à

bout de la persuader; mais cela ne lui servit de rien, car elle n'en conserva pas moins d'estime pour lui. Cet aveu augmenta encore en elle l'esperance qu'elle avoit de gagner son cœur, elle pensoit que les avantages qu'il trouveroit, en l'épousant, la rendroient chere à ses yeux. *Je crois*, dit-elle, *tout ce que vous dites, puisque vous m'en assûrez. Cela me fait sentir qne les avantages, que l'on doit à la naissance, ne sont qu'un effet d'une heureuse destinée, & que dans quelque rang que nous naissions, nous sommes maîtres de nos sentimens, & par conséquent nous jouïssons de la véritable noblesse qui consiste dans ces sentimens. Ils sont si épurés chez vous, si sincères & si vertueux, que je ne fais aucune difficulté de vous mettre à côté des gens sortis des plus illustres Maisons. En vous donnant ma main, je répare l'injustice de la fortune, & je vous fais un sort tel que vous le méritez. La sagesse, l'amour & la vertu concourent également à approuver mon choix; en vous faisant mon époux, je donne autant à votre mérite qu'à ma tendresse.*

Ronancourt fut encore plus embarrassé qu'il ne l'avoit été. La Comtesse le mettoit au pied du mur, & ne lui laissoit aucune ressource; il falloit, ou qu'il refusât les offres qu'on lui faisoit, ou qu'il les acceptât. En les acceptant, il s'unissoit à une personne qui à la vérité lui donnoit des biens considérables, mais pour laquelle il se sentoit

plû-

plûtôt de l'antipathie que de l'amour; il perdoit pour toujours *Julie*. En les refuſant, il déclaroit qu'il n'avòit aucune inclination pour Madame de *Millian*, & l'obligeoit, pour peu qu'elle eût de vanité, à rompre avec lui; ce qui l'éloignoit de *Julie*. Ce dernier parti étoit cependant le moins fâcheux, auſſi fut-ce celui qu'il prit ſans héſiter. L'amour l'emporta ſur les richeſſes, & malgré l'état indigent où il pouvoit tomber, & où il avoit été à la veille de ſe trouver, *Julie* occupoit ſi fort ſon eſprit & ſon cœur, que l'idée dês biens conſidérables qu'on lui offroit, ne ſe préſenta pas même à ſon imagination. Il tâcha de colorer, le mieux qu'il lui fut poſſible, ſon refus; il proteſta qu'il étoit ſenſible, autant qu'on pouvoit l'être, aux bontés qu'on lui témoignoit; il jura d'en garder un ſouvenir éternel, mais il s'excuſa de les accepter, ne voulant point abuſer de la complaiſance d'une perſonne qu'il eſtimoit infiniment. Il ajouta qu'il croiroit faire un crime, en rendant malheureuſe une femme dont il devoit par reſpect & par reconnoiſſance chercher à faire le bonheur. Ce diſcours vague, que la Comteſſe nomma des complimens inutiles entre deux perſonnes qui s'aimoient, ne la ſatisfirent point. *Si vous voulez*, dit-elle à Ronancourt, *me donner une véritable marque de votre affection, conſentez à notre ma-*

mariage. Laiſſez là ce reſpect, qui n'eſt bon qu'à vous gêner & qu'à m'affliger; défaites-vous d'une fauſſe délicateſſe qui vous empêche d'accepter un cœur qui vous donne dequoi réparer tous les maux que vous a faits la fortune, & ne me faites point la victime d'une façon de penſer, qui n'eſt ſupportable que dans un héros de Roman.

Ronancourt, n'aiant rien de ſatisfaiſant à répondre à Madame de *Millian*, repeta dans des termes différens ce qu'il venoit de lui dire. Il allegua de nouveau la différence de ſa naiſſance à celle de la Comteſſe, la douleur qu'il reſſentiroit éternellement d'avoir profité d'un moment de foibleſſe, dont elle ſe repentiroit ſans doute dans la ſuite; enfin il étala les plus belles maximes. Elles ne produiſirent d'autre effet ſur la Comteſſe, que de lui perſuader que *Ronancourt* aimoit à Paris. *J'avois raiſon*, dit-elle, *mon cher* Javelle, *de vous demander ſouvent ſi votre cœur étoit libre. Si vous m'aviez parlé ſincérement, vous m'auriez évité les maux où je vais être livrée deſormais. Je vous ſuis indifférente, je continuerai de vous aimer, & vous ne ferez aucune attention à ma paſſion. Concevez-vous qu'il y ait un état plus triſte que le mien! Ah! pourquoi m'avez-vous amenée à cet excès d'amour? Que ne me diſiez-vous naturellement*, J'aime, je ne puis diſpoſer de mon cœur? *J'aurois été en garde contre moi-même, j'aurois réſiſté au penchant qui*

qui m'entrainoit, & que j'ai trop suivi; je me serois dit tout ce qui pouvoit me guérir: mais je vous ai cru indifférent, je vous ai regardé, sur votre parole, comme un homme qui n'avoit aucun engagement, & j'apprens le contraire dans le moment où cette même connoissance ne sert plus qu'à mettre le comble à mon malheur; vous me faites connoître mon erreur, lorsque je ne suis plus la maitresse de me guérir du chagrin mortel qu'elle me cause.

Ronancourt, charmé de voir comment Madame de *Millian* interpretoit son refus, & sentant qu'elle ne rompoit point avec lui comme il l'avoit craint, se remit de son trouble. Il comprit qu'il lui étoit avantageux de ne pas irriter la Comtesse, dont la haine le priveroit de la vûë de *Julie*. Il prit donc sur lui de paroître touché des reproches qu'on lui faisoit, il jura que le respect étoit la seule cause de son refus, il nia fortement d'avoir aucune inclination, il joüa si bien son rôle, que la Comtesse le crut, & se flatta qu'elle viendroit à bout de le faire changer de sentiment, & que le tems le guériroit d'une fausse délicatesse, qu'elle regardoit comme un caprice, dont il connoîtroit le ridicule. *Puisque votre cœur*, dit-elle, *est libre, je ne suis point aussi malheureuse que je me le figurois. J'espere que lorsque vous aurez pensé aux avantages que vous pouvez retirer de l'offre que je vous fais, vous me rendrez, en l'acceptant, la personne du monde la plus*

heu-

heureuse. On vint avertir la Comtesse que l'on avoit servi. *Allons*, dit-elle à Ronancourt, *nous mettre à table.*

Pendant tout le repas elle parut mélancholique. *Julie*, ne sachant la cause de l'air triste de sa mere & de l'embarras de *Ronancourt*, craignit qu'elle ne se fût apperçue des attentions qu'il avoit pour elle; elle étoit dans une inquiétude, qu'elle avoit de la peine à cacher. Enfin le dîner finit. Madame de *Millian* passa dans son appartement, *Julie* la suivit, & *Ronancourt* alla dans le sien, où il eut la consolation de pouvoir refléchir sans témoin à ce qui venoit de lui arriver. Tout ce qu'il avoit à craindre de fâcheux, se présenta à son esprit. Il voioit qu'il lui étoit impossible, quelque précaution qu'il prît, d'éviter d'avoir avec Madame de *Millian* plusieurs conversations pareilles à celle qu'il venoit d'essuier. La fin de ces conversations ne pouvoit être que fatale, on a tout à craindre d'une femme qui se croit outragée par l'endroit le plus sensible. On peut calmer, pendant quelque tems, le dépit d'une amante méprisée; mais dans la suite la contrainte qu'elle s'est faite, rend sa colère plus violente. *Ronancourt* prévoioit tous les maux qui étoient prêts à fondre sur lui. Celui d'être privé de la vûe de *Julie* le faisoit frémir; cependant il étoit inévitable, dès que Madame de *Millian* changeroit

geroit de ſentimens. Une jeune perſonne qui ſe brouille avec ſon amant, ou qui croit qu'on lui préfere une rivale, a recours aux larmes, & dévore en elle-même ſon chagrin. La pudeur & la timidité, qui ſont le partage de ſon âge, l'empêchent d'éclater; mais une femme, du caractère de Madame de *Millian*, ſe livre à ſa paſſion, ſans être occupée des ménagemens qui auroient pû donner quelque eſperance à *Ronancourt*. Il ſentoit que le même moment, où le dépit de la Comteſſe éclateroit, ſeroit celui d'une rupture éclatante entre elle & lui. Après avoir ſongé aux moïens de prévenir, autant qu'il étoit poſſible, ſon éloignement de la belle *Julie*, il crut devoir à tout hazard l'inſtruire de l'amour qu'il avoit pour elle, d'une manière plus claire & plus expreſſive que celle qu'il avoit emploiée juſqu'alors. Il étoit dans l'impoſſibilité de pouvoir lui parler en particulier, il ne la voioit jamais que devant ſa mere; il réſolut de lui écrire. „ J'aurai du moins, dit-„ il, ſi je ſuis obligé d'être privé de „ ſa vûe, la conſolation de lui avoir „ appris les maux qu'elle me cauſe & „ les ſentimens qu'elle m'a inſpirés. „ Mes yeux juſqu'ici n'ont fait peut-„ être que le lui faire ſoupçonner, je „ veux qu'elle ne puiſſe plus en douter. „ Quand même ma déclaration ſeroit „ mal reçue, je ne puis être plus mal-„ heu-

„ heureux que je le ſuis, & ſi je dois
„ m'éloigner d'elle, il me ſera utile de
„ connoître ſi elle n'a aucun goût pour
„ moi. Je ſupporterai plus aiſément
„ ſon abſence, ſi je lui ſuis indifférent,
„ & j'en ſentirai moins la rigueur, ſi
„ j'ai la ſatisfaction de ſavoir qu'elle ne
„ dédaigne pas la conquête de mon
„ cœur. De quelque façon qu'elle re-
„ çoive ma Lettre, j'en tirerai toujours
„ quelque conſolation".

La fortune favoriſa le deſſein de *Ronancourt*. Il trouva le ſoir, avant de ſe mettre à table, pendant que Madame de *Millian* étoit occupée à donner quelques ordres à un de ſes gens, le moment de s'approcher de *Julie*; „ Voilà, lui dit-il, un papier qu'on „ m'a prié de vous remettre en ſecret, „ je m'acquitte de ma commiſſion". La crainte que *Julie* eut d'être apperçue de ſa mere, & le trouble où elle étoit, ne lui permirent point de s'informer de qui *Ronancourt* avoit reçu cette Lettre; elle ſoupçonnoit qu'elle étoit de lui. Peut-être dans un autre tems l'eût-elle refuſée, mais il n'y avoit pas un inſtant à perdre; un mot pouvoit faire découvrir à ſa mere un myſtère qui eût fait bannir *Ronancourt*. Elle prit donc la Lettre, en rougiſſant, & la mit dans ſa poche. Pendant le ſouper, *Ronancourt* fit parler ſes yeux toutes les fois que ceux de Madame de *Millian* purent

le

le lui permettre. Elle fut un peu moins sérieuse qu'elle ne l'avoit été à dîner. *Ronancourt* affecta d'avoir pour elle plus d'attention qu'il n'avoit jamais eu; ce qui acheva de la mettre de bonne humeur, & lui fit esperer de réussir plûtôt qu'elle ne l'avoit esperé.

Dès que *Julie* fut retirée dans son appartement, elle ouvrit, en tremblant, la Lettre que *Ronancourt* lui avoit donnée. Elle étoit déja décachetée, qu'elle ne savoit pas encore si elle devoit la lire. Le préjugé & la timidité combattoient contre la tendresse & la curiosité; enfin l'amour, qui avoit fait faire le premier pas sans réflexion, fit faire le second avec connoissance de cause. *Julie* lut la Lettre suivante.

LETTRE.

DÈs le moment que je vous ai vû, belle Julie, *je vous ai adorée; mes yeux ont été l'interprête de mon cœur, & jusqu'à ce jour, je n'ai ôsé vous dire que je suis l'homme le plus malheureux. J'ignore si ma passion vous déplait, je ne sais s'il m'est permis d'esperer. Le doute où je vis, est un supplice perpétuel. Quelque douloureux qu'il soit, je l'aurois cependant souffert sans rompre le silence, si de nouveaux malheurs ne m'avoient point accablé. Je suis à la veille d'être éloigné de vous, j'ai tout sujet de craindre que votre mere ne change bientôt sa façon de penser à mon é-*

gard, je ne puis vous dissimuler que je suis assez infortuné pour lui avoir inspiré de la tendresse. Jugez si, le cœur rempli du plus violent amour pour sa fille, il m'est possible de répondre à ses sentimens. Elle s'est déjà apperçue de mon indifférence, & ma froideur a pensé me perdre. Tôt ou tard le dépit l'emportera sur le goût, elle viendra à me haïr autant qu'elle m'aime. Que deviendrai-je alors, sur-tout si j'ignore si vous approuvez ma passion? Du moins si je connois qu'elle ne vous déplait pas, je supporterai patiemment tous les maux qui m'arriveront, & l'esperance de voir enfin changer mon sort, m'engagera à conserver une vie que la douleur d'être privé de vous voir, m'aura bientôt ravie.

Cette Lettre n'apprit rien à *Julie* de nouveau, elle s'étoit apperçue de l'inclination que sa mere avoit pour *Ronancourt*, elle avoit prévû ce qu'il en arriveroit; mais elle fut très embarrassée sur le parti qu'elle devoit prendre. Elle ne savoit si elle devoit faire réponse à son amant; elle auroit souhaité qu'il sût qu'il n'étoit point haï, elle croioit que cette connoissance serviroit à le rendre constant, & à lui faire supporter les chagrins qu'il essuioit. D'un autre côté, elle appréhendoit, en lui écrivant, de blesser les règles de la bienséance: elle ne connoissoit le Comte de *Ronancourt* que sous le nom du Chevalier de *Javelle*, elle le regardoit comme un homme qu'elle ne pouvoit jamais es-

efperer d'époufer, non feulement du confentement de fa mere, mais encore de celui de fes autres parens; elle l'aimoit infiniment. L'amour, dont le pouvoir étoit plus fort que celui de la raifon, s'étoit emparé de fon cœur; elle fe flattoit de la douceur de n'être à perfonne, fi elle ne pouvoit être à *Ronancourt*, & cette efperance étoit pour elle une confolation dans l'état où elle fe trouvoit. Un cœur, véritablement fenfible, trouve dans l'idée d'être aimé & d'aimer, une reffource contre tous les maux qui font attachés à l'abfence & à la féparation de l'objet qui le touche. *Julie* vouloit conferver *Ronancourt*, quoiqu'elle crût ne pouvoir jamais le poffeder, & fa conquête étoit pour elle le bien le plus précieux; cependant le devoir l'emporta fur la paffion, elle réfolut de ne faire aucune réponfe à la Lettre qu'elle avoit reçue. *Ronancourt* chercha en vain toutes les occafions où *Julie* pouvoit lui remettre un billet, fans être apperçue de fa mere. Elle fit parler fes yeux, ils lui dirent quelque chofe de plus qu'ils ne lui avoient dit jufqu'alors, quoiqu'ils euffent déjà parlé affez clairement. Ce fut-là toute la confolation & toute la réponfe que reçut *Ronancourt*.

Quatre ou cinq jours fe pafferent, fans que Madame de *Millian* parût rechercher un entretien particulier avec

le prétendu Chevalier de *Javelle*. Enfin ce moment fatal arriva. *Je ne sais*, lui dit-elle, *ce que je dois penser de votre procedé. Vous savez que je vous aime, que je veux faire votre fortune en vous épousant; vous me jurez que vous n'avez aucune inclination, & vous continuez de refuser l'offre que je vous fais. Ou vous me haïssez, ou vous n'avez point le cœur libre, comme vous m'en assûrez; car enfin les raisons que vous me donnez pour colorer votre refus, ne sont d'aucun poids, & plus j'ai reflêchi sur notre dernière conversation, plus je les ai trouvées frivoles. Je vous crois honnête homme, & je ne puis me figurer que vous vouliez me tromper. Je vous demande de me dire naturellement si je vous gêne, & si la tendresse que j'ai pour vous, vous déplait. Parlez-moi sincérement. Quel plaisir trouveriez-vous à séduire une personne qui voudroit vous rendre l'homme du monde le plus heureux? Je veux savoir si je puis esperer que vous répondrez un jour à mes sentimens. Je ne demande point que vous consentiez à m'épouser actuellement, je vous donne un mois, six semaines même pour vous guérir des vains scrupules que vous m'avez témoignés; mais après ce tems, parlez, que dois-je esperer? Je vous l'ai déjà dit, & je vous le repete encore, je vous crois honnête homme, votre réponse décidera du parti que je dois prendre.*

L'embarras de *Ronancourt* fut excessif, pendant que Madame de *Millian* lui parloit. Il pensoit comment il se tireroit d'af-

d'affaire, il ne favoit ce qu'il devoit répondre. S'il déclaroit à Madame de *Millian* qu'elle ne devoit pas attendre qu'il prît des fentimens différens de ceux qu'il avoit, il la mettoit dans la néceffité de rompre entiérement avec lui. Quelque forte que fût la paffion de la Comteffe, l'affront étoit trop fanglant pour qu'elle pût conferver aucune liaifon avec celui qui le lui faifoit. S'il flattoit fon amour, l'efperance qu'il lui donnoit, retardoit le fort qu'il craignoit; mais il le rendoit dans fix femaines plus rigoureux. Madame de *Millian*, trompée, avoit alors une jufte raifon de le haïr; il manquoit d'ailleurs à la vérité. Dans ce doute il ne favoit à quoi fe déterminer. La crainte d'être féparé de *Julie* lui fit prendre le parti de gagner du tems, il efpera que dans les fix femaines que lui accorderoit Madame de *Millian*, il arriveroit quelque chofe d'heureux. Au pis aller, il voioit plus long-tems *Julie*, & il pouvoit l'inftruire de la fituation dans laquelle il fe trouvoit. Il dit donc à Madame de *Millian* qu'elle ne devoit pas douter qu'il n'eût la plus vive reconnoiffance de fes bontés, & que s'il n'y avoit pas déjà répondu comme il l'auroit dû faire, c'étoit par une délicateffe qu'elle-même ne pouvoit blâmer; qu'il fe croioit obligé de lui repréfen-

ter encore toute la diſtance qu'il y avoit d'une femme de ſa naiſſance au fils d'un négociant, & d'une riche Comteſſe à un pauvre Auteur, qui n'avoit pour tout bien qu'un peu de génie.

Madame de *Millian* tâcha de diſſiper les ſcrupules de Ronancourt. *Je ſerai*, lui dit-elle, *plus heureuſe avec vous qu'avec le premier Seigneur de la Cour. D'ailleurs*, ajouta-t-elle, *je ſuis charmée de voir que votre délicateſſe ſur ce qui me regarde, vous fera volontiers accepter un expédient dont j'avois réſolu de vous parler dès notre première converſation. Elle fut ſi triſte & ſi mortifiante pour moi, que je ne pus achever une partie des choſes que j'avois réſolu de vous dire. Je crois donc qu'il convient que notre mariage ſoit ſecret. Je ne vous en ferai pas moins donation de tout mon bien après ma mort, & je vous aſſûrerai une penſion très conſidérable pendant ma vie. Quant à ma fille, elle a le bien que ſon pere lui a laiſſé, & que je ne ſaurois lui ôter. Celui que je vous donnerai, eſt auſſi conſidérable, & ma dot fait aujourd'hui la plus grande partie des biens de la Maiſon de* Millian. *Vous voiez*, continua la Comteſſe, *que vos craintes deviennent toujours plus mal fondées, & nous ſerons mariés, que le Public ne tiendra aucun diſcours ſur notre compte. Nous trouverons même des plaiſirs dans un mariage ſecret, que nous n'aurions point, s'il étoit public, nous ſerons amans & époux tout à la*

fois, & la petite contrainte que nous serons obligés de nous faire dans quelques occasions, rendra nos desirs plus vifs.

Ronancourt étoit bien éloigné de se faire une image aussi riante de son état futur, que l'étoit celle que lui présentoit Madame de *Millian*. Le nouvel expédient qu'elle apprenoit à *Ronancourt*, achevoit de le désespérer, un mariage secret, tel que le proposoit la Comtesse, rendant inutiles toutes les raisons qu'il avoit alleguées jusqu'alors pour se dispenser de l'épouser. Après le premier pas qu'il venoit de faire en flattant la passion de Madame de *Millian*, il fallut encore en faire un second. Il ne risquoit pas davantage en approuvant l'expédient d'un mariage secret, qu'en donnant une espèce de consentement tacite à la première proposition que lui avoit faite Madame de *Millian*. Il répondit qu'il étoit toujours plus sensible à des attentions qu'il savoit ne point mériter.

Si la Comtesse eût été moins préoccupée, elle se seroit sans doute apperçue de l'embarras de *Ronancourt*. Il étoit si troublé, que sa douleur paroissoit même dans ses remercimens; sa voix étoit altérée, & ses yeux timides n'ôsoient se fixer sur Madame de *Millian*. L'amour dans ce moment suppléa au manque de dissimulation. La Comtesse, loin d'examiner les mouvemens invo-

lontaires de son amant, suivit son penchant ordinaire; elle expliqua ces discours comme un gage certain de sa tendresse. A peine eut-il dit quelques paroles, que lui tendant la main, elle serra la sienne, & croiant être certaine de le voir bientôt son époux, elle l'assûra, en laissant échapper quelques larmes que la joie faisoit couler, qu'elle vouloit ne dépendre que de lui, & qu'elle comptoit si fort sur sa reconnoissance, qu'avant de l'épouser, elle vouloit lui donner tout son bien. *Ronancourt* ne put s'empêcher, malgré l'espèce d'aversion qu'il avoit pour Madame de *Millian*, de rougir de sa crédulité, & d'un amour si tendre qu'il méritoit si peu. Il eut besoin, pour garder le silence & ne point la détromper, de rappeller toute la tendresse qu'il avoit pour *Julie*. Il s'accusa en lui-même d'injustice & de perfidie, & les sentimens de son cœur se peignant sur son visage, la confusion y parut à découvert. Heureusement la Comtesse attribua cette confusion à l'amour, elle aimoit trop pour croire n'être point aimée. Il est difficile à un cœur, plein de l'objet qu'il adore, de ne pas prendre l'apparence pour la réalité. Une forte passion ne nous laisse ni le tems, ni le moïen de refléchir, elle nous entraine, & nous porte avec tant de violence vers ce que nous souhaitons, que

nous

nous nous figurons que nous ne saurions manquer d'obtenir ce que nous desirons.

Madame de *Millian*, persuadée qu'elle étoit aimée autant qu'elle aimoit, ne songea plus qu'à préparer tout ce qui pouvoit hâter son mariage. Il paroît d'abord surprenant qu'une femme de son caractère, qui a eu plusieurs intrigues & qui n'a jamais songé jusqu'alors à prendre un époux, qu'elle regardoit comme un maître incommode, qui même a vû avec plaisir la mort de son mari, change tout à coup de sentiment, & tienne une conduite si opposée à celle qu'elle a eue jusqu'alors. Il est un âge où les femmes sentent avec douleur qu'elles vont bientôt cesser de plaire, & qu'elles doivent renoncer à l'espoir de faire de nouvelles conquêtes; tous leurs soins ne peuvent aboutir qu'à leur conserver celles qu'elles ont déjà acquises. L'habitude, l'amitié, la reconnoissance les favorisent dans cette occasion. Un homme, qui a eu un engagement, & qui a aimé pendant un certain tems une femme, trouve toujours en elle certains agrémens. Il contracte avec elle dans un long commerce une amitié, qui, jointe à la reconnoissance, entretient sa tendresse & l'empêche de s'éteindre; mais pour faire naître l'amour, il faut d'autres charmes que pour le conserver. Les fem-

mes connoiſſent, mieux que les hommes, cette vérité, & lorſque leur beauté commence à diminuer, elles prennent des précautions pour former un engagement qu'elles puiſſent continuer dans un âge, où il leur feroit impoſſible d'en faire un nouveau. Elles reſſemblent à ces prodigues, qui, aiant dépenſé une partie de leurs biens à contenter tous leurs différens goûts, voiant qu'il ne leur reſte plus qu'un bien médiocre, optent entre ces goûts, & en choiſiſſent un ſeul qu'ils peuvent contenter pendant le reſte de leur vie. C'eſt la crainte de manquer d'amant, qui rend conſtantes à un certain âge les coquettes, & qui donne aux femmes galantes le goût du mariage. Elles croient s'aſſûrer par l'hymen un refuge certain contre les inſultes du tems, & penſent trouver dans un mari, qu'elles lient par un contract, cette ſûreté & cette conſtance qu'elles n'ôſent eſperer dans un amant. Madame de *Millian* ſentoit la néceſſité de ſe hâter de prendre ſes précautions, elle ſe voioit encore capable de plaire ; mais elle penſoit qu'elle devoit travailler à conſerver ſon amant, plûtôt qu'à en faire un nouveau. Elle conſidéroit *Ronancourt* comme le port où ſon cœur devoit trouver un abri contre les orages qui s'élevent dans l'âge où la beauté s'évanoüit. Elle n'aimoit pas davantage ce der-

dernier amant que les autres, elle le regardoit seulement comme plus nécessaire. Elle avoit toujours eu des passions fort vives, elles s'étoient succédées les unes aux autres, & la possibilité de contenter ses différentes inclinations, les lui avoit rendu moins précieuses que celle qu'elle sentoit pour le prétendu Chevalier de *Javelle*, qui peut-être n'auroit pû être remplacé par un autre, s'il étoit devenu inconstant.

Ronancourt avoit bien des idées différentes de celles de Madame de *Millian*, il voioit qu'il alloit être incessamment séparé de *Julie*, & qu'il ne lui restoit aucune ressource pour éviter le malheur qu'il craignoit. Son amour avoit pris de nouvelles forces; la façon tendre & obligeante, dont sa maitresse l'avoit regardé plusieurs fois depuis la Lettre qu'il lui avoit écrite, l'assùroit qu'il ne lui étoit pas indifférent. Cette idée le flattoit, mais elle rendoit plus cruel le malheur qu'il appréhendoit. Il ôsoit quelquefois esperer de lui faire goûter un projet, qu'il méditoit depuis deux ou trois jours; un instant après, cette esperance s'évanoüissoit, & ce projet lui paroissoit une folie. Il étoit tenté de lui faire connoître qui il étoit, de se jetter à ses pieds, de lui proposer de l'enlever & de l'épouser. Ces idées prenoient tour à tour dans son esprit une face differénte: tantôt elles

étoient raisonnables, & tantôt insensées, & contraires au respect qu'il devoit à *Julie.* Enfin dans l'incertitude & dans le trouble où il étoit, il résolut de ne les rejetter, ni de ne les adopter; il crut devoir prendre un milieu qui lui parut très convenable, il écrivit cette seconde Lettre à *Julie.*

LETTRE.

SI c'est à votre indifférence que je dois attribuer votre silence, je suis le plus malheureux des hommes; si c'est à votre timidité, j'ai tout à craindre d'un procedé qui m'empêche de prendre aucune mesure. Cependant le péril est pressant, votre mere veut que je devienne son époux, jugez de mon embarras, ou plûtôt de mon dèsespoir. Dans un mois il faudra m'éloigner de vous; peut-être si vous me connoissiez, vous feriez quelque chose en ma faveur. Je ne suis point, belle Julie, *aussi indigne de vous que je le parois. Au nom de l'amour, le plus tendre & le plus respectueux, apprenez-moi ce que je dois esperer, & souffrez que je vous instruise d'un secret que je vous ai caché jusqu'ici, & que je ne puis vous réveler qu'après que vous m'aurez appris si je puis me flatter d'obtenir un cœur, pour la possession duquel je donnerois ma vie.*

Julie fut encore plus émûe à la lecture de cette Lettre, qu'elle ne l'avoit été lorsqu'elle avoit reçu la première. Elle vit qu'el-

qu'elle alloit perdre ſon amant, & que le moment fatal n'étoit plus éloigné que de quelques jours. Le ſecret que *Ronancourt* vouloit lui réveler, excitoit ſa curioſité; elle étoit d'autant plus vive, qu'elle étoit animée par l'amour. „Quel „ eſt, diſoit *Julie*, ce ſecret qu'il veut „ m'apprendre? Que ſignifie la fin de cet- „ te Lettre, que je ne puis comprendre? „ Voudroit-il m'inſtruire des meſures „ qu'il a priſes pour éviter d'épouſer „ ma mere; & n'ôſeroit-il me les con- „ fier, ſans être auparavant aſſûré de „ mon cœur"? Quelquefois elle ne doutoit pas que ce fût-là le ſecret que *Ronancourt* vouloit lui apprendre, un inſtant après, elle changeoit de ſentiment. „ Si ce n'eſt que cela, di- „ ſoit-elle, dont il prétend m'inſtruire, „ je ne ſais pourquoi il me dit qu'il m'a „ caché juſqu'à préſent ce qu'il veut „ me déclarer. Il m'en a dit aſſez, en „ m'apprenant que ma mere lui of- „ fre ſa main, d'où vient craindroit-il „ de m'écrire ce qu'il veut faire pour „ éviter de l'épouſer? Sans doute il a „ d'autres ſecrets à m'apprendre". Plus le doute de *Julie* augmentoit, & plus l'envie de s'éclaircir prenoit d'empire ſur elle. L'amour faiſoit ſur le cœur le même effet que la curioſité ſur l'eſprit. Il étoit impoſſible qu'une jeune perſonne réſiſtât à des attaques auſſi fortes,

el-

elle céda au penchant qui l'entrainoit, & fit cette réponse à *Ronancourt.*

LETTRE.

Vous voulez que je vous instruise de l'état de mon cœur, à quoi vous servira-t-il de le connoître? Vous serez peut-être plus malheureux lorsque je vous aurai éclairci. Je vois avec douleur que je vais être privée du plaisir de vous voir; mais mon chagrin seroit bien plus grand, si vous épousiez ma mere. N'exigez point que je vous en apprenne les raisons, vous êtes le maître de chercher à les déviner, & je ne m'oppose point que vous croyez qu'elles sont flatteuses pour vous. Vous me demandez un entretien dans lequel vous voulez m'instruire d'un secret, ce que vous exigez de moi est presque impossible; vous savez que ma mere ne me laisse jamais seule avec vous. Je ne vois qu'un moïen pour vous contenter. Trouvez-vous le soir, à deux heures après minuit, dans le jardin; je me mettrai à ma fenêtre. Elle est, comme vous le savez, à rez-de chaussée, & vous pourrez me parler en liberté. Je compte sur ma femme-de-chambre, & c'est elle qui vous remettra ma Lettre.

Ronancourt, après avoir lû ce billet, se regarda comme le plus heureux des mortels. Il passa tout à coup de la tristesse la plus profonde à la joie la plus vive, il crut que desormais tout alloit suc-

ſuccéder à ſes vœux. Telles ſont les différentes ſituations où ſe trouvent ceux qui aiment, elles ſemblent ordinairement n'avoir aucun rapport entre elles. Un inſtant plonge les amans dans la plus noire mélancholie, un autre inſtant les ramene aux plaiſirs les plus ſenſibles. Il n'eſt dans leur façon de penſer aucun milieu. Leur paſſion, incapable d'être gouvernée, les conduit toujours à l'extrême, de quelque côté qu'elle les pouſſe. L'eſperance redouble les deſirs, elle allume le feu dont le cœur eſt embraſé, elle donne à l'eſprit des idées flatteuſes, elle ſe livre entiérement à l'imagination, & tandis qu'elle dure, elle fait paroître, comme des choſes aiſées, les plus grandes difficultés; mais lorſqu'elle s'évanoüit, il faut que tout céde à la crainte qui lui ſuccéde. La raiſon ne peut calmer un amant allarmé, tout lui paroît devoir contribuer à ſon malheur, tout lui ſemble annoncer ſa perte, & ce qui devroit le raſſûrer, eſt ſouvent ce qui l'épouvante.

Ronancourt s'étoit regardé comme un homme perdu, il ſe crut, après avoir lû la Lettre de *Julie*, à l'abri de tous les coups de la fortune. *Que peut-il m'arriver de fâcheux*, dit-il, *ſi* Julie *m'aime, ſi elle permet que je lui diſe que je l'adore? Lorſqu'elle connoîtra qui je ſuis, elle prendra encore des ſentimens plus favorables en ma fa-*

faveur. Elle n'a point de pere, elle a des biens considérables que sa mere ne peut lui ôter, quelle raison auroit-elle de ne pas consentir à me rendre entiérement heureux, en me donnant sa main? Cette idée flattoit si fort *Ronancourt*, qu'il ne faisoit aucune attention aux difficultés que tout autre que lui auroit d'abord entrevûes. Il ne manqua pas de se rendre à l'heure marquée sous la fenêtre de *Julie*. Elle y étoit déjà lorsqu'il en approcha. „ Parlez bas, lui dit-elle, on pourroit „ nous entendre, & si ma mere savoit „ ce que je fais pour vous, elle ne me „ le pardonneroit jamais. J'ai peine „ à comprendre moi-même comme j'ai „ pû me résoudre à la démarche que „ vous avez exigée de moi". *Laissez-moi, belle* Julie, répondit Ronancourt, *goûter le plaisir de vous dire que je vous adore, sans en diminuer la douceur par des reproches. Je ne saurois vous exprimer combien j'ai souhaité cet heureux moment, je l'aurois acheté au prix de ma vie; j'ai craint plusieurs fois de ne pouvoir jamais l'obtenir. Mes yeux, mes soins, mes Lettres vous ont foiblement appris mon amour, & ma bouche ne peut dans cet instant vous exprimer la force de ma tendresse. Si vous lisiez dans mon cœur, quelle que soit votre indifférence, vous seriez moins insensible à la passion la plus sincère & la plus forte. Vous ne dites rien, adorable* Julie, continua Ronancourt? *Eh quoi! l'amour le plus tendre ne trou-*

trouveroit-il aucune grace auprès de vous? Après avoir été assez fortuné pour pouvoir vous dire, je vous aime, *n'aurois-je été élevé au comble du bonheur, que pour être précipité dans un abyme affreux? De grace, apprenez-moi quel est mon sort. Quelque cruel qu'il soit, je ne puis supporter l'incertitude où je suis. Je meurs, si vous me haïssez; mais je meurs, si j'ignore de quel œil vous voiez mon amour.*

„ Si je vous haïssois, répondit *Julie*, „ je n'aurois pas fait ce que je fais aujourd'hui, & l'entretien que je vous „ ai accordé, est un garand certain de „ l'estime que j'ai pour vous. Ce que je „ vous dis doit vous suffire, n'exigez „ pas que j'entre dans un éclaircissement „ que mon état ne me permet point, „ & contentez-vous de l'aveu que je „ vous fais. Si vous trouvez que ce „ n'est point assez pour vous, je crains „ que ce ne soit trop pour moi. Songez que je ne dois, ni ne puis aimer „ que la personne qui me sera donnée „ par ma famille pour être mon époux. „ Si c'étoit vous, je sens que je lui „ obéirois sans résistance, & je veux „ bien vous dire encore que mon cœur „ lui sauroit gré du présent qu'elle me „ feroit; mais les talens, le génie & le „ mérite ne déterminent pas les parens „ à choisir un gendre à leur fille, ils „ veulent du bien & de la naissance". *Je vous entends, Mademoiselle*, repartit Ro-

nancourt. *S'il n'y a que l'inconvénient de la disproportion de ma condition à la vôtre qui s'oppose à mon bonheur, cet obstacle sera bientôt surmonté. Je vous ai caché jusqu'ici qui j'étois; je croiois, avant de me faire connoître, devoir m'être assûré de votre façon de penser à mon égard.* „ Quoi! dit *Ju-* „ *lie*, vous n'êtes pas le Chevalier de „ *Javelle!* Eh! qui êtes-vous donc?”. *Un Gentilhomme des plus anciennes Maisons du Roïaume*, repliqua *Ronancourt*. Il apprit alors à *Julie* les raisons qu'il avoit eues de changer de nom, & l'instruisit de l'état de ses affaires. Il ignoroit que son pere l'avoit deshérité, ainsi il parla comme devant être un jour le maître d'un héritage considérable. „ Quand „ vous ne seriez pas riche, lui dit *Ju-* „ *lie*, la difficulté la plus grande ne „ subsiste plus, dès que vous êtes le „ Comte de *Ronancourt*. La naissance „ étoit ce qui sembloit s'opposer invin- „ ciblement à votre bonheur. Ma me- „ re n'eût pas été la seule qui nous eût „ été contraire, un oncle, dont j'at- „ tends des biens considérables, n'au- „ roit jamais consenti à vous rendre „ heureux, & vous auriez également „ trouvé contre vous tous mes autres „ parens. Il vous reste encore un obs- „ tacle qui vous donnera bien de la „ peine. C'est un malheur que vous „ aiez plû à ma mere; vous trouve- „ rez en elle, lorsqu'elle apprendra

„ que

„ que vous aimez sa fille, un ennemi „ irréconciliable. Elle se vengera de „ vos mépris, & me punira de lui a„ voir enlevé un cœur, de la conquê„ te duquel elle s'étoit flattée". *J'ai prévû*, repliqua Ronancourt, *tout ce que vous me dites; mais enfin, belle* Julie, *puisque vous me permettez d'aspirer au bonheur de vous posseder, & que l'esperance d'être votre époux ne m'est point interdite, je me flatte que la fortune achevera ce que j'ai commencé. Je vous adore, vous souffrez que je vous le dise, & vous m'assûrez que vous voiez sans peine la passion que j'ai pour vous. Mon sort est si différent de ce qu'il a été jusqu'ici, que la satisfaction que je ressens, ne me permet pas d'être touché d'une crainte, peut-être bien fondée. La joie ne laisse point de place à aucune autre passion dans mon cœur, & je me crois trop heureux pour appréhender de cesser de l'être.* „ Votre „ sécurité, dit *Julie* en soûriant, de„ vroit me flatter, puisqu'elle est une „ preuve de votre amour; prenez cepen„ dant toutes les précautions possibles „ pour cacher vos desseins à ma mere. „ Si elle les appercevoit, elle les fe„ roit échoüer. Affûrez-vous du con„ sentement de mon oncle, il est le „ seul qui puisse balancer son pouvoir „ & vous rendre heureux". *Ronancourt* promit qu'il suivroit exactement les conseils de *Julie*: mais il lui demanda la permission de ne point retourner à Pa-

 ris,

ris, lorsque Madame de *Millian* y viendroit. Il ajouta une seconde demande à cette première, ce fut de venir tous les soirs à la même heure sous sa fenêtre. *Julie* eut de la peine à lui accorder cette faveur, elle lui représenta le danger qu'elle couroit, si sa mere venoit à être instruite de ces rendez-vous. Tout ce qu'elle put dire à ce sujet, ne toucha point *Ronancourt*, il tint ferme, & pressa si fort *Julie*, qu'elle consentit à le voir le lendemain. Elle fit à ce second entretien la même difficulté qu'au premier. *Ronancourt* en obtint un troisième, & au troisième on lui en accorda un quatrième. Enfin *Julie* vint à aimer le Comte autant qu'elle en étoit aimée. Les conversations tendres qu'elle avoit avec lui, acheverent de ravir un reste de liberté qu'elle avoit conservé, lorsque *Ronancourt* n'avoit parlé que des yeux. Un amant, qui joint au talent de plaire celui d'expliquer d'une manière aimable & engageante ses sentimens, a un avantage bien considérable sur celui qui plait & qui se tait. Ce dernier ne se soutient que par la vûe ; dès qu'il disparoît, son mérite s'éclipse : mais le premier laisse dans l'esprit un long ressouvenir des discours qu'il tient. Quoiqu'absent, il est toujours présent à l'imagination de la personne qu'il aime. Elle se rappelle sans cesse les choses flatteuses qu'il lui a dites, & ces mê-

mêmes choses, après avoir fait une forte impression sur l'esprit, passent dans le cœur & s'y gravent profondément.

Ronancourt se croioit au comble du bonheur. Depuis un mois il voioit tous les jours *Julie*, il devoit partir dans peu pour retourner avec elle à Paris, il se préparoit à gagner l'amitié de son oncle, & il esperoit qu'il amuseroit Madame de *Millian* jusqu'à ce qu'il eût conduit ses affaires au point qu'il falloit pour n'avoir plus rien à craindre, lorsque la fortune le mit dans un état plus triste que celui qu'il avoit eu avant de savoir s'il étoit aimé de *Julie*.

Madame de *Millian* fut instruite par un de ses gens des rendez-vous de *Ronancourt*. Il avoit été découvert par ce domestique, qui, l'aiant vû entrer pendant la nuit plusieurs fois dans le jardin, fut curieux de savoir ce qu'il y faisoit; il le suivit, & fut témoin de la conversation qu'il eut avec *Julie*. Comme le Comte parloit bas, il n'entendit pas ce qu'il disoit, & quelque question que lui fit sa maitresse, il ne put s'instruire des discours que *Ronancourt* avoit tenus; mais l'heure indûe où il avoit entretenu *Julie*, suffit pour exciter la jalousie de Madame de *Millian*. Elle se rappella plusieurs gestes, plusieurs mots qu'elle avoit crus jusqu'alors sans conséquence, & qui lui parurent des preuves claires de l'intrigue de sa fille. Elle ne

pouvoit souffrir d'avoir été trompée, sa colère étoit augmentée par sa vanité, elle considéroit non seulement comme une perfidie, mais comme un affront sanglant, le procedé de *Rohancourt*.
„ Quoi! disoit-elle, il ne se contente „ pas de se joüer de ma crédulité, il „ veut encore deshonorer ma fille: Il „ se sert de l'amitié que je lui marque, „ & de l'amour que j'ai pour lui, uni„ quement dans le dessein de me trom„ per & d'avoir un prétexte pour cou„ vrir son intrigue. Je ne m'étonne „ plus de son embarras, lorsque je le „ pressois de s'expliquer clairement. Si „ j'avois été moins sincère & moins „ crédule, j'aurois dû juger, par son „ embarras, qu'il me cachoit ses véri„ tables sentimens. Il ne joüira pas „ long-tems du fruit de sa perfidie. Je „ le hais autant que je l'ai aimé, il „ partira dès aujourd'hui pour Paris, „ & je lui défendrai ma maison. Quant „ à ma fille, il ne la verra plus: l'a„ mour qu'il a pour elle, me vengera, „ & s'il en est véritablement amou„ reux, il sera aussi malheureux que je „ souhaite qu'il le soit. Je voudrois „ l'accabler des maux les plus affreux. „ L'ingrat! païoit la passion aveugle que „ j'avois pour lui, par la plus noire „ trahison. Ah! que ne m'est-il per„ mis de me venger comme je le „ souhaiterois! Je serois au comble de

„ mes

„ mes vœux, si je satisfaisois tous les
„ projets que m'inspire la haine ".

Il auroit été dangereux pour *Ronancourt* que Madame de *Millian* eût été la maitresse d'exécuter ce qu'elle auroit voulu faire. Dans les premiers momens de sa fureur, une femme, que l'amour & la vanité excitent à la vengeance, est capable de se porter aux plus grands excès. Plus elle est d'un caractère foible, & plus, lorsqu'elle est parvenue à un certain point de haine, elle se laisse séduire par la passion de se venger. Les ames basses & timides sont les plus vindicatives, elles ne sauroient prendre sur elles de mépriser & d'oublier les injures; cet effort de vertu est le partage de celles, à qui la véritable gloire est plus chere que le plaisir de triompher d'un ennemi. Madame de *Millian*, accoutumée à se livrer à ses passions, n'avoit ni assez de vertu pour oublier l'offense qu'elle croioit avoir reçue, ni assez de fermeté pour mépriser celui qui la lui avoit faite. Cependant quelque violente que fût sa colère, elle l'avoit trop aimé, & elle l'aimoit trop encore, malgré les maux qu'elle songeoit à lui faire, pour ne pas être tentée de chercher dans certains momens à le justifier. Après les premiers transports, elle voulut examiner s'il étoit véritablement aussi coupable qu'il paroissoit l'être. *Cette conver-*

 sation,

sation, disoit-elle, *dont je suis si fort allarmée, est peut-être innocente. Qui sait si ce n'est pas le pur hazard qui a conduit* Javelle *sous les fenêtres de ma fille? Le domestique, qui m'en a averti, ne m'a rien dit de leurs discours; pourquoi voudroit-il me préferer* Julie? *Quel seroit son dessein? Que peut-elle faire pour lui dans l'état où il est? Je lui donne des biens considérables, je le tire de la misère où les mauvaises affaires de ses parens l'avoient mis.* Ces réflexions sembloient calmer pour quelques momens les soupçons de Madame de *Millian*; mais bientôt ils devenoient plus forts, & l'esperance qu'elle avoit conçue, s'évanoüissoit. *Hélas*! disoit elle, *si* Julie *lui paroît aimable, si elle a pû l'attirer à elle par sa jeunesse, ou par quelques autres charmes, tout ce que je lui offre ne servira de rien. Les bienfaits dans un cœur ne balancent pas l'amour, & ce qui nous a sû plaire nous paroît plus précieux que tous les biens qu'on peut nous offrir. Ne l'ai-je pas éprouvé moi-même, lorsque j'ai voulu faire mon époux du perfide? Ah! s'il n'aimoit point* Julie, *il n'eût point paru si embarrassé qu'il l'étoit lorsque je lui offris ma main; il n'eût point cherché de vaines excuses pour ne pas l'accepter; il se seroit conformé avec joie à mes desirs, il en eût même pressé l'accomplissement. Non, il me hait, il aime* Julie, *sans doute il en est aimé, & je veux me venger de tous les deux. Avec quelle insolence ils se joüoient de ma crédulité!*

Ils

Ils se voioient tous les jours sans contrainte, ils se parloient, ils se disoient qu'ils s'aimoient; & moi, je servois de prétexte à cet amour. Perfide! il ne t'étoit pas difficile de m'abuser. Hélas! tout favorisoit ta trahison, ma préoccupation, ma tendresse, ma crainte même. Je tremblois de n'être trompée, je cherchois à expliquer favorablement tes discours ambigus. Ingrat! un amour si tendre & les biens que je t'offrois, méritoient-ils une pareille récompense?

Madame de *Millian* étoit dans cette situation violente, lorsqu'elle prit tout à coup la résolution d'avoir un éclaircissement avec *Ronancourt*; elle le fit appeller. A peine fut-il entré, qu'elle lui dit avec un emportement qui le surprit: *Monsieur, si je faisois ce que je dois, je vous prierois de partir pour Paris dans ce moment; mais je veux avoir la satisfaction de vous dire ce que je pense sur votre compte. Vous savez les bontés que j'ai eues pour vous, je crois qu'il est inutile de vous les rappeller. Vous m'en avez païé par la plus noire perfidie, & l'amour que je vous témoignois, vous a enhardi à vouloir deshonorer ma fille.* ,, Moi! s'écria *Ro-* ,, *nancourt*, moi, Madame, vouloir des- ,, honorer votre fille!". *Oui*, *Mr.* reprit Madame de Millian, *la vouloir deshonorer. Je sais que vous l'aimez, je sais qu'elle vous aime, je sais plus, & je n'ignore pas vos conversations nocturnes. Vous n'avez pas sans doute été assez insensé pour espe-*

espérer que je vous donnerois ma fille en mariage, & n'est-ce pas la deshonorer, que de lier une intrigue avec elle lorsque vous ne pouvez jamais l'épouser? Vous allez être puni de votre indigne conduite. Vous ne la verrez plus, je pars demain pour Paris, il ne me reste qu'à vous prier de me regarder comme la personne du monde qui vous méprise le plus, & qui fera sentir à sa fille l'indignation que lui donne la conduite qu'elle a tenue à votre égard.

Ronancourt fut si surpris des discours de Madame de *Millian*, qu'il ne sut que répondre; à peine, dans l'aveuglement où il étoit, put-il trouver l'usage de la parole. Le hazard, plûtôt que la réflexion, lui fit prendre le parti de nier qu'il fût amoureux de *Julie*, quoiqu'il se défendit mal. Madame de *Millian* souhaitoit trop de le trouver innocent pour ne pas faire attention à ces raisons, quelque mauvaises qu'elles fussent. *Je croirois*, lui dit-elle, *tout ce que vous me dites, si vous m'en donnez une preuve que j'exige. Montrez, en m'épousant, que mes soupçons sont mal fondés, attachez-vous à moi par des noeuds que la mort seule puisse rompre, assûrez pour toujours mon bonheur & votre fortune. Il n'est plus tems de chercher de vaines excuses, il faut m'épouser dès ce jour, tous vos retardemens sont autant d'indices de votre trahison, c'est assez avoir essuié des refus. Quand je fais tout pour vous, je veux que vous fassiez tout pour moi.*

Ronan-

Ronancourt voulut éluder la demande de Madame de *Millian*, il eut recours à ses excuses ordinaires, elles ne lui servirent de rien. *Je vois*, dit la Comtesse, *ce que je dois attendre de vous, je connois quelle est la cause de votre prétendue délicatesse. Je crois cependant qu'il est à propos que nous nous séparions, & je pars dans le moment pour Paris.* Madame de *Millian* sortit de la chambre, & laissa *Ronancourt* dans un chagrin mortel. Il chercha en vain le moïen de faire rendre une Lettre à *Julie* Sa mere la fit appeller auprès d'elle, & après lui avoir fait les reproches les plus sanglans, elle lui ordonna de ne pas sortir de son appartement. Elle y resta, sans pouvoir parler à personne, jusqu'au moment où elle monta en carosse.

La Comtesse partit en effet deux heures après avoir eu son éclaircissement avec *Ronancourt*, ainsi qu'elle l'avoit dit. Il fallut que *Ronancourt*, ne pouvant pas rester dans le château plus long-tems, envoiât chercher des chevaux dans le Village pour aller à la première poste, d'où il se rendit ensuite à Paris. Il courut d'abord chez son ami le Comédien, & l'instruisit du malheur qui lui étoit arrivé. „ Je vous „ avois prédit, lui répondit-il, tout ce „ que vous avez essuié. N'accusez que „ vous du sort que vous éprouvez. „ Vous auriez dû suivre mes conseils.

„ ils

„ ils vous paroissoient durs ; mais ils „ étoient utiles ". *Ah!* dit Ronancourt, *l'état où je suis demande de la consolation, & non pas des reproches. J'ai besoin plus que jamais de votre amitié, elle seule peut me tirer de l'affreux embarras où je suis. Je meurs, si je ne vois point* Julie, *& je ne puis la voir sans votre secours. Hélas! dans le moment où je vous parle, elle est accablée des rigueurs de sa mere, elle essuie pour moi le courroux d'une personne outragée, & qui a sur elle un pouvoir auquel elle ne peut résister. Cette idée me désespere, il me semble sans cesse de voir* Julie *versant des pleurs, & sa mere goutant la cruelle satisfaction de les voir couler. Je crois ouïr les discours insultans qu'elle lui tient. Il m'est impossible de supporter mon sort. Si je perds le seul bien qui m'attache à la vie, je ne veux plus prolonger des jours qui ne seront remplis que d'amertumes.*

Le Comédien, touché de l'état où il voioit *Ronancourt*, lui dit en l'embrassant ; „ Cessez de vous abandonner à „ votre douleur, elle ne peut que nuire à vos projets. Il faut craindre „ les infortunes avant qu'elles arrivent; „ mais lorsque nous n'avons pû les éviter, il ne reste plus qu'à les surmonter. C'est avoir réparé la moitié des „ évenemens fâcheux, que de prendre „ la résolution de les supporter avec „ courage, jusqu'à ce qu'on les ait fait „ changer entiérement. La plûpart des „ hom-

„ hommes, & fur-tout des amans, ne
„ font malheureux que parce qu'ils
„ n'ont pas la force de chercher à cef-
„ fer de l'être. Ils s'abandonnent à
„ leurs chagrins, les plaintes & les
„ gemiffemens font leurs reffources; ils
„ perdent en difcours un tems qu'ils
„ devroient emploier en actions. Vous
„ agiriez très prudemment, fi vous
„ pouviez vous guérir d'une paffion qui
„ vous donne de grands chagrins, &
„ qui vous en caufera encore beaucoup
„ qui feront peut-être plus cuifans;
„ mais puifque vous ne pouvez faire
„ cet effort, il faut tenter tous les
„ moïens qui peuvent vous rendre heu-
„ reux. J'irai voir Madame de *Millian*,
„ je lui dirai que vous êtes parti pour
„ Lyon, & que vous m'avez écrit que
„ vous ne retourneriez pas de quelque
„ tems à Paris; nous éviterons par-là
„ les précautions qu'elle prendroit pour
„ vous empêcher de voir *Julie* & d'en
„ recevoir des nouvelles. Je tâcherai
„ de vous procurer un entretien avec
„ elle; quand ce premier pas fera fait,
„ nous verrons ceux que nous devons
„ faire enfuite, & nous réglerons no-
„ tre conduite fur ce qu'elle vous
„ dira ".

Ronancourt remercia fon ami dans les termes les plus tendres. Il l'affûra qu'il n'oublieroit jamais le fervice qu'il lui rendoit, il fouhaita d'avoir les occa-

fions

sions de pouvoir lui être utile. „ Votre „ reconnoissance, repartit le Comé„ dien, me suffit, elle est pour mon „ amitié la récompense la plus pré„ cieuse. En vous obligeant, je m'o„ blige moi-même; c'est pour un vé„ ritable ami une satisfaction aussi gran„ de de rendre son ami heureux, que „ de l'être soi-même. Comptez que je „ n'oublierai rien pour faire changer „ votre sort ".

Le Comédien exécuta, le mieux qu'il lui fut possible, ce qu'il avoit promis; il vit Madame de *Millian*. Elle étoit trop piquée pour cacher son chagrin, elle se plaignit amérement de la conduite de *Ronancourt* à l'égard de *Julie*, & crut cacher, sous le prétexte de la haine qu'elle témoignoit avoir pour lui, le véritable sujet de son chagrin. Le Comédien feignit d'ignorer ce que Madame de *Millian* vouloit lui taire, il condamna le procedé de son ami, & après avoir donné le tems à la Comtesse d'exhaler sa colère, il lui apprit que *Ronancourt* n'étoit point retourné à Paris, & qu'il n'y viendroit pas de long-tems. Cette nouvelle plut à Madame de *Millian*. Lorsqu'une femme a perdu l'esperance d'être aimée d'un homme à qui elle a fait certaines avances, sa présence lui devient à charge; elle fait souffrir son amour propre, & lui rappelle l'affront qu'elle croit avoir

avoir reçu, & qui chez les femmes est le plus sensible. Quoique Madame de *Millian* eût défendu sa maison à *Ronancourt*, elle pouvoit le rencontrer ailleurs; lorsqu'il étoit entiérement hors de Paris, elle en étoit débarrassée. Deux raisons contribuoient encore au plaisir que le prétendu éloignement de *Ronancourt* causoit à Madame de *Millian*. Sa jalousie lui faisoit trouver un contentement infini dans la douleur que cette absence devoit causer à sa fille. Elle étoit charmée qu'elle fût séparée d'un amant qu'elle lui avoit enlevé; mais ce qui la touchoit davantage, c'étoit d'être affranchie de la crainte que *Ronancourt*, pour se venger, ne divulguât dans Paris le véritable sujet de sa brouillerie avec elle. Les femmes en général craignent peu le dépit d'un amant qu'elles congédient, elles croient être au-dessus de ses discours, dès qu'il ne peut leur donner le ridicule d'avoir été abandonnées; au contraire elles ménagent & appréhendent ceux qui les quittent, elles sont les objets perpétuels de leurs railleries. Une femme agit, à l'égard d'un amant infidèle, comme un homme avec un ami malhonnête homme avec lequel il se brouille; il a pour lui beaucoup plus d'attention qu'il n'en auroit, s'il le croioit plus vertueux.

La nouvelle flateuse que le Comédien

avoit

avoit apprise à Madame de *Millian*, lui donna l'occasion de trouver plus de facilité, qu'il ne l'avoit esperé, à s'insinuer dans son esprit. Pour achever de gagner entiérement sa confiance, il affecta de blâmer plusieurs fois *Ronancourt*; elle lui sut très bon gré de sa façon de penser. Il continua plusieurs jours à la voir, & tint toujours le même langage. Madame de *Millian* le goutoit de plus en plus; enfin il fit si bien, qu'elle crut appercevoir en lui un homme aussi digne de ses bontés, que *Ronancourt* en avoit été indigne. Elle ne s'étoit jamais piquée de constance dans les passions qu'elle avoit eues, quoiqu'elles eussent été fort vives, & la raison étoit d'accord avec son tempérament pour lui faire oublier entiérement la dernière. Les mêmes causes qui l'avoient déterminée à vouloir s'assûrer un amant' avant que l'âge lui en ôtât entiérement le pouvoir, subsistoient; elle jetta les yeux sur le Comédien qui avoit sû lui plaire, & ne tarda pas à lui donner des marques de ce qui se passoit dans son cœur. Il connoissoit trop le caractère de la Comtesse pour ne pas s'en appercevoir; mais comme il ne vouloit en profiter que pour être utile à son ami, il fit semblant d'ignorer ce qu'il savoit, & chercha à gagner du tems, pendant lequel il pût faire réussir le dessein qu'il

avoit

avoit conçu. La fortune le favorisa. La Comtesse, étant un jour obligée de sortir, le laissa seul avec *Julie*, à qui il avoit déjà trouvé le moïen de rendre plusieurs Lettres de *Ronancourt*. Il parla avec tant de force, il fit si bien valoir les raisons dont il se servit, qu'il la fit consentir à donner un rendez-vous à *Ronancourt*, malgré la crainte que lui avoient inspirée les suites fâcheuses des premiers. L'amour fait disparoître dans les entreprises les plus hardies la moitié du peril, il fut résolu que le Comédien enverroit, à l'entrée de la nuit, *Ronancourt* déguisé en laquais; que la femme-de-chambre de *Julie* le feroit entrer dans son appartement comme un domestique de sa connoissance, qui avoit un paquet à lui remettre ,& que *Julie* s'y trouveroit. On prit le tems où Madame de *Millian*, qui devoit aller à l'Opera, étoit absente. Tout réussit, *Ronancourt* se jetta aux pieds de *Julie*, lui demanda mille fois pardon des chagrins qu'il lui avoit causés, & l'assûra que sa plus grande douleur avoit été de la savoir en bute à la jalousie & à la mauvaise humeur de sa mere. „ Elle m'a témoi-
„ gné moins de rigueur, répondit *Ju-*
„ *lie*, que je n'aurois ôsé l'esperer. Elle
„ me défendit de vous voir le jour
„ qu'elle partit pour Paris, elle ne m'a
„ depuis jamais parlé de vous, soit par
„ vanité, soit par honte. Elle pense

„ que vous m'avez inſtruite des ſenti-
„ mens qu'elle a eus pour vous, & elle
„ croit que l'indifférence qu'elle témoi-
„ gne pour ce qui vous regarde, la
„ venge en partie de vos mépris. Elle
„ n'a aucun ſoupçon que vous ſoiez à
„ Paris, & c'eſt principalement à votre
„ prétendu éloignement que je dois la
„ liberté dont je joüis; elle me feroit
„ entiérement ôtée, ſi elle avoit la
„ moindre idée que vous puiſſiez être
„ ici ". *Eh quoi!* s'écria *Ronancourt* en baiſant tendrement la main de Julie, *voulez-vous toujours vivre dans cette contrainte? Voulez-vous que nous ne puiſſions nous voir, ſans craindre que le moment que nous ſommes enſemble, ne ſoit ſuivi d'une longue & cruelle ſéparation?* „ Que puis-
„ je, répondit *Julie*, pour adoucir no-
„ tre ſort? Mon cœur vous eſt connu,
„ & vous n'ignorez pas combien il me
„ feroit doux de joüir de votre vûe.
„ Soiez aſſûré que vous n'avez pas été le
„ ſeul à ſouffrir des ordres de ma mere;
„ mais il faut que je m'y ſoumette, & ſi
„ vous m'aimez, comme je n'en doute
„ point, vous ne devez plus exiger que
„ je riſque ce que j'ai riſqué aujourd'hui.
„ Ma mere ſe porteroit à des excès qui
„ retomberoient ſur moi, ſi elle venoit
„ à ſavoir que nous nous voions ". *Vous voulez donc*, dit Ronancourt, *que je ſois le plus malheureux de tous les hommes. Pouvez-vous penſer que je puiſſe vivre ſans*

vous

vous voir, sans vous dire que je vous adore; sans vous jurer que je vous aimerai jusqu'à la mort, sans vous assûrer que tous les biens me sont indifférens, dès qu'ils ne m'approchent point de vous? Si vous avez eu cette pensée, perdez-la, belle Julie. *Il faut, ou que je vous possede, ou que je me délivre d'une vie qui me devient insupportable. Vous m'avez donné votre cœur, & vous m'avez promis votre main; tenez-moi votre parole, ou souffrez que la mort m'épargne la douleur de vous voir inconstante.* „ Je ne la suis „ point, répondit *Julie*, & vous êtes bien „ cruel de me faire un pareil reproche. „ Je vous aime autant que je vous ai „ jamais aimé, je sens même que votre „ douleur donne à ma passion plus de „ force & de vivacité; mais enfin que „ puis-je faire contre la fortune, qui se „ plait à nous accabler? J'ai cru que „ vous pourriez un jour obtenir le „ consentement de ma mere. Pour „ m'épouser aujourd'hui, cela est im- „ possible. N'accusez que le sort de „ votre malheur, & ne m'en rendez „ pas l'auteur. Rappellez votre raison, „ faites un effort sur vous-même. Je „ vous donne un conseil, que je ne suis „ qu'avec peine; cependant il est né- „ cessaire. Nous devons emploier, pour „ nous faire supporter notre sépara- „ tion, tout ce que l'amour fait inven- „ ter à des amans, moins vertueux que „ nous, pour trouver les moïens de se

„ voir ". *Ah! belle* Julie, répondit Ronancourt, *je ne veux, ni ne puis suivre un conseil aussi barbare; laissez-moi mourir à vos pieds. Voulez-vous que je vous fuie, que j'emploie ma raison à me fournir des moïens pour vous éviter? M'est-il possible de faire ce que vous exigez? Si votre cœur étoit aussi touché que le mien, vous connoîtriez combien sont affreux les momens que je passe loin de vous.* „ Pensez-vous, repli-
„ qua *Julie*, que je sois plus heureuse
„ lorsque je ne vous vois pas? Cepen-
„ dant ma gloire, mon état, ma raison
„ demandent que je renonce à vous
„ voir. Ma mere, en m'ôtant l'espe-
„ rance que vous deveniez mon é-
„ poux, m'a réduite dans la dure né-
„ cessité de chercher moi-même, indé-
„ pendamment de ses ordres, à vous
„ fuir ". *Eh! pourquoi*, dit Ronancourt, *ne puis-je plus devenir votre époux? Il ne tient qu'à vous que je le sois. Fuiez une mere barbare, qui n'use de son pouvoir que pour vous tyranniser. Elle doit le perdre, dès le moment qu'elle s'en sert contre les loix de la probité & contre les sentimens de la tendresse maternelle. Les droits des parens ne sont pas plus sacrés que ceux des enfans. La mere est liée à la fille, & la fille à la mere, par des liens réciproques; celle des deux, qui vient la première à les rompre, doit être la seule accusée d'avoir violé les règles du devoir qui les attachoient l'une à l'autre. Venez, belle* Julie, *abandonnez-vous*
à

à la conduite d'un amant fidèle, qui dès ce moment vous regarde comme son épouse, qui vous donne sa foi, & qui prend le Ciel à témoin de la pureté & de l'innocence de ses sentimens.

Julie aimoit *Ronancourt* autant qu'elle en étoit aimée, il étoit impossible que les discours d'un amant aussi cher ne fissent pas une forte impression sur son cœur. Elle rejetta d'abord la proposition qu'il lui faisoit, il la pressa de nouveau, elle résista encore, il ne se rebuta point, enfin l'amour, qui combattoit en sa faveur, lui fit obtenir la victoire. Après une fort longue conversation, *Julie* consentit à suivre *Ronancourt*, & à l'épouser en secret. Elle se chargea d'emporter avec elle ses diamans, & assez d'argent pour donner le moïen à *Ronancourt* de subsister honorablement, jusqu'à ce que l'on eût obligé Madame de *Milhan* à consentir à un mariage, auquel, dès qu'il étoit fait, elle ne pouvoit plus s'opposer avec bienséance. Le départ ne fut différé que jusqu'au lendemain, afin de donner le tems à *Ronancourt* de prendre les mesures nécessaires pour faire réussir cette affaire.

Le Comédien apprit avec regret le parti qu'avoient pris les deux amans; mais comme il étoit persuadé que tout ce qu'il pourroit leur dire pour les en dissuader, seroit inutile, il ne s'opposa

point à leur dessein, il agit seulement avec beaucoup de précaution, afin qu'on n'eût aucun soupçon qu'il avoit participé à leur fuite, & qu'il pût continuer à leur rendre service, & faire dans la suite revenir Madame de *Millian* de la haine qu'elle avoit conçue contre *Ronancourt*, & que l'enlevement de sa fille alloit augmenter.

Tout arriva comme le Comédien l'avoit prévû. Madame de *Millian*, apprenant la fuite de sa fille, ne douta pas qu'elle n'eût été enlevée par *Ronancourt*; elle fit faire des perquisitions, qui furent inutiles. Elle crut d'abord que l'ancien ami de *Ronancourt* avoit sû cette intrigue; mais n'aiant rien appris qui pût l'en faire accuser, ses soupçons diminuerent. Ils furent enfin entiérement détruits par les protestations que lui fit le Comédien, & plus encore par le goût qu'elle avoit pris pour lui, & qui étoit parvenu à un point, où peut-être, quoïqu'elle l'eût trouvé coupable, elle n'auroit pas voulu rompre avec lui. La conduite de sa fille lui donnant un prétexte de rester chez elle, sans y recevoir des visites, elle passoit des jours entiers seules avec son nouvel amant, qui, profitant de la tendresse qu'elle lui témoignoit, tâchoit d'adoucir son esprit & de lui inspirer des sentimens favorables pour *Julie*. Il se trouvoit quelquefois dans d'étran-

tranges embarras, qu'il avoit l'art de cacher, Madame de *Millian* s'expliquoit assez clairement, & il ne savoit que répondre. Il joüoit, approchant le même personnage qu'avoit joüé *Ronancourt*, & il y étoit forcé par les mêmes raisons. Il avoit épousé depuis quelques mois une maitresse en secret; c'étoit une riche bourgeoise, qui, par rapport à sa famille, étoit obligée de cacher pendant quelque tems son mariage. Il étoit donc encore plus impossible au Comédien de répondre aux sentimens de Madame de *Millian*, qu'il ne l'avoit été à *Ronancourt*. Cependant, comme ce premier n'avoit pas les mêmes sujets de crainte que le dernier, & que Madame de *Millian*, si elle découvroit ce qu'il vouloit lui cacher, ne pouvoit le priver de sa maîtresse, il étoit infiniment moins timide que ne l'auroit été *Ronanconrt*, & par conséquent il paroissoit plus sincère à la Comtesse. L'embarras d'un amant, qu'on soupçonne de mauvaise foi, passe dans l'esprit d'une femme pour une conviction de son crime. L'art de dissimuler devient absolument nécessaire à un homme qui n'a point la confiance de sa maitresse; ses moindres mouvemens sont examinés & expliqués d'une manière qui lui est toujours desavantageuse. L'amour crédule est aveugle, l'amour soupçonneux tire des conjectu-

res des choses les plus simples. Madame de *Millian* regardoit l'air assûré du Comédien, comme un gage certain de sa bonne foi; elle le comparoit souvent en elle-même à celui de *Ronancourt*, dont la timidité & l'embarras marquoient le peu de sincérité de son cœur & la confusion de son esprit.

Tandis que Madame de *Millian* ne songeoit qu'à s'assûrer la possession de la nouvelle conquête qu'elle croioit avoir faite, le sort de *Ronancourt* & de *Julie* étoit plus triste qu'il ne l'avoit jamais été, & l'amour sembloit ne les avoir réunis que pour leur faire éprouver les plus grands malheurs. En partant de Paris, ils avoient résolu de se retirer en Hollande. Tout leur réussit d'abord, ils sortirent du Roïaume, sans qu'il leur arrivât aucun accident; mais ils furent arrêtés entre Mons & Bruxelles par des voleurs, qui leur enleverent leur argent & leurs bijoux. Ils furent obligés de s'arrêter dans un village, éloigné d'une lieuë de l'endroit où ils avoient été volés. *Ronancourt* dit à Julie, *Nous ne sommes point malheureux, puisque nous nous aimons, & que nous sommes ensemble. Nous aurons dans peu de jours des nouvelles de notre ami, il nous fera tenir quelque argent, & nous verrons ensuite le parti que nous prendrons.* Julie sentoit que les raisons de son amant étoient de foibles consolations, mais elle

parut moins affligée qu'elle ne l'étoit, de peur d'augmenter son chagrin; elle chercha même à le consoler, quelque triste qu'elle fût elle-même. c'est-là ce qu'on ne voit que chez les amans & les véritables amis. On doute avec raison s'il est au Monde de ces véritables amis, ainsi on peut établir que l'amour est la seule passion, dont la force soit assez puissante pour faire taire dans notre cœur l'affliction, pour en réprimer les sentimens, & substituer à leur place ceux de la joie, quoique le sujet de tristesse subsiste toujours en nous, & que celui de la consolation y soit étranger.

Le premier soin de *Ronancourt* fut d'écrire à Paris pour en recevoir de l'argent. Les voleurs n'avoient point apperçu ses boutons de manche, garnis de petits diamans. *Ronancourt* envoia un homme à Bruxelles, dont il étoit encore éloigné de sept lieuës, pour les vendre, afin d'avoir dequoi continuer son voïage. La fortune, qui lui réservoit de nouveaux malheurs, en décida autrement. Pendant que cet homme étoit en chemin, le Seigneur du village apprit qu'il y avoit deux étrangers qu'on avoit volés la veille, il eut la curiosité de les voir, & leur aiant rendu visite au cabaret où ils étoient, il les pria de quitter un aussi mauvais logement, & de venir

dans son château, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des nouvelles de France. *Ronancourt* & *Julie*, sensibles à la politesse du Baron de *Munchef* (c'est ainsi que s'appelloit ce Gentilhomme), crurent qu'ils devoient, dans la situation où ils se trouvoient, accepter l'offre qu'il leur faisoit. Ils allerent chez lui, & ils en reçurent toutes les marques de la plus grande bonté.

Cependant les charmes de *Julie* firent une forte impression sur le cœur de *Munchef*. Il ne songea point à se guérir d'une passion qui ne pouvoit que lui être funeste, il crut qu'il profiteroit de l'état malheureux où il voioit *Julie*, & il se flatta qu'elle ne résisteroit point à ses présens. Dans cette idée il s'abandonna entiérement à son amour, qui dans peu de jours devint si violent, qu'il ne fut plus le maître de dissimuler, quoiqu'il sentît l'intérêt qu'il avoit de le cacher à *Ronancourt*. *Julie* s'en apperçut, & évita toutes les occasions de se trouver seule avec *Munchef*; elle craignoit avec raison qu'il ne prît ce tems pour lui déclarer sa passion. Ses précautions furent inutiles, *Munchef* trouva le moment qu'il cherchoit, & il apprit à *Julie* ce qu'elle craignoit d'apprendre. Elle répondit avec beaucoup de sagesse; mais d'un air de sagesse & de fermeté qui ne laissa aucun espoir à *Munchef* d'être jamais écouté.

Le

Le mauvais succès de la démarche qu'il avoit faite, le piqua; il résolut d'avoir de force ce qu'il n'avoit pû obtenir par ses soins. Il forma le dessein d'enlever *Julie*, & de faire périr *Ronancourt*. Pour exécuter ce projet, il feignit pendant quelques jours d'être incommodé; *Julie* & *Ronancourt* crurent qu'il l'étoit véritablement. Il pria le dernier de vouloir aller chez un Gentilhomme, dont le château étoit éloigné de deux lieuës du sien, pour lui remettre des papiers de conséquence, qu'il n'ôsoit point, dit-il, confier à aucun de ses domestiques, & du sort desquels dépendoit non seulement sa fortune, mais même sa tête. *Ronancourt* fut charmé de trouver l'occasion de rendre service à un homme, qui l'avoit reçu chez lui si gracieusement. Il attendoit à chaque instant des nouvelles de Paris, & il lui étoit doux, avant de quitter son hôte, de pouvoir lui montrer qu'il étoit véritablement sensible aux politesses qu'il en avoit reçues. *Munchef* avoit fait poster dans un bois, que *Ronancourt* étoit obligé de traverser, deux assassins. Le domestique, qui l'accompagnoit & qui lui servoit de guide, appartenoit à *Munchef*; il étoit dans la confidence, & devoit s'enfuir à bride abattue, dès que *Ronancourt* seroit attrapé. Quelques momens après qu'il fut parti, *Munchef*, ne doutant point qu'il ne perdît la vie,

& croiant d'en être délivré pour toujours, entra dans la chambre de *Julie*. Il lui tint d'abord quelques discours indifférens, mais bientôt il lui parla d'une manière qui la jetta dans un trouble & dans une confusion inexprimable. Elle voulut en vain ramener *Munchef* à son devoir par ses prières & par ses pleurs, ce barbare n'en fut point touché, & aiant fermé la porte de la chambre, il voulut lui faire violence. La fureur succédant dans le cœur de *Julie* à la crainte; „ Ecoutes, „ dit-elle à *Munchef*, monstre que le „ Ciel m'a fait connoître pour mon „ malheur, si tu es assez téméraire „ pour ôser m'approcher, je t'arracherai les yeux, & plûtôt que d'être „ deshonorée par ta lâche impudicité, „ je souffrirai mille morts ". A ces mots, le hazard aiant fait appercevoir à cette belle des ciseaux qui étoient sur une table, elle les saisit avec promptitude, & les montrant à *Munchef*, „ Voici, lui-dit-elle, un secours que la „ fortune me donne; tu peus être assûré que si tu me fais la moindre violence, je t'enfoncerai ces ciseaux „ dans le cœur ".

L'emportement avec lequel parloit *Julie*, & la fureur qui paroissoit dans ses yeux, intimiderent *Munchef* & le firent balancer sur le parti qu'il devoit prendre. Elle s'apperçut de son irrésolution, & vou-

voulant en profiter; „ Si vous vous re-
„ tirez, lui dit-elle, je vous jure sur
„ ce qu'il y a de plus sacré que je ne
„ parlerai jamais à mon mari d'une
„ pareille avanture. Contente de par-
„ tir d'ici, dès qu'il sera arrivé, j'évi-
„ terai tout éclat. Ne me forcez donc
„ point par votre opiniâtreté à publier
„ une action aussi indigne que la vôtre,
„ & qui seroit suivie d'un châtiment
„ exemplaire, si je voulois m'en plain-
„ dre à mon époux ". *Je ne le crains guères cet époux dont vous me menacez*, répondit *Munchef*, qui, aiant repris toute sa férocité, avoit résolu de se contenter à quelque prix que ce fût. *Si vous n'avez d'autre ressource que dans son secours, je vous conseille de vous rendre de bonne grace à mes desirs.* A ces mots, *Munchef* voulut approcher de *Julie*. Les cris qu'elle fit, & le bras qu'elle leva pour enfoncer les ciseaux dans l'estomac de ce monstre, l'arrêterent encore. Il voulut saisir la main de *Julie* & lui arracher les ciseaux, mais le courage de cette belle fille fut augmenté par un homme qui frappoit à grands coups à la porte, & qui l'eut bientôt enfoncée; c'étoit *Ronancourt*. Lorsqu'il avoit été à trois ou quatre cens pas du village, il avoit rencontré le Gentilhomme chez lequel il alloit; il le connoissoit, aiant mangé plusieurs fois avec lui chez *Munchef*. „ Je suis char-
„ mé,

„ mé, lui dit-il, de vous rencontrer:
„ Vous allez sans doute chez Mr. de
„ *Munchef*? Il est incommodé depuis
„ quelque tems, il m'avoit prié de
„ vous remettre des papiers qu'il n'a
„ ôsé confier qu'à un homme dont il
„ fût certain ". *J'ignore*, répondit le Gentilhomme, *quels peuvent être ces papiers; je suis cependant charmé de vous trouver sur mon chemin, & de vous éviter la peine d'aller plus loin.* Après les premiers complimens, le Gentilhomme pria *Ronancourt* de permettre qu'il ouvrît le paquet qu'il lui avoit rendu. Comme *Munchef* avoit compté qu'il ne le recevroit point, & qu'il n'avoit pas douté que l'assassinat qu'il avoit prémédité, ne réussît, il n'avoit mis dans le paquet que des feuilles de papier blanc. *Voilà*, dit le Gentilhomme en riant, *des papiers d'une grande conséquence; sans doute Mr. de* Munchef *a voulu vous faire un petit tour de malice.* Les soupçons du Gentilhomme n'allerent pas plus loin; mais ceux de *Ronancourt* lui firent naître mille tristes idées. Il eut un pressentiment du malheur qu'il étoit prêt d'essuier, il se hâta de retourner au château. Montant tout de suite à l'appartement de *Julie*, il en entendit les cris. La fureur, qui s'empara tout à coup de lui, ne sauroit être exprimée. Après avoir enfoncé la porte, il mit l'épée à la main, &

cou-

courut précipitamment fur *Munchef*. Il ne fit point attention fi fon ennemi étoit en état de fe défendre. „ Meurs, „ lui dit-il, infâme, & reçois la pu„ nition que mérite ton crime ! ” A ces mots il lui porta un coup d'épée qui le renverfa par terre.

Le Gentilhomme, qui s'étoit arrêté dans la cour du château pour donner quelques ordres à fes gens, étant entré dans ce moment dans la chambre, empêcha que *Ronancourt*, qui fembloit avoir perdu l'ufage de la raifon, ne donnât un fecond coup à Munchef. *Que faites-vous*, lui dit-il, *vous affaffinez un homme dans fa maifon?* „ Laiffez-moi „ faire, répondit *Ronancourt*, ce mifé„ rable mérite mille morts. Il ne „ m'avoit envoié chez vous que pour „ avoir le moïen de violer mon épou„ fe; je l'ai furpris dans le moment „ qu'il alloit mettre le comble à fon „ crime ”. Le Gentilhomme, aiant alors jetté les yeux fur *Julie*, vit cette belle perfonne évanoüie. *Secourez votre époufe*, dit-il à Ronancourt, *& je vais relever votre ennemi*. La bleffure que *Munchef* avoit reçue, étoit profonde, mais elle n'étoit pas mortelle. A l'aide du Gentilhomme il fe releva, & fe fervant de fon mouchoir pour arrêter le fang qui couloit en abondance, il fe traina jufqu'à fon appartement; cependant *Julie* étant revenue à elle, *Ronan-*

court

court lui donna la main, la fit sortir hors du château, & la conduisit dans le cabaret où elle avoit d'abord été lorsqu'on l'eut volée.

Le Gentilhomme, ne doutant pas que *Munchef* n'eût voulu réellement violer *Julie*, lui fit connoître, après qu'on eut mis le premier appareil à sa blessure, toute l'horreur que lui inspiroit sa conduite, & lui conseilla de ne point faire éclater une affaire qui le perdroit entiérement, & de ne pas songer à poursuivre son ennemi, dont la cause étoit infiniment meilleure que la sienne. Le sang que *Munchef* avoit perdu, le rendoit si foible qu'il ne pouvoit parler que très peu. Il paroissoit néanmoins résolu à poursuivre *Ronancourt* comme un assassin, malgré les conseils qu'on lui donnoit, lorsqu'il fut obligé d'avoir recours à la clémence de son ennemi.

Trois ou quatre heures après que *Julie* & *Ronancourt* s'étoient retirés, une brigade de la Maréchaussée, qui cherchoit depuis long-tems les deux assassins dont *Munchef* avoit voulu se servir, & qui avoient déjà fait plusieurs meurtres, les attrapa dans le bois où ils étoient postés. Dès qu'ils se virent hors d'état de se sauver, ils avoüerent qu'ils attendoient un Gentilhomme que devoit leur conduire & leur livrer un domestique du Baron de *Munchef*, dont ils

ils nommerent le nom. L'Exemt, aiant fait lier ces malheureux, les donna en garde à trois archers, & vint lui-même avec quatre pour faisir ce domestique. Il ne se trouva pas heureusement au château lorsque les archers arriverent, & l'on eut le moïen de le faire évader; mais *Munchef* comprit que dans ces circonstances il étoit perdu, si *Ronancourt* faisoit quelques démarches contre lui. Il eut recours au Gentilhomme pour assoupir cette affaire, qui réussit facilement, *Ronancourt* aiant plus d'indignation & de mépris contre *Munchef* que de haine.

Cependant la fraïeur qu'avoit eue *Julie*, lui rendit le séjour de ce village insupportable. Elle craignoit toujours quelque nouveau crime de *Munchef*, & se défioit d'un homme capable d'entreprendre ce qu'il avoit voulu exécuter. Elle pressoit *Ronancourt* de partir pour Bruxelles, & d'y attendre les Lettres & les remises qu'on lui envoioit. Dans le tems qu'ils étoient prêts à se rendre dans cette ville, ils reçurent les nouvelles les plus flatteuses & les plus agréables. Le Comédien leur écrivoit qu'ils devoient retourner aussitôt à Paris; que Madame de *Millian* s'étoit retirée depuis quelques jours dans une Communauté Religieuse, & que tous les parens de *Julie* se réunissoient en sa faveur; qu'ils la faisoient chercher par-

tout, & qu'en arrivant à Paris ils favoriseroient son mariage; qu'il avoit cru devoir faire connoître, pour ôter toutes les difficultés, que le Chevalier de *Javille* étoit Comte de *Ronancourt*.

Ce bonheur inattendu fit entiérement oublier à *Julie* & à *Ronancourt* les malheurs qu'ils avoient essuiés, & dans la joie où ils étoient, ils cesserent de reflêchir sur l'état où peuvent se trouver deux jeunes gens, qui, loin de leur patrie, sans argent & sans connoissances, se livrent à des personnes dont ils ignorent le caractère. Rien n'est si dangereux dans les païs étrangers, pour les voïageurs, que les connoissances produites par le hazard, & sur lesquelles ils se confient, avant de les avoir éprouvées dans l'occasion. Tout doit être suspect à un voïageur qu'on flatte, & dont on paroît rechercher l'amitié. Les hommes en général ne se déterminent dans le choix de leurs amis, que par trois motifs. Le premier, c'est l'espoir de la protection; celle d'un étranger est ordinairement foible. Le second, c'est l'appas des richesses; un voïageur a besoin de son argent: s'il est sensé, il songe à ne le pas prodiguer. Le troisième, c'est l'estime; comment peut-on estimer un homme qu'on n'a pas eu le loisir de connoître? Ces trois motifs aiant rarement part dans les amitiés qu'on fait aux voïageurs, il

faut

faut que l'envie de les dupper, ou de les faire servir à ce dont on a besoin, en soit la cause. Ces réflexions sont naturelles, & par un sort, souvent fatal, bien des gens ne les font point.

Ronancourt & *Julie* se hâterent de se rendre à Paris. Dès qu'ils furent arrivés, ils envoierent chercher leur ami. Après lui avoir témoigné la joie qu'ils avoient de le revoir, ils lui demanderent par quel hazard Madame de *Millian* avoit pris tout à coup le parti de quitter le Monde. „ C'est moi, dit le „ Comédien, qui en fus la cause. Vous „ savez que le goût qu'elle avoit pris „ pour *Ronancourt*, s'étant tourné en „ aversion, elle crut qu'elle trouveroit „ en moi un amant qui lui convien„ droit; je résolus de profiter de sa „ tendresse pour vous servir utilement. „ Après que vous fûtes partis, je pas„ sois des journées entieres avec elle; „ elle voioit très peu de monde, en„ fin elle me faisoit sentir souvent qu'il „ ne tiendroit pas à elle de me rendre „ heureux si je voulois l'être, & que „ dans l'état où l'avoit mis sa fille uni„ que en l'abandonnant, elle avoit be„ soin d'un époux, qui, l'aimant véri„ tablement, pût lui faire oublier ses „ chagrins. Enfin elle me proposa un „ mariage secret. Je ne donnois que „ des réponses équivoques à des de„ mandes aussi claires. Comme elle a

 „ eu

„ eu toujours les paſſions très vives;
„ elle expliquoit favorablement tout
„ ce que je lui diſois. Elle vint à m'ai-
„ mer avec tant de violence, que j'a-
„ vois honte de la tromper, & que ſi
„ je n'avois pas craint de vous nuire,
„ je l'aurois deſabuſée ; mais j'eſperois
„ toujours de la faire conſentir à votre
„ mariage. Pendant que les choſes é-
„ toient dans cette ſituation, Madame
„ de *Millian* apprit une nouvelle qui la
„ mit au déſeſpoir. J'avois épouſé en
„ ſecret la fille d'un riche marchand :
„ l'oncle de ma femme étant mort, je
„ n'eus plus de raiſon pour cacher mon
„ mariage; mon épouſe, que j'aime,
„ fut charmée de montrer à tout Pa-
„ ris qu'elle avoit fait ma fortune, &
„ en déclarant mon mariage, je quittai
„ entiérement le Théatre. Madame de
„ *Millian* entra dans une fureur extrê-
„ me, en apprenant que j'étois marié
„ depuis un an ; elle ne douta pas que
„ je n'euſſe voulu la joüer. Elle fut
„ honteuſe des offres qu'elle m'avoit
„ faites, elle ſe rappella les diſcours
„ que je lui avois tenus ſouvent à votre
„ ſujet, elle fut perſuadée que j'avois
„ contribué à l'enlevement de ſa fille ;
„ tous ces ſujets de chagrin lui firent
„ prendre le parti de la dévotion.
„ Deux amans, dont elle avoit été ſuc-
„ ceſſivement la duppe, la piquerent
„ vivement ; ſa vanité lui rendit les
„ hom-

„ hommes odieux. La crainte qu'on
„ ne fût dans le monde son avanture,
„ la fit résoudre à le quitter ".

Ronancourt fut charmé du parti qu'avoit pris Madame de *Millian*. *Puisqu'elle est devenue dévote*, dit-il, *elle ne nous sera plus contraire.* „ Ne vous fiez point
„ à sa dévotion, répondit le Comédien,
„ elle est la suite de son dépit, & le
„ recours ordinaire des femmes qui
„ sont dans sa situation. Si elle étoit
„ maitresse de vous nuire, elle le fe-
„ roit; mais tous les parens de *Julie*
„ se réunissent contre sa mere: ainsi il
„ faudra qu'elle consente malgré elle
„ à votre mariage. Attendez - vous
„ pourtant qu'elle fera tout ce qu'elle
„ pourra pour l'empêcher ". Ce que le Comédien avoit prévû arriva. Madame de *Millian* ne donna son consentement que lorsqu'elle y fut, pour ainsi dire, forcée par sa famille. Sa dévotion étoit un masque, sous lequel elle croioit cacher les chagrins qui la dévoroient. Chez les femmes de son caractère, les passions se présentent sous différentes formes; mais elles sont toujours les mêmes. Ces femmes font servir dans la Retraite leur fausse dévotion à nuire à ceux qu'elles n'aiment point, comme elles emploient dans le Monde leur beauté & leur coquetterie à leur susciter des ennemis & à leur tendre des piéges. Elles conservent

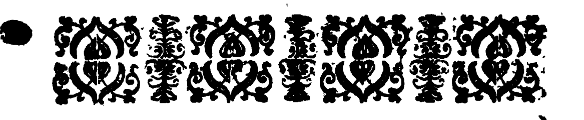
fous un voile de fimplicité le même orgueil qui régloit toutes leurs démarches, elles font fervir la piété à contenter leur ambition & leur vengeance, & elles font retomber fur ceux qu'elles haïffent, le chagrin qu'elles ont d'avoir été forcées de quitter un Monde qui les avoit déjà quittées.

Les retardemens que Madame de *Millian* mit pour quelque tems au bonheur de *Ronancourt*, furent récompenfés par la joie qu'il eut, après avoir époufé *Julie*, de fe raccommoder avec fon pere, qui, aiant appris le mariage qu'il avoit fait, lui rendit fon amitié & une grande partie du bien qu'il lui avoit ôté, partageant également fon héritage entre lui & l'autre de fes fils qu'il avoit nommé fon unique héritier après la fuite de *Ronancourt*.

Fin de la Nouvelle.



PEN-



PENSÉES DIVERSES
SUR LES
INFORTUNES

Des hommes, sur l'origine du Mal, sur l'Existence de Dieu, sur la création de la Matière, & sur la manière dont notre Ame agit sur notre Corps, & dont notre Corps agit sur notre Ame;

Par Mademoiselle COCHOIS.

§. I.

LEs malheurs & les infortunes, qui de tout tems ont accablé l'humanité, n'ont rien qui doive étonner les hommes. Le siécle, où nous sommes, ne les a pas vû naître: dès que les mortels ont existé, les maux ont pris naissance, & l'histoire la plus reculée nous présente les évenemens tragiques de ceux qui nous ont précédés.

Les Princes & les Grands, qui semblent

blent par leur naiſſance devoir être exemts des malheurs ordinaires, ſont ceux même qui les éprouvent le plus; & pour un Roi heureux ſur le trône, il en eſt mille infortunés. Le ſort ne met point de différence entre un Roi & un ſimple particulier, il les accable des mêmes coups, & s'il parvient par une route différente à les rendre infortunés; cependant il les rend égaux dans leurs malheurs. Perſonne, dans quelque rang qu'il ſoit, je dis plus, quelque vertu qu'il poſſede, n'eſt à l'abri de ſes traits.

Cette conformité de malheurs dans des rangs ſi inégaux, dans des caractères également expoſés, les uns à la vertu, les autres aux crimes, étourdit la raiſon humaine. L'eſprit s'égare, lorſqu'il veut raiſonner ſur les effets du deſtin qui agit ſi aveuglément, qu'il récompenſe quelquefois le crime & fait gémir la vertu. Il eſt même plus ordinaire de trouver un homme vertueux en proie aux infortunes, qu'un criminel; & l'on voit ſouvent joüir d'un bonheur infini une perſonne dont les actions méritent le ſort le plus affreux. Comment concilier la raiſon avec des effets ſi bizarres? C'eſt en vain que l'on en veut chercher la cauſe, l'étude la plus profonde n'a pû pénétrer les ſecrets d'une Puiſſance infinie, & les raiſons que les plus grands Philoſo-

losophes ont mises en usage pour nous expliquer des choses incompréhensibles, n'ont pas beaucoup servi à instruire les hommes. Nous savons que nous sommes malheureux; mais nous ignorons pourquoi, & nous ne pouvons en découvrir aucune raison par le secours de la seule Philosophie. J'ôserai dire qu'il y a de la témérité à vouloir s'éclaircir sur ce qui passe les bornes de l'esprit humain; & les raisonnemens, qui paroissent les plus philosophiques, jettent quelquefois les hommes dans l'erreur.

Il ne faut que se servir de la seule raison, pour sentir combien sont condamnables & faux presque tous les systêmes par lesquels on explique la cause d'où provient le mal.

Spinosa, cet homme illustre par sa science, & respectable par ses mœurs, est tombé dans l'erreur la plus monstrueuse & la plus blamâble, en voulant expliquer la cause du mal physique & du mal moral qui est répandu dans le Monde; il a été obligé de ne reconnoître d'autre Dieu que la matière. Après avoir beaucoup raisonné; il a conclu qu'une Intelligence spirituelle ne gouvernoit point l'Univers; il n'a pû se persuader qu'un Etre juste, pensant, souverainement bon & souverainement puissant, pût laisser tant de maux chez l'humanité; enfin il a établi un systême plein d'erreurs dangereuses, quoiqu'il

n'y ait qu'à raisonner conséquemment pour en voir l'absurdité.

Il n'y a, selon *Spinosa*, qu'une seule & unique substance, dont tous les êtres sont des modes. Cette substance, qu'il appelle *Dieu*, est la matière, & toutes les particules de cette matière sont des portioncules de la Divinité. Il s'ensuit donc de ce systême que chaque petit grain de sable, chaque atôme est un Dieu: cependant nous voions tous les jours les corps se détruire, nous découvrons les effets que chaque partie de la matière fait l'une contre l'autre pour se desassocier; tout dans l'Univers agit par des mouvemens, contraires les uns aux autres. Il faut donc conclure que la Divinité est sans cesse contraire à elle-même, il est nécessaire, par le même principe, qu'elle soit coupable de tous les crimes. On ne doit plus dire, Un coquin a tué un hônnête homme; mais un Dieu criminel a tué un Dieu vertueux. Dans quels égaremens ce systême ne jette-t-il pas les hommes! Il n'y a plus de différence entre le mal & le bien, chàcun est le maître de ses actions. Il n'y a plus de récompense pour la vertu, de peine pour le crime. On ôte aux hommes l'esperance & la crainte; qui doit donc les porter à faire le bien & le mal, puisque toutes les actions sont également indifférentes, & qu'el-

les

les ne seront ni punies, ni récompensées? Si le mal n'est mal que par ce qui peut nous arriver par les Loix, pourquoi hésiterons-nous à nous satisfaire, dès que nous n'aurons rien à craindre de ces Loix, & que nous pouvons nous y soustraire?

Mr. *Bayle* a si bien détruit de fond en comble, dans son *Dictionnaire*, le systême de *Spinosa*, qu'il faut être aveuglé pour n'en pas sentir le ridicule. Et quant à ceux qui disent que Mr. *Bayle* n'a pas entendu le systême de *Spinosa*, on doit leur répondre qu'eux-mêmes ne l'entendent point, & que Mr. *Bayle*, au jugement même de plusieurs grands hommes qui ne l'aimoient point, a ruiné de fond en comble l'hypothèse de ce Philosophe.

Leibnitz, avec plus de prudence que *Spinosa*, a établi un systême beaucoup plus sage; mais qui n'est guères plus satisfaisant. Selon le sentiment de cet illustre Savant, Dieu, en créant l'Univers, a fait un choix, entre tous les Mondes possibles, du meilleur de ces Mondes, & l'a produit. Par cette hypothèse, Mr. *Leibnitz* prétend prouver que *la raison n'attaque invinciblement aucun des arrangemens établis dans l'Univers, soit qu'on les connoisse par la lumière naturelle, ou d'une manière extraordinaire.* Ce systême cependant n'est dans le fond qu'une brillante chimère. Que signifient

ſient ces différens *Mondes poſſibles* parmi leſquels Dieu choiſit le *meilleur*? C'eſt ne rien dire; car pour qu'une choſe ſoit poſſible, il ne ſuffit pas de la conſidérer en elle-même, il faut auſſi l'enviſager par rapport à ſon auteur. Elle ceſſe d'être poſſible, ſi celui, qui en doit être l'auteur, ne peut la produire, ſoit par manque de puiſſance, ſoit parce que quelque autre de ſes attributs s'oppoſe à cette production. Or ſelon Mr. *Leibnitz*, Dieu auroit agi contre ſa ſageſſe, contre ſa nature, contre lui-même, s'il n'avoit pas produit le meilleur des Mondes intelligibles; donc les moins bons n'étoient pas poſſibles; donc le choix de Dieu entre pluſieurs Mondes ne pouvoit avoir lieu. Cet argument eſt invincible, & conſidéré d'un autre ſens, il prouve la néceſſité de ce Monde, & par conſéquent l'impoſſibilité des autres. Car, ou il étoit meilleur qu'il fût produit, ou il étoit meilleur qu'il ne le fût pas, ou il étoit indifférent qu'il le fût, ou qu'il ne le fût pas. Dieu n'agit pas ſans raiſon, puiſqu'il eſt la raiſon même. On ne peut pas avancer non plus que la ſouveraine ſageſſe s'attache au moins bon; donc l'exiſtence de ce Monde eſt néceſſaire, & l'exiſtence des autres étoit impoſſible; donc il n'eſt point queſtion d'aucun choix, le meilleur Monde étant né-

néceſſaire. La ſageſſe de Dieu le vouloit ainſi, & il auroit agi contre ſa nature, s'il avoit choiſi les moins bons. Il eſt impoſſible à Dieu d'agir contre ſes attributs; dans ce cas il détruiroit ſa Divinité.

Plus je cherche à m'éclaircir par les raiſons de Mr. *Leibnitz*, & plus je m'enfonce dans les ténèbres. Voions cependant, en adoptant ſon ſyſtême, ſi je puis mieux concevoir ſon idée. En conſidérant la Divinité ſe former l'image d'une infinité de Mondes différens, je m'éleve, autant qu'il m'eſt poſſible, juſqu'à elle avec Mr. *Leibnitz*. Je lis dans l'idée de Dieu, je lui vois comparer tous ces Mondes poſſibles les uns avec les autres, & juger, par exemple, quel ſera le meilleur de deux Mondes. Je conçois qu'il ſeroit poſſible que le premier eût tout le bien de celui-ci, ſans le mal qui y eſt joint; & cependant le ſecond exiſte. Je dois donc conclure que Dieu a jugé meilleur un Monde où il y a du mal, que celui où il n'y auroit eu que du bien. Dieu, par le choix qu'il a fait, eſt donc la cauſe de l'exiſtence du mal moral & du mal phyſique répandu ſi abondamment dans ce Monde, & le mal, mêlé avec le bien, eſt donc meilleur que le bien ſeul. On peut pouſſer ce raiſonnement plus loin, & montrer clairement que ce qui eſt de la néceſ-

fité du Monde en général, l'eſt auſſi de chaque partie du Monde: ainſi tout étant d'une néceſſité abſolue, la trahiſon de *Ravaillac*, qui devoit être un de ces évenemens, puiſqu'elle a eû lieu, étoit auſſi néceſſaire que la rondeur l'eſt au Cercle; mais non ſeulement la trahiſon de *Ravillac* étoit néceſſaire, elle étoit meilleure que ſa fidélité. Dieu auroit agi contre ſa ſageſſe, ſi la trahiſon de *Ravaillac* n'avoit pas été meilleure que ſa fidélité, de même qu'il auroit agi contre ſa nature, s'il n'avoit pas choiſi le meilleur des Mondes en préferant un Monde, où il y a du bien & du mal, à celui où il n'y auroit que du bien, qui n'eſt point impoſſible, puiſque j'en ai une idée diſtinctée, ainſi que je viens de le remarquer.

La deſobéiſſance d'*Adam* & d'*Eve*, ſelon Mr. *Leibnitz*, eſt une ſuite néceſſaire de l'arrangement que l'Auteur de la nature a établi dans le Monde. Dieu, en les créant, leur accorda le libre arbitre; ils étoient donc les maîtres d'obéir, ou de deſobéir. Ils deſobéirent, & dès lors ils furent condamnés à la damnation éternelle, & y entrainerent toute leur poſtérité. Les hommes ont été aſſujettis à l'inclination de pécher; il a plu à la Divinité de délivrer un petit nombre des créatures humaines de cette condamnation; de ſorte qu'il les

les laisse néanmoins exposés dans cette vie à la corruption du péché & à la misère. Dieu, selon Mr. *Leibnitz*, aiant tout prévû, tout réglé, n'a pû agir autrement qu'il a fait, malgré les malheurs qu'il lisoit dans l'avenir & qu'il savoit devoir accabler ses créatures, puisque par sa nature il étoit nécessité d'agir ainsi, & qu'il devoit choisir ce Monde comme le meilleur.

On peut répondre à Mr. *Leibnitz* que la bonté de l'Etre, infiniment parfait, ne seroit pas infinie, si l'on pouvoit concevoir une plus grande bonté que la sienne; ainsi Dieu n'auroit pas dû donner à *Adam* une liberté dont il savoit qu'il abuseroit, il devoit le rendre heureux par une grace certaine. Un Etre malfaisant est très capable de combler de présens ses ennemis, lorsqu'il est sûr qu'ils en feront un usage qui leur deviendra funeste; mais il ne peut convenir à l'Etre, infiniment bon, de donner aux créatures une liberté dont il sait très certainement qu'elles feront un usage qui les rendra éternellement malheureuses. C'est un moïen aussi assûré d'ôter la vie à un homme en le conduisant au bord d'un précipice où l'on est certain qu'il se jettera, que si on l'y précipitoit; on ne veut pas moins sa mort quand on se sert de la première manière pour le faire périr, que

quand

quand on emploie la dernière. Dieu, étant la souveraine bonté, doit donner à l'homme tout ce qui peut le rendre le plus certainement heureux; or, nous concevons que le libre arbitre n'est pas le plus sûr moïen. Un homme généreux donne libéralement à ceux qu'il aime, & n'attend pas qu'ils lui demandent, ou qu'ils aient souffert de longues misères par la privation des bienfaits qu'il pouvoit leur accorder. La plus grande satisfaction que l'on puisse goûter, c'est de maintenir en tout, s'il se peut, l'union, l'ordre & la paix; la gloire qu'on tireroit du malheur d'autrui, ne seroit qu'une fausse gloire. La plus grande marque que l'on puisse donner de son amour pour la vertu, c'est de faire qu'elle soit toujours pratiquée. Il faut étouffer le crime dès sa naissance: ne le détruire qu'après l'avoir souffert long-tems, ce n'est pas avoir pour la vertu tout l'affection que l'on peut concevoir pour elle. La liberté qu'*Adam* avoit, le livroit aux attaques des passions, lui suscitoit des ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils étoient dans son cœur. En lui ôtant la liberté, on lui eût ôté le triste droit de se rendre malheureux, & on lui eût assûré un bonheur éternel. Ce seroit un grand défaut à celui, qui auroit plusieurs vassaux, de ne se point soucier du

du defordre qu'il feroit affûré de voir naître entre eux ; mais ce défaut feroit encore plus grand, fi par des voïes cachées, indirectes, il y excitoit la fédition. On eft autant la caufe d'un mal, lorfqu'on le procure par des voïes morales, que lorfqu'on le procure par des voïes phyfiques. Mais, dit Mr. *Leibnitz*, fi *Adam* avoit des paffions, il étoit le maître d'y réfifter. Un Médecin, qui, pour guérir un malade, choifiroit un remède qu'il fauroit certainement que le malade refuferoit de prendre, feroit très blamâble ; on auroit raifon de lui reprocher la mort de ce malade, puifque parmi les autres remèdes il s'en feroit trouvé qui auroient convenu au malade, dont il fe feroit fervi, & qui lui auroient rendu la fanté. Ce Médecin n'auroit pas envie de conferver la vie à cet homme, puifqu'il ordonneroit pofitivement le feul remède dont il fait qu'on ne feroit aucun ufage.

Voilà des objections indiffolubles, fi l'on prétend que les actions des hommes & les mouvemens des corps font produits, & occafionnés par des caufes préétablies ; car dans ce fentiment Dieu non feulement en connoît tout l'arrangement, mais lui-même en eft l'auteur, & par une fuite néceffaire tout le mal, qui en réfulte, lui doit être attribué. Mr. *Leibnitz*, pour obvier à cette ob-

jection, nous dit que *Dieu n'a pas permis, par une action extraordinaire, la corruption dans l'ame & dans le corps de l'homme; mais que cela est arrivé naturellement.* Cette nouvelle raison ne lui sert de rien, car dans son systême Dieu est tellement auteur de tout ce qui est dans la nature, que tout ce qui arrivée en elle ne doit pas moins lui être attribué, que s'il le produisoit exprès par une action extraordinaire.

Lorsque j'examine le sentiment de Mr. *Leibnitz* à l'égard du fruit défendu, & la manière dont il nous en explique le mystère, je ne puis m'empêcher de refléchir sur les idées auxquelles se livrent quelquefois les plus grands hommes. „ Il y a sujet, dit-il, de croire „ que l'action défendue entraina par „ elle-même ces mauvaises suites, en „ vertu d'une conséquence naturelle, „ & que ce fut pour cela même, & „ non par un décret purement arbitraire, que Dieu l'avoit défendu. „ C'étoit à peu près comme l'on défend les couteaux aux enfans: c'est-„ à-dire, comme un couteau ne laisseroit pas de blesser un enfant, quoi-„ qu'on ne lui auroit pas défendu de „ s'en servir; de même le fruit de „ l'arbre de la Science du bien & du „ mal auroit également obscurci l'entendement, corrompu la volonté & „ affoibli le méchanisme du corps humain,

„ main, quand même Dieu n'auroit „ pas défendu d'en manger". Voilà une Théologie particulière, elle n'eſt ni des Catholiques, ni des Proteſtans. Je doute cependant que ſa nouveauté lui attire des partiſans. Il y a certaines choſes qu'il eſt permis à un grand homme de hazarder, & qui rendroient ridicule quelqu'un qui ne répareroit point ces erreurs par un mérite ſupérieur. Quant à moi, je me ſoumets au ſentiment de S. Paul, qui aſſûre *que la mort eſt entrée dans le Monde par le péché*. D'ailleurs, Mr. *Leibnitz* ne me paroît pas entiérement aſſûré de ce qu'il dit, car voici comment il s'explique à ce ſujet dans le Tome ſecond des Eſſais de ſa Théodicée, pag. 4. *Nous ne connoiſſons pas aſſez ni la nature du fruit défendu, ni celle de l'action d'Adam, ni ſes effets, pour juger du détail de cette affaire; cependant il faut rendre cette juſtice à Dieu de croire qu'elle renferme quelque autre choſe que ce que les peintres nous repréſentent.* Il ſembleroit, par ce paſſage de Mr. *Leibnitz*, qu'il ait cru que *Moïſe* n'étoit qu'un peintre, ou qu'un poëte. Je rends cependant juſtice à ce grand homme, & je ſuis convaincue qu'il a penſé plus judicieuſement; mais il faut convenir qu'il s'eſt fort mal expliqué dans cet endroit. Quoi qu'il en ſoit, il eſt obligé d'avouer que les miſères, dont les hommes ſont accablés, ſont une ſuite

de la cause du fruit défendu, tout étant arrangé de façon qu'un évenement suit toujours un autre évenement ; ainsi le premier évenement de notre vie amene nécessairement les autres qui nous damnent.

Il paroît que cette difficulté a été sentie par Mr. *Leibnitz*, car il diminue le nombre des damnés, autant qu'il lui est possible. *Plusieurs Anciens*, dit-il, *ont douté si le nombre des damnés seroit aussi grand qu'on se l'imagine, & ils ont cru qu'il y avoit quelque milieu entre la damnation éternelle & la parfaite béatitude. On a tort*, dit-il ailleurs, *de décider qu'il y aura plus de malheureux que d'heureux. Le bonheur, le malheur, & ce qui y conduit, dépendent des arrangemens que la sagesse a dû prendre en conséquence de sa nature qui le determine au meilleur, non par rapport à chaque particulier, mais rélativement au tout.* (Voilà une plaisante consolation pour les malheureux !) *Dieu est assez justifié*, ajoute Mr. Leibnitz, *par la grace suffisante donnée aux hommes, & qui suffit véritablement, pourvû qu'ils aient une bonne volonté.* Mr. *Leibnitz* devoit dire, *pourvû qu'il leur inspire une bonne volonté*, puisque par son systême il ne dépend pas de nous d'avoir cette bonne volonté, & que celui, qui en manque, ne doit pas être condamné, mais seulement regardé comme malheureux, puisqu'il ne doit son malheur

heur qu'à l'arrangement du meilleur Monde possible, qui le met dans la nécessité d'avoir une mauvaise volonté; & c'est de cet arrangement d'où découle nécessairement tout le mal qui est dans l'Univers. Il s'ensuit donc que Dieu ne devroit point punir les hommes, puisqu'ils y sont forcés par un arrangement qui est le meilleur des arrangemens possibles. Mais, répond Mr. Leibnitz, *Dieu a une raison bien plus forte & bien plus digne de lui de tolérer les maux. Non seulement il en tire des biens, mais il les trouve liés avec les plus grands de tous les biens possibles; de sorte que ce seroit un défaut de ne le point permettre. La permission des maux vient d'une espèce de nécessité morale, Dieu y est obligé par sa bonté & par sa sagesse. Cette nécessité est heureuse. Le gouvernement de Dieu est le meilleur état possible. La suprême raison l'oblige de permettre le mal. Si Dieu choisissoit ce qui n'est pas le meilleur en tout, ce seroit un plus grand mal que tous les maux particuliers. Ce mal si grand, c'est que Dieu auroit mal choisi, s'il avoit choisi autrement qu'il n'a fait. En Dieu tout défaut tiendroit lieu de péché, il seroit même un plus grand mal que le péché, puisqu'il détruiroit sa Divinité. Or, ce seroit un grand défaut à lui de ne pas choisir le meilleur, il empêcheroit alors le péché par quelque chose de plus mauvais que le péché.* Tous ces raisonnemens ne sont que des pétitions de prin-

cipes. Pour prouver que Dieu a dû introduire le mal dans le Monde, il faut démontrer qu'il seroit impossible qu'un Monde sans mal existât. Or le Monde sans mal pourroit exister, & nous avons en nous-mêmes l'idée d'un pareil Monde; donc Dieu n'a pas dû introduire le mal dans le Monde, puisqu'il est la souveraine sagesse & la souveraine bonté, & qu'il est contre son essence d'être l'auteur du mal; donc il n'est point la cause de celui qui regne dans cet Univers. Cependant le mal existe, d'où vient-il donc? C'est un être réel; il ne peut être produit par le néant. Il ne l'est point par Dieu; convenons donc que malgré les raisonnemens des Philosophes, l'origine du mal est pour les foibles humains un mystère qui leur sera toujours impénétrable.

Quelques Savans, pour éluder les difficultés que nous venons de voir, prétendent que le mal & le péché procédent du non-être, du néant. C'est le sentiment de l'illustre *Descartes*, mais ce grand homme ne dit rien à ce sujet, non seulement de convaincant, mais même de satisfaisant. Un habile Jésuite, qui avoit été long-tems Missionnaire dans les Indes, nous apprend dans sa *Rélation de la Chine*, *pag*. 144. combien les Chinois étoient peu touchés des raisons de *Descartes*, & il avoüe qu'el-

qu'elles ne pouvoient lui servir pour les convaincre. Ce passage est curieux, je le copierai mot à mot; il contient la réfutation du sentiment que le mal puisse être produit par le néant. „ Quand on objecte aux Chinois, dit le „ Missionnaire Jésuite, que le bel ordre, „ qui regne dans l'Univers, n'a pû être „ l'effet du hazard; que tout ce qui „ existe a été créé par une première „ cause, qui est Dieu: donc, repli- „ quent-ils d'abord, Dieu est l'auteur „ du mal moral & du mal physique. „ On a beau leur dire que Dieu, étant „ infiniment bon, ne peut être l'au- „ teur du mal; donc, ajoutent-ils, „ Dieu n'est pas l'auteur de tout ce „ qui existe. Quand on leur représen- „ te que le mal & le péché sont des „ suites du mauvais usage du libre ar- „ bitre des créatures, ils répondent „ d'un grand sang froid que cela même „ prouve que Dieu ne crée pas tout; „ car puisqu'il y a d'autres êtres que „ lui qui ont le pouvoir de créer, „ puisqu'il y a des êtres qui ne tien- „ nènt pas leur naissance de lui, il n'est „ donc pas la seule cause de ce qui exis- „ te dans l'Univers. Vous avez beau „ vous retourner, me disoit un jour un „ de ces Lettrés, il faut que vous con- „ veniez que si Dieu est l'auteur de ce „ qui existe, il est la cause du mal mo- „ ral & du mal physique, ou que si

„ Dieu n'eſt pas la cauſe du mal moral
„ & du mal phyſique, il n'eſt pas l'au-
„ teur de tout ce qui exiſte. Je fis
„ mon poſſible pour lui faire compren-
„ dre que le mal & le péché procé-
„ doient du non-être & du néant; je
„ me ſervis pour celà des raiſons &
„ des démonſtrations que Mr. *Deſcartes*
„ a publiées dans ſes Méditations; mais
„ il ſe moqua de l'autorité de ce grand
„ homme, & me repartit avec dédain
„ que le néant ne pouvoit être la cauſe
„ de rien; que ſi Dieu étoit la cauſe du
„ bien qui exiſte dans l'Univers, & que
„ le mal, qui inonde le Monde, procédât
„ du non-être, le pouvoir qu'auroit le
„ néant de créer des êtres, s'étendroit
„ auſſi loin que Dieu; ce qui eſt abſurde
„ & ridicule en tout ſens. Il me ſoutint
„ enfin que le mal moral & le mal
„ phyſique ſont des êtres auſſi poſitifs
„ que le bien moral & le bien phyſique;
„ & quand je lui objectois que le mal
„ eſt une privation qui tient du non-
„ être, comme la maladie eſt une pri-
„ vation de la ſanté, il me repliquoit
„ qu'on pourroit avec autant d'appa-
„ rence dire que la ſanté eſt une pri-
„ vation de la maladie; qu'en un mot
„ un homme, qui prend le bien d'au-
„ trui par avarice, fait un acte auſſi
„ réel & auſſi poſitif qu'un homme qui
„ donne l'aumône à un pauvre par un
„ motif de charité; & qu'enfin les ac-
„ tes

„ tes de l'entendement de ces deux
„ hommes ſont auſſi réels & auſſi poſi-
„ tifs l'un que l'autre. Soit mon peu de
„ capacité, ajoute le Miſſionnaire,
„ ſoit que la Langue Chinoiſe ne four-
„ niſſe aucun terme qui réponde à
„ ceux dont on ſe ſert pour éclaircir
„ ces matières dans nos écoles de
„ Théologie, il ne me fut pas poſſible
„ de lui faire changer de ſentiment ".

On voit par l'aveu d'un Auteur, également pieux & éclairé, que les difficultés qui nous arrêtent dans les différentes opinions ſur l'origine du mal, frappent également tous les peuples. Si les Philoſophes vouloient agir de bonne foi, & s'ils préferoient la vérité à l'envie de briller & de montrer qu'il n'eſt rien qu'ils ne comprennent, ils avoüeroient leur ignorance ſur cet article, & ils conviendroient qu'il n'eſt permis à aucun mortel de pouvoir l'éclaircir.

Quelques perſonnes prétendent qu'il eſt dangereux de laiſſer indéciſe une queſtion qui peut fournir des argumens aux libertins. Je réponds à cela deux choſes. La première, qu'il eſt aiſé de prouver, & de prouver démonſtrativement & d'une manière invincible que l'ignorance, où nous ſommes ſur la cauſe & l'origine du mal, ne doit point nous faire concevoir aucune idée contraire à la divine Providence. La

seconde, que les plus grands hommes sont convenus qu'il étoit beaucoup plus à propos de regarder comme un mystère impénétrable l'origine du mal, que de chercher à la découvrir.

❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧❧

§. II.

Pour me convaincre que le mal, qui regne dans l'Univers, ne doit point diminuer le profond respect que je dois à la Providence, je n'ai qu'à refléchir à l'existence d'un principe intelligent, plus puissant que la matière, qui a créé & donné la forme à cet Univers, qui le soutient & le conserve par sa puissance, & qui en régle les évenemens. Il est vrai que dans ces évenemens j'en apperçois quelques-uns qui me paroissent déplacés, & contraires aux idées que j'ai de l'ordre; mais je dois attribuer à la foiblesse de mes connoissances, & non pas au défaut de la sagesse & de la puissance de l'Etre suprême, l'obscurité qui m'environne.

Je suis convaincu de ce principe qu'il y a un Dieu; tout me le montre, tout me le prouve. Je connois que ce Dieu, dès qu'il existe, doit être souverainement puissant. J'en conclus qu'il est impossible qu'il soit l'auteur du mal, & je serois privé de la raison,

son, si je pensois autrement. D'un autre côté, le néant ne sauroit produire un être réel. Le mal existe, il est un être réel, quel est donc sa première cause? Je réponds que je n'en sais rien. Mais parce que moi, être borné, je ne puis développer les secrets de l'Infini, dois-je heurter les notions les plus claires, & nier qu'il y ait une Providence qui gouverne cet Univers? C'est être insensé, que d'agir d'une manière aussi peu conséquente.

Si je ne connoissois pas évidemment l'existence d'un Etre intelligent, souverainement bon & puissant, le mal physique & le mal moral, dont j'ignore la cause, pourroient me faire douter de la Providence; mais je me démontre l'existence de cet Etre, irai-je fonder une opinion sur l'ignorance que j'ai d'une chose, & abandonnerai-je la certitude que j'ai d'une autre? Je sais que Dieu existe, qu'il est juste, qu'il est puissant, serai-je assez fou pour conclure qu'il est la cause des injustices qui existent, parce que je ne connois pas cette cause, & que mes foibles lumières ne peuvent la découvrir? Elle n'est point une harmonie préétablie, elle n'est point une prédestination absolue, elle n'est point une création du néant, elle n'est point les suites d'une puissance aveugle, d'une substance unique, enfin cette cause n'est aucune de cel-

celles que disent les Philosophes; mais elle est encore moins le manque & le défaut d'une Providence divine, puisque tout me démontre l'existence de cette Providence & la nécessité absolue de sa justice.

Je ne puis comprendre qu'il y ait eu des hommes assez aveugles & assez téméraires pour ôser nier l'existence de la Divinité, & je suis presque aussi étonnée qu'il y ait des gens qui composent de gros volumes pour prouver une vérité, dont on peut dans deux pages donner une démonstration aussi évidente, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Ceux, qui ont besoin de la lecture d'un volume pour être persuadés de l'existence de Dieu, sont, ou des imbécilles, à qui il faut redire de cent façons différentes la même chose pour la leur faire comprendre, ou des libertins, qui ne refléchissent sur ce qu'on leur dit qu'à force de le leur repeter, ou de prétendus esprits forts, qui ne veulent être ni éclaircis, ni persuadés.

Tout homme, qui n'est pas privé du sens commun, comprend & convient de bonne foi que le pur néant ne peut produire aucun être actuellement existant. Les êtres qui existent, ont donc été produits par d'autres êtres. Si les êtres qui existent, ont été produits

par

par d'autres êtres, il faut nécessairement qu'il y en ait un qui ait existé de tout tems, puisqu'il n'a pû être produit par le néant. Or, il faut examiner quelle est cette chose qui doit avoir été de de tout tems.

Nous ne connoissons dans cet Univers que deux sortes d'êtres ; savoir, êtres *pensans*, & êtres *non-pensans*. Par êtres *pensans*, il faut entendre ceux qui ont du sentiment, qui conçoivent, qui refléchissent ; & par êtres *non-pensans*, ceux qui sont purement matériels, qui n'ont ni connoissance, ni perception, ni sentiment, comme sont les pierres, les cheveux, &c. Il faut, puisqu'il a existé un être de tout tems, qu'il soit de la sorte d'un de ces deux êtres. Voyons donc lequel ce doit être.

La raison nous montre d'abord que ce n'est point un être *non-pensant* qui est l'auteur de tous les autres êtres, & qu'il n'a pû les produire, par ce principe certain qu'une chose ne peut donner, ni communiquer ce qu'elle n'a pas. Il est donc impossible qu'un être *non-pensant* puisse produire un être *pensant*, & puisqu'il n'est point doüé de la pensée, il ne sauroit la communiquer. Il est aussi absurde de prétendre que la perception émane d'une substance sans connoissance & sans sentiment, que de soutenir que le néant est l'auteur & le créateur des êtres. Il faut donc que le

le premier de tous les êtres, l'Etre éternel, de qui découlent tous les autres, soit doüé de la connoissance & de la perception, puisque sans lui il faudroit, ou que les êtres *pensans* qui existent, eussent reçu leurs qualités par des êtres qui ne les auroient pas, ou par le néant; ce qui est également faux, absurde & contradictoire. Dès que l'on est convaincu qu'il existe de tout tems un Etre intelligent, qui est l'auteur de tous les êtres, on est persuadé de l'existence de Dieu, puisque cet Etre éternel, intelligent & tout puissant, c'est Dieu même.

La folie de ceux, qui nient une Providence, me paroît bien plus grande que ne le seroit celle d'un homme, qui, voiant l'horloge de la Cathédrale de Strasbourg, diroit que cette horloge a été formée au hazard par la poussière qui est tombée de la voute de l'Eglise, & que ce même hazard fait qu'elle montre, depuis plus d'un siécle, les heures avec beaucoup de régularité. La folie, dis-je, de cet homme est beaucoup moins grande que celle d'un prétendu Philosophe qui entreprend de prouver, par quelques misérables sophismes, que la confusion & le desordre ont produit l'arrangement de l'Univers, & que des atômes, qui erroient dans le vuide, en s'accrochant les uns aux autres, ont formé ce Monde. N'est-ce

ce pas abuser de la liberté de disputer & d'écrire, que de vouloir établir, comme une vérité, que des corps qui ne sentent rien, qui ne connoissent rien, se conforment parfaitement à des loix éternelles, & ne les enfraignent jamais? Est-il une opinion aussi insensée que celle qui admet qu'une nature sans connoissance, sans sentiment, a une activité qui ne s'écarte jamais des routes qu'il faut tenir, & que dans la multitude des facultés, dont elle est doüée, il n'en est aucune qui ne fasse ses fonctions dans la dernière régularité? Est-il possible de concevoir que des loix sages, durables, dont l'exécution n'est jamais ni altérée, ni retardée; est-il possible, dis-je, de concevoir que de pareilles loix n'ont pas été établies par une cause intelligente? Est-il possible encore de se persuader qu'elles puissent être exécutées régulièrement par des corps qui ne les connoissent point, sans un pouvoir divin, & sans les ordres d'une sagesse éternelle?

Les deux systêmes des Athées, j'entends celui des *Spinosistes* & des *Epicuriens*, sont également diametralement opposés à la raison. Il est aussi absurde de vouloir que l'ordre soit créé par le hazard & conservé par le hazard, qu'il l'est de se figurer que la matière est l'unique substance dont tous les êtres ne sont que des modifications. J'ai mon-

montré ci-dessus le faux & le ridicule de cette dernière opinion, j'ajouterai ici ce que j'ai déjà dit, que si, comme *Spinosa* le prétend, la matière étoit le premier être éternel & pensant, dont les autres ne sont que des modifications, il faudroit que chaque atôme, que chaque grain de poussière fût un être pensant; car il est aussi impossible qu'une substance pensante soit composée de parties non-pensantes, qu'il l'est qu'une substance étendue soit composée de parties non-étendues. Ainsi, si l'Univers est une substance pensante, il faut que la pensée se trouve nécessairement dans ses plus petites parties. C'est en vain que l'on prétendroit que la pensée n'agit & n'a de force que dans certaines modifications. Un grain de sable n'étant pas moins une partie de la substance pensante que *Platon* & *Ciceron*, il faut que ces trois modifications soient revêtues de la perception & de la force môtrice, puisqu'il est impossible qu'une substance pensante puisse être composée de parties non-pensantes, & que cela seroit aussi contraire à son essence, qu'il le seroit à la nature d'une substance étendue qu'il y eût plusieurs de ses parties sans étendue. Ces deux choses sont également impossibles, & heurtent les idées les plus évidentes.

Dès qu'on a prouvé qu'il doit y a-

voir

voir un premier Etre éternel, intelligent & tout puiſſant, la même raiſon, qui m'a fait connoître l'abſolue néceſſité de la Divinité, me montre que tout doit être ſoumis à ſa providence; & ſi je ne puis pénétrer certaines choſes, je dois en attribuer la cauſe au peu d'étendue des lumières humaines. Un homme, qui nie la Providence, parce qu'il ne voit pas l'origine du mal phyſique & du moral, eſt auſſi inſenſé que le feroit celui qui nieroit que les objets qu'il voit diſtinctement à quatre pas de lui, n'exiſtent pas, & qui n'apporteroit, pour ſoutenir ſon extravagance, d'autres raiſons que celles de ne pas voir ceux qui ſont à cent lieuës. L'exiſtence de Dieu eſt perpétuellement ſous nos yeux, l'origine du mal ne s'y préſente point, nierons-nous une vérité, parce que nous n'en voions point une autre, & dirons-nous qu'une choſe, que nous ſavons être, n'eſt pas, parce que nous ne comprenons pas la cauſe d'une autre?

§. III.

Il y a des gens qui ont admis l'exiſtence de Dieu, mais qui, ne pouvant trouver la cauſe du mal phyſique & du mal moral, & voiant bien qu'on ne

devoit point la chercher dans Dieu, ont cru que la matière étoit coéternelle avec lui, & que c'étoit à la nature défectueuse de cette matière, qui ne pouvoit être corrigée, aiant été vicieuse de toute éternité, qu'il falloit attribuer la cause de tous les maux qu'on voioit dans cet Univers. Ce sentiment approche de celui des *Manichéens*, anciens héretiques, qui, ne pouvant accorder le malheur des créatures avec la bonté de Dieu, établissoient deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais. Du bon procédoit le bien & la vertu; du mauvais venoient le mal & la matière. En réfutant le sentiment de ceux qui veulent que la matière soit coéternelle avec Dieu, & qui en font, pour ainsi dire, le mauvais principe des *Manichéens*, on réfute également l'opinion de ces héretiques. Dès qu'on a prouvé qu'il est impossible qu'il puisse y avoir aucun être coéternel avec Dieu, soit matériel, soit spirituel, il s'ensuit que le mauvais principe & le bon, qui étoient les sources du mal & du bien chez les *Manichéens*, ne sont pas moins absurdes que la coexistence éternelle de la matière.

Tout ce qui est increéé est nécessairement infini, puisqu'il n'y a rien qui le puisse borner, ni limiter. Si la matière est éternelle, elle doit être infinie: il y a donc deux infinis, Dieu & la ma-

matière, qui par leur nature doivent être également puiſſans, également indépendans l'un de l'autre; car ce qui eſt éternel ne peut eſſuier aucun changement, & ce qui a été dans toute l'éternité antérieure, doit être dans la poſtérieure. Eſt-il rien de plus abſurde que d'admettre un principe coéternel avec Dieu, indépendant de lui, infini dans ſon étendue? N'eſt-ce pas ſuppoſer deux Dieux & deux infinis?

Si la matière a exiſté dans toute l'éternité, il faut, ou que l'ordre, que nous voions dans ce Monde, ait toujours été le même, ou qu'il y ait eu un commencement, & que Dieu ait arrangé cet Univers & débrouillé le cahos. Or, dans la ſuppoſition de l'éternité de la matière, ces deux choſes ſont également impoſſibles. Nous venons de montrer qu'une ſubſtance éternelle ne peut recevoir aucun changement, & que ce qui n'a point de commencement, ne peut avoir de fin. Si la matière avoit été en repos dans l'éternité, elle n'auroit pû être miſe en mouvement, une choſe éternelle ne pouvant ſouffrir par ſon eſſence aucun changement, de quelque nature qu'il ſoit. Le repos de la matière, aiant exiſté dans l'éternité antérieure, auroit dû exiſter également dans l'éternité future; donc il eſt impoſſible, ſi la matière eſt coéternelle avec Dieu,

& par conséquent indépendante de lui; qu'il en ait changé les qualités & qu'il lui ait donné le mouvement. Cependant ce mouvement existe, voions si elle peut toujours l'avoir, eu & si ce dernier sentiment est plus probable que celui dont nous venons de montrer l'impossibilité.

Si l'arrangement & l'ordre de l'Univers ont existé éternellement, il faut que tout ce qui est actuellement, ait été de tout tems. Les hommes, qui convrent aujourd'hui la surface de la terre, doivent être éternels, n'avoir point eu de commencement, & ne pouvoir avoir de fin, ainsi que les astres qui sont dans le firmament, & tous les êtres qui peuplent les différens élemens; car s'il y a eu des hommes dans toute l'éternité, je demande quel est le premier homme qui est mort. Il n'a pû subir la mort par sa nature, puisque n'aiant pas été créé, il devoit nécessairement par son essence être immortel. Si l'on répond qu'il est mort des hommes de tout tems, on n'est guères plus avancé; car si le Monde a été de tout tems, rien n'a pû périr de ce qui a existé de tout tems: ainsi de même que si le Monde a été de tout tems, le soleil & les astres qui nous éclairent, n'ont reçu aucun changement & n'ont point été remplacés par d'autres, de même les hommes ont toujours

jours dû être les mêmes, & n'ont pû se succéder les uns aux autres.

Si l'arrangement du Monde étoit éternel, il seroit impossible que la moitié des générations du Monde eussent eu lieu. Il ne peut point y avoir des oiseaux sans œufs, & des œufs sans oiseaux; or comment est-ce que les habitans de l'air ont pû être produits? Si un oiseau a été éternel, il est donc venu sans être formé dans un œuf, & s'il y a eu un premier œuf, il y a donc eu un commencement dans les générations.

Tout nous montre que cet Univers a eu un commencement. S'il avoit été éternel, nous ne le verrions point changer de forme, dépérir tous les jours, & s'approcher manifestement de sa ruine. Les Philosophes anciens ont senti, malgré les erreurs du Paganisme & les impiétés de l'Athéïsme, que ce Monde périroit, & *Lucrece* nous annonce sa ruine dans son Poëme de la *Nature des choses*.

Puisque nous voions que si la matière a été coéternelle avec Dieu, il est également impossible que l'ordre de l'Univers ait existé toujours, ou qu'il ait eu un commencement, il faut nécessairement que nous convenions que Dieu est le seul & unique principe de l'Univers, & qu'il n'y a aucun être qui ne lui soit soumis & qui n'ait eu un commencement. L'erreur de ceux,

qui, comme les *Manichéens*, établissent deux principes, devient aussi absurde que celle de ceux qui font la matière éternelle. La raison nous montre évidemment qu'il ne peut y avoir qu'un seul être éternel & infini.

Lorsqu'on ne veut point s'abandonner à un pyrrhonisme outré & refuser toute croiance aux anciens historiens, on est forcé de convenir qu'on sent qu'il est impossible que ce Monde ait été éternel, puisqu'on voit sensiblement sa décadence. La terre produisoit autrefois avec peu de soin ce qu'elle ne donne plus aujourd'hui qu'avec tant de peine, les hommes vivoient beaucoup plus qu'ils ne vivent aujourd'hui, & jouïssoient d'une force que n'ont point ceux de notre siécle. Il y a apparence qu'il est arrivé dans les cieux des changemens aussi considérables que sur la terre. Les Anciens ont vû des étoiles qui ont disparu, il est très vraisemblable que ces astres ont péri; sans cela, ils auroient sans doute reparu, & depuis tant de siécles, leur révolution, s'ils existoient, devroit être finie.

Le tout suit nécessairement la nature de ses parties, & un corps, quel qu'il soit, est sujet aux loix auxquelles sont soumises ses parties. Celles du Monde sont sujettes à la corruption, le Monde lui-même est donc sujet à cette même corruption, & par conséquent périssa-

rissable. Or, tout ce qui est périssable, sujet à la destruction, doit avoir eu un commencement; le Monde n'a donc point été éternel; il a donc été produit & créé par un premier Etre éternel, infiniment intelligent, infiniment puissant, la structure & l'ordre de l'Univers marquant évidemment la sagesse & le pouvoir de son Créateur.

§. IV.

Ceux, qui veulent que la matière ait été coéternelle avec Dieu, disent qu'il est impossible que de *rien on fasse quelque chose, même par le pouvoir divin*, & ils admettent une matière première, qui, aiant été pendant l'éternité antérieure dans le repos & l'inaction, a été mise en œuvre par Dieu, pour être en mouvement dans l'éternité postérieure. Nous avons vû qu'il auroit été impossible, si cette matière avoit existé éternellement, qu'elle eût jamais pû passer du repos au mouvement; j'examinerai actuellement les contrariétés qui se trouvent dans l'existence de cette prétendue matière coéternelle, & je prouverai ensuite que la création de l'Univers n'a rien qui soit contraire à la raison.

Il n'est rien de si contradictoire que ce

ce qu'ont dit quelques Philoſophes, ſoit anciens, ſoit modernes, de cette matière première, qu'ils prétendent avoir ſubſiſté éternellement dans le cahos, & qui y étoit privée de toute forme. Comment une matière peut-elle être ſans forme, puiſque la difformité eſt même une forme? Comment eſt-il poſſible qu'une choſe étendue en longueur, en largeur, en profondeur, exiſte ſans une figure déterminée? Il eſt auſſi abſurde d'admettre la matière première, dénuée de toute forme, que de ſoutenir qu'un être ſubſiſte & ne ſubſiſte point, puiſqu'il eſt impoſſible qu'un corps ſoit étendu, ſans avoir une figure déterminée. Ainſi, dès que la matière a ſubſiſté éternellement, elle a dû avoir éternellement une forme déterminée, & elle n'a pû prendre cette forme déterminée, & en acquérir une autre, par la raiſon invincible que nous avons déjà rapportée pluſieurs fois, la nature d'un être éternel n'admettant dans elle-même aucun changement.

Dieu ne peut pas changer les eſſences des choſes créées, il ne peut pas faire qu'un cercle ſoit un quarré, & qu'un triangle ſoit un ovale. Or, ſi Dieu ne peut changer l'eſſence des choſes créées, à plus forte raiſon ne pourra-t-il pas changer celle des incréées qui feront indépendantes de lui; par conſéquent s'il y a eu une matière é-

ter-

ternelle, elle doit avoir eu une forme déterminée qu'elle n'a jamais pû perdre, même par le pouvoir divin, l'essence d'une chose éternelle étant d'être toujours la même, & ce qui n'a point eu de commencement, ne pouvant avoir de fin. En voilà assez pour montrer le ridicule de cette prétendue matière éternelle, dénuée de forme & mise en œuvre par Dieu. Venons aux raisons qui montrent que Dieu a pû créer & tirer l'Univers du néant.

Si l'on prouve évidemment qu'il émane tous les jours du néant, par un pouvoir divin, de nouveaux êtres, & qu'on voit à chaque instant de nouvelles substances produites de rien par la voïe de la création, on est en droit de conclure qu'il n'est point impossible que Dieu ait pû produire par la même puissance d'autres êtres & d'autres substances. Or un homme, qui veut un instant refléchir sur lui-même, connoît d'abord qu'il y a des êtres qui ont été produits de rien par le pouvoir divin. Cet homme comprend qu'il n'a commencé à exister que depuis un certain nombre d'années. Quand je dis, *cet homme*, je n'entends pas la matière dont son corps est composé, puisque cette matière étoit déjà créée, & qu'elle n'a pris qu'une nouvelle forme lors de la formation de son corps; je parle de ce principe pensant, intellectuel qu'en-

ferme son corps, & que je considére véritablement comme lui-même. Je ne crois pas qu'il y ait personne assez insensé pour soutenir qu'il a existé de toute éternité; ainsi il faut que cet homme convienne qu'il a commencé à exister depuis un certain nombre d'années. Or, puisqu'il connoît par lui-même qu'il a été créé, pourquoi veut-il qu'il soit impossible à un Etre souverainement puissant, qui de rien crée un être pensant & intellectuel, de tirer du néant un être uniquement matériel? La création d'une substance pensante & intellectuelle exige une puissance encore plus grande que la création d'une substance uniquement matérielle.

Ceux, qui veulent borner la puissance de l'Etre suprême, ne font pas attention à l'étendue de cette puissance. N'est-ce pas Dieu qui a mis le mouvement à cette matière qu'on suppose avoir été dans l'inaction pendant toute l'éternité, avant la Création? Or, Dieu aiant créé la vie & le mouvement, pourquoi n'aura-t-il pas créé la matière? La végetation, l'électricité, la vie, l'ame, sont des êtres réels; ils ont été créés de rien. La Divinité a tiré du néant toutes ces choses, d'où vient n'aura-t-elle pû en tirer d'autres? L'Auteur des *Lettres Chinoises* a judicieusement remarqué que si Dieu n'avoit pû être l'unique auteur de la création de

de tous les êtres, il lui auroit été impossible de produire, dans les différentes substances, des choses directement contraires les unes aux autres. Celui, qui fait du feu & de l'eau de la même matière, opere-t-il un moindre miracle que celui qui crée cette matière? Tous les Philosophes, qui admettent la matière première dont Dieu a formé l'Univers, conviennent que cette matière éternelle n'avoit aucune qualité, ainsi qu'aucune forme. Dieu a donc produit de cette matière informe & sans qualité tous les différens élemens; c'est-à-dire qu'il a créé d'une nature unique les natures du feu, de l'air, de l'eau, de la terre. Falloit-il moins de puissance pour toutes ces différentes créations, que pour celle de la matière?

Toutes les choses matérielles qui existent, ont en elles plusieurs créations particulières; c'est-à-dire qu'elles sont doüées de plusieurs qualités qui ne peuvent être émanées de la matière première, & qui doivent avoir été produites & tirées du néant par la voïe de la création. Sans ces qualités, la matière ne pourroit exister; il faut donc qu'elle ait été créée en même tems qu'elles ont été créées.

Une plante, dans le systême des *Coéternistes*, n'étoit autrefois qu'un corps privé de toute vertu, une partie d'une matière dénuée non seulement de quali-

lité, mais même de forme. Combien ne voit-on pas aujourd'hui de choses dans elle, qui, même de l'aveu des *Coéternistes*, doivent nécessairement y avoir été créées? Combien d'attributs, de vertus, de qualités n'a-t-elle pas reçus par la voie de la création? Elle est chaude intérieurement, froide extérieurement, rouge dans son écorce, blanche dans sa tige; sa moëlle est purgative, sa feuille est astringente; d'où viennent ces différentes qualités, souvent opposées les unes aux autres? Comment peuvent-elles se trouver dans un seul & unique sujet? Qui les y a mises, si ce n'est la Divinité? Et si elle les y a mises, comme on est forcé d'en convenir, n'est-il pas absurde de penser qu'il faille moins de puissance pour tant de créations que pour une seule?

Il auroit été impossible, si Dieu n'eût pas créé de nouvelles substances, quelque matière coéternelle qu'on puisse supposer, que le Monde eût pû être tel qu'il est aujourd'hui; car les qualités & les vertus qu'on voit aujourd'hui dans la matière, sont bien au-dessus de la matière même, lorsqu'elle en est privée. L'aimant attire le fer, & montre perpétuellement le Pôle; si on le frotte avec de l'oignon, on lui ôte sa force. L'ambre fait sur les choses legères le même effet que l'aimant sur

le

le fer. Le souphre guérit les maladies qui attaquent la peau ; le quinquina fixe & fait finir la fiévre ; l'alguaric guérit la pituite ; la rhubarbe fortifie l'estomac ; le vin donne de la vigueur ; l'eau desaltére & rafraîchit, le feu échauffe, brule, dissout ; l'air, selon sa qualité, nous fait bien ou mal porter ; enfin tout ce qui est dans la nature est doüé de plusieurs qualités qui ont été mises dans la matière par la voïe de la création, pourquoi Dieu n'aura-t-il pû créer cette même matière, bien inférieure à ces qualités ?

Il est évident qu'il a pû créer la matière, & qu'il en a eu le pouvoir ; il ne l'est pas moins qu'il l'a créée, & qu'elle ne peut exister que par la voïe de la création, puisqu'ainsi que nous l'avons déjà observé, c'est tomber dans les contradictions les plus grandes & les plus manifestes, que d'admettre deux premiers principes infinis, & de borner la puissance de Dieu.

§. V.

Nous venons d'établir évidemment l'existence d'un Dieu intelligent, éternel, Créateur de tous les êtres, souverainement sage & souverainement puissant. Nous avons montré qu'il ne sauroit être l'auteur du mal qui est dans

dans cet Univers, & que nous ignorons quelle est la cause de ce mal; il nous suffit de savoir que nous devons nous soumettre à la Providence, & ne point chercher à découvrir un mystère qui nous sera toujours impénétrable. Les recherches, que les Philosophes ont faites sur l'origine du mal, n'ont servi qu'à les jetter dans des erreurs pernicieuses à la société. Montagne a dit sagement: *Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice & la vertu, c'est chose où il n'est besoin de s'étendre, & où il se trouve plusieurs avis qui valent mieux tûs que publiés aux esprits foibles.* On devroit accoutumer les hommes à ne raisonner que sur les matières qu'ils peuvent comprendre, on leur éviteroit le chagrin de voir qu'ils sont moins instruits de certaines choses, après les avoir long-tems étudiées, qu'ils ne l'étoient auparavant. Il est des questions, où celui, qui dit tout d'un coup, *Je n'en sais rien*, est aussi avancé en un moment que celui qui s'est appliqué pendant vingt ans à raisonner sur ces questions. La seule différence qu'il y a entre ces deux personnes, est que celle, qui s'est efforcée de pénétrer des mystères, tombe ordinairement dans des erreurs dangereuses, & est beaucoup moins éclairée que l'autre, puisqu'elle croit de savoir ce qu'elle ne sait pas. L'illustre *Newton* condamnoit

noit l'étude de toutes les questions que la Providence avoit voulu rendre incompréhensibles aux foibles humains. *La difficulté*, dit Mr. de Voltaire, *d'accorder la liberté de nos actions avec la préscience éternelle de Dieu, n'arrêtoit point* Newton, *parce qu'il ne s'engageoit pas dans ce labyrinthe. La liberté, une fois établie, ce n'est pas à nous à déterminer comment Dieu prévoit ce que nous ferons librement. Nous ne savons pas de quelle manière Dieu voit actuellement ce qui se passe. Nous n'avons aucune idée de sa façon de voir, pourquoi en aurions-nous de sa façon de prévoir? Tous ces attributs nous doivent être également incompréhensibles.* Tacite a raisonné plus sensément que tous les Philosophes qui cherchent à comprendre ce que Dieu a voulu leur cacher. *Il est plus sûr & plus sage*, dit cet historien, *de croire avec respect les opérations de la Divinité, que de chercher à les connoître.*

§. VI.

La manière dont notre corps agit sur notre ame & notre ame sur notre corps, a beaucoup de rapport à la question de l'origine du mal, & est aussi impénétrable. J'examinerai les principaux systêmes sur cette matière, & je montrerai qu'ils sont égale-

également douteux; je commencerai par celui de *Leibnitz*.

Selon ce grand homme, l'ame possede la faculté de former toute sorte de perceptions, & même de sensations; de manière que l'état où elle se trouve dans un moment quelconque, est une suite de l'état où elle a été dans le moment précédent. Cela se fait par certaines loix déterminées; ainsi, sans le secours des sens, ni d'aucune action externe, l'ame a ses perceptions. Je vois la lumière, j'entends le son; mon ame elle-même produit ces perceptions, elles sont du moins en ce moment dans mon ame par sa constitution naturelle. Le corps est une machine, que Dieu a construite de telle manière que les loix du mouvement suffisent pour lui faire produire généralement tous les effets que nous observons dans le corps humain. Les hommes, disent les *Leibnitiens*, pouvant constuire des machines qui imitent certaines actions humaines, pourquoi Dieu ne pourroit-il pas construire une machine qui fera méchaniquement tout ce qu'un homme fait pendant le cours de sa vie, & dans laquelle il arrivera tout ce qui se passe dans le corps humain? Cela étant très possible à Dieu, concevons, continuent les *Leibnitiens*, une ame & un corps qui s'accordent tellement ensem-

ble,

ble, que les mouvemens du corps répondent aux perceptions & aux déterminations de l'ame. Nous y découvrirons tout le myſtère qu'il y a entre l'ame & le corps. Dieu a arrangé les choſes de manière, que chaque ame humaine a ſon corps, dont les mouvemens répondent aux changemens qui arrivent dans elle; c'eſt-là une harmonie préétablie.

Plus on examine le ſyſtême de Mr. *Leibnitz*, & plus on y trouve de difficultés. S'il eſt vrai, comme il le prétend, que Dieu ait créé l'ame de telle manière que par le moïen de l'harmonie préétablie, elle n'ait pas beſoin de recevoir aucune influence phyſique du corps, & que le corps s'accommode de même aux volontés de l'ame par ces loix préétablies, il faut regarder les hommes comme de doubles pendules, ou comme des marionettes corporelles & ſpirituelles; car le premier mouvement du corps entraine le ſecond néceſſairement, & la première penſée de l'ame fait ſuccéder indiſpenſablement la ſeconde. Mr. *Bayle* a raiſon de dire que ſelon ce ſyſtême, il faut ſoutenir que le corps de *Jules Céſar* exerça tellement ſa vertu môtrice, que depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort il ſuivit un progrès continuel de changemens qui répondoient dans la dernière exactitude aux changemens perpétuels d'une certaine ame

que ce corps ne connoissoit pas, & de laquelle il ne recevoit aucune impression. Il s'ensuit encore que cette vertu môtrice se changeoit & se modifioit ponctuellement selon la volubilité des pensées de l'esprit ambitieux de *César*, & qu'elle se donnoit un tel état, plûtôt qu'un autre, parce que l'ame de cet Empereur passoit d'un certain état à un autre. Il est impossible que cela ait pû être. Une force aveugle se peut-elle modifier si à propos en conséquence d'une harmonie, établie souvent depuis plus de soixante ans? L'harmonie établie de l'ame & du corps de *César* duroit depuis plus de quarante ans lors de la bataille de Pharsale, & son corps avoit exercé pendant tout ce tems sa vertu môtrice de manière, que sans recevoir une nouvelle impression, il s'étoit toujours conformé exactement à toutes les différentes pensées de son ame. Une force aveugle peut-elle se modifier si à propos en conséquence d'une impression, ou si l'on veut, d'une harmonie communiquée depuis trente ou quarante ans, qui n'a jamais été renouvellée depuis, & qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais connoissance de sa leçon? Cela n'est pas seulement incompréhensible, mais même contraire à la raison. Une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes, elle est con-

tinuellement exposée au choc des corps qui l'environnent, & qui par une diversité innombrable d'ébranlemens, excitent en elle mille sortes de modifications. Comment peut-on comprendre qu'il n'arrive jamais de dérangement dans cette harmonie préétablie, & qu'elle va toujours son train sans changement, sans variation, pendant la plus longue vie, malgré les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres, environnés de toutes parts d'une infinité de corpuscules, tantôt froids, tantôt chauds, tantôt secs, & tantôt humides, toujours actifs, toujours piquotant les nerfs de diverses manières? Il est impossible que par tant de causes, agissantes d'une façon si opposée, la correspondance des mouvemens du corps à ceux de l'ame ne soit changée, & il ne se peut que cette correspondance soit toujours conforme à l'harmonie préétablie.

C'est en vain que les *Leibnitiens* prétendent que Dieu peut faire des machines si artistement travaillées, que la voix d'un homme, la lumière refléchie d'un objet, &c. les frappent précisément où il faut, afin qu'elles se remuent de telle ou telle manière. Il n'y a qu'un petit nombre de *Cartésiens* rigides qui admettent cette opinion, & tous les autres ont abandonné à ce sujet le sen-

timent de leur maître. Quant aux autres Philosophes, ils regardent tout ce systême comme une chimère. D'ailleurs, il n'est aucun *Cartésien* qui n'abandonnât l'opinion des automates, si l'on vouloit l'étendre jusqu'à l'homme, c'est-à-dire, si l'on vouloit soutenir que Dieu a pû faire des corps qui feroient machinalement tout ce que nous voions faire aux autres hommes. Ce n'est point borner la puissance divine, que de prétendre qu'elle n'auroit pû faire de pareilles machines; car il faut que tout ce qui est reçu dans un sujet, se proportionne à la capacité de ce sujet. La nature & l'essence des choses ne souffre point que les facultés, communiquées à la créature, n'aient pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état essentiel, & qu'elle s'exécute selon le caractère qui convient à chacune de ces créatures; ainsi la puissance divine n'est pas bornée davantage en disant que Dieu ne peut pas faire de pareilles machines, qu'en disant qu'il ne peut pas créer de la matière sans étendue.

On doit donc rejetter comme impossible, l'hypothèse de Mr. *Leibnitz*, puisque non seulement elle renferme de plus grandes difficultés que celle des automates, mais qu'elle détruit la na-

tu-

ture des chofes & en change les effences. Elle établit une harmonie continuelle entre deux fubftances, qui non feulement n'agiffent pas l'une fur l'autre, mais qui n'ont aucune connoiffance l'une de l'autre.

Si l'harmonie préétablie entre l'ame & le corps eft telle que l'a dit Mr. *Leibnitz*; fi elle eft inaltérable & abfolument néceffaire; fi l'état où fe trouve l'ame dans un moment quelconque, eft une fuite néceffaire de l'état où elle a été le moment auparavant, & fi le corps répond toujours exactement aux changemens qui arrivent dans cette ame, que devient la liberté humaine? N'eft-elle pas entiérement anéantie? Tout ce que difent les *Leibnitiens* pour fauver la liberté & la contingence des actions humaines, ne fert de rien. Ils ne feront jamais comprendre que la penfée poftérieure étant abfolument déterminée par la penfée antérieure, & les mouvemens du corps répondant toujours néceffairement à ces penfées, il refte aucune ombre de liberté dans les actions humaines. Je commets un crime, je donne un coup d'épée à un homme, cette penfée que j'ai, a été une fuite néceffaire de celle que j'ai eue un moment auparavant, & celle que j'avois ce moment auparavant, a été occafionnée par une caufe abfolue, par une autre penfée. Ainfi, de pen-

ſée en penſée, la première que j'ai eue dès que j'ai exiſté, m'a porté néceſſairement à tuer un homme, & tous les mouvemens de mon corps ont toujours répondu exactement à ces penſées, ſans que mon ame ait jamais agi ſur lui, & ſans que mon corps à ſon tour ait agi ſur elle ; tout cela s'eſt fait par une ſuite d'une harmonie préétablie. Je réponds à cela ce que dit un Poëte ſur un ſujet moins incroiable, *que le Juif Apollo le croie, pour moi je n'y ajouterai aucune croiance.*

§. VII.

Le ſyſtême des *cauſes occaſionnelles* du Pere *Mallebranche* n'eſt guères plus vraiſemblable que celui de l'*harmonie préétablie* de Mr. *Leibnitz.* Il y a également dans ces deux hypothèſes la difficulté inſurmontable qu'il n'y a aucune communication vraie & proprement dite entre l'ame & le corps.

Ceux, qui admettent les cauſes occaſionnelles, prétendent que Dieu eſt lui-même l'auteur immédiat de l'union qu'on voit entre l'ame & le corps. Dieu agit perpétuellement pour entretenir & conſerver cette union, il eſt, pour ainſi dire, le môteur général de tous les corps, & l'auteur de tous leurs mou-

mouvemens, & il agit en conséquence de la volonté de l'ame dont il meut le corps. Par exemple, mon ame veut mouvoir mon bras, & Dieu le meut; je veux jetter une pierre, Dieu étend mon bras, applique ma main sur la pierre, me la fait serrer. Tous ces différens mouvemens se font exactement pendant que je le veux, mais je n'y ai aucune part; c'est Dieu qui est leur auteur immédiat. Cependant, comme ils sont toujours précisément conformes à ma volonté, je crois être la cause de ces différens mouvemens.

Il en est, selon le Pere *Mallebranche*, de l'ame ainsi que du corps. Dieu est l'auteur immédiat des perceptions qui naissent en elle, & lorsque des corps étrangers agissent sur nos nerfs, Dieu donne à notre ame des perceptions conformes au mouvement de nos nerfs. Pendant que ma main tient une pierre & qu'elle la serre, je ne sens point la pierre, mais Dieu me donne la perception de cet attouchement. On sonne une cloche, elle agite l'air qui vient frapper le tambour de mon oreille; j'ai la perception du son, mais cette sensation ne dépend proprement ni de l'agitation de l'air, ni du mouvement que cette agitation produit dans quelques-uns de mes nerfs. Ces deux causes ne sont que des causes occasionnelles; la cause immédiate, c'est Dieu,

qui donne cette perception à mon ame. Enfin, selon le Pere *Mallebranche* & ses disciples, Dieu est non seulement l'auteur immédiat de l'union que nous remarquons entre l'ame & le corps; mais il l'est encore de la communication du mouvement qui se fait lorsqu'un corps en choque un autre. Je jette une boule, qui va en heurter une autre & la met en mouvement, non seulement Dieu étend mon bras, me fait empoigner la boule & me la fait jetter; mais il donne le mouvement à cette boule & à l'autre contre laquelle elle est allé heurter.

Ce systême n'a guères moins de difficulté que celui de *l'harmonie préétablie.* Ils sont tous deux sujets à celle que s'ils étoient vrais, les mouvemens, qui dépendent des déterminaisons libres des hommes, troubleroient souvent les loix générales en vertu desquelles tous les mouvemens des corps s'entre-répondent; & quelque mouvement nouveau, qui n'auroit pas lieu par les seules loix physiques, pourroit être produit par la volonté d'un homme, quoique cela n'arrivât que par l'intervention de Dieu, & qu'il en fût l'auteur immédiat.

C'est raisonner bien peu philosophiquement, que de recourir perpétuellement au concours de Dieu pour expliquer chaque phénomène; c'est imiter ces mauvais Poëtes, qui, ne sachant comment amener le dénoüement de

de leur piéce, ont recours à un prodige, ou à un Dieu.

Il n'est pas conforme à la sagesse divine que Dieu agisse toujours par des voïes extraordinaires, & dans ce systême l'union de l'ame & du corps devient un miracle perpétuel. Il est bien plus naturel de croire que Dieu par sa sagesse & sa toute-puissance a établi des règles générales auxquelles le corps & l'ame se conforment également; en sorte que chaque pensée répond à un mouvement déterminé dans le corps, & que l'ame à son tour se ressent de la constitution & de l'état actuel du corps dans tous les instans quelconques. L'expérience nous montre que Dieu a établi une action réciproque entre l'ame & le corps, & que cette action est une suite d'une loi générale; car dès que l'ame souffre, le corps se ressent de sa maladie, & dès que l'ordre de quelque partie du corps s'est troublé, la volonté n'est plus gouvernée par la raison, & l'homme perd sa liberté, son intelligence étant troublée.

§. VIII.

Je crois qu'il est évident que Dieu a mis une action réciproque entre l'ame & le corps; mais cette action ne me

paroît point être la suite de l'union qu'établissent entre ces deux substances ceux qui soutiennent le systême de l'*influence.* Ils prétendent que l'ame conçoit des perceptions suivant les impressions qu'elle reçoit du corps, & que le corps à son tour fait certains mouvemens selon les impressions qu'il reçoit de l'ame. Comment est-il possible qu'un corps puisse être mû par quelque chose qui n'a point de parties? Comment est-il possible encore qu'une substance, qui n'a point d'étendue, puisse recevoir des impressions d'une substance étendue? Je veux mouvoir mon bras, disent les défenseurs de l'*influence*, & mon bras se meut; il faut donc que mon ame donne ce mouvement à mon bras. Je réponds que cela ne prouve point que l'ame communique un certain mouvement au bras; mais seulement que la volonté de mouvoir & le mouvement concourent ensemble. On ne doit point en conclure que l'ame opére ce mouvement.

L'air, disent ceux qui soutiennent l'*influence*, vient frapper le tambour de mon oreille, communique du mouvement à un de mes nerfs, & la sensation du son est dans le moment même communiquée à mon ame; les rayons du soleil entrent dans mon œil, remuent un autre nerf, & mon ame voit la lumière. Il faut donc que mon corps ait le

le pouvoir d'agir immédiatement sur mon ame. Je nie que ces sensations & ces perceptions soient une suite de ce pouvoir; car si les nerfs agissent, comme l'a fort bien remarqué Mr. *'s Gravesande*, par leur mouvement sur l'ame, ou il faut que ces nerfs par cette action perdent de leur mouvement, ou qu'ils n'en perdent pas. S'ils n'en perdent pas, il doit y avoir quelque chose qui par sa résistance les empêche d'en perdre, en rétablissant leur mouvement pendant qu'il se perd. Or, dans l'un & dans l'autre de ces cas il faut de la résistance; car il est impossible de concevoir un corps agissant par son mouvement, sans que quelque chose lui résiste. Il faut donc que l'ame résiste pour détruire, ou pour diminuer le mouvement du nerf, ou du moins en cas qu'elle ne le diminue point, pour suppléer à la diminution qui est une suite nécessaire de l'action du corps. Mais ce qui n'est point matériel, ne peut résister au corps. L'ame n'a ni largeur, ni étendue, ni profondeur; donc elle ne peut résister ni pour détruire, ni pour diminuer, ni pour suppléer à la diminution du mouvement du nerf; donc les nerfs ne peuvent agir par leur mouvement sur l'ame, puisque l'idée de résistance ne sauroit être séparée de celle d'action, & que la nature de l'ame ne souffre pas qu'elle résiste.

Les

Les mêmes difficultés s'offrent lorſque l'ame meut le corps; car ce dernier doit réſiſter, c'eſt-à-dire, agir ſur l'ame qui le meut. Mais comment cette action réciproque peut-elle avoir lieu ſur une ſubſtance, dont l'eſſence répugne à la réſiſtance?

Les défenſeurs de l'*influence* ne ſeroient pas plus avancés, en diſant que dans l'action de l'ame ſur le corps, l'ame donne par la volonté une nouvelle détermination au mouvement des eſprits animaux; car les eſprits animaux ſont des corps, il faut, pour les mouvoir, l'impulſion d'un autre corps. Or, la volonté de l'ame n'eſt point corps; comment peut-elle les mouvoir? Comment une choſe peut-elle agir ſur une autre, faire effort ſur elle, la mettre en mouvement, ſans un mutuel contact du môteur & du mobile, & une pulſation réelle? Or, comment cette pulſation peut-elle ſe faire ſans corps? La lumière naturelle, l'expérience, tout nous apprend & nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les corps qui peuvent toucher & être touchés.

Quelques Philoſophes, qui font l'ame matérielle, prétendent tirer un grand avantage de l'impoſſibilité où ſont les autres Philoſophes d'expliquer l'union de l'ame au corps. Ils diſent que l'*influence* n'a rien que de raiſonnable & de très naturel dans leur ſyſtême, puiſque l'a-

me eſt capable d'agir dans un mutuel contact avec le corps. Mais ces Philoſophes ne prennent pas garde que la raiſon, par laquelle ils cherchent à autoriſer leur erreur, n'a aucune ſolidité; car ſi l'ame eſt corporelle, je leur demande qui eſt-ce qui meut donc l'ame, lorſqu'elle fait un mouvement pour mouvoir le corps? S'ils me répondent qu'elle ſe meut d'elle-même, je leur réponds qu'il eſt impoſſible qu'un corps paſſe d'un état dans un autre, ſans recevoir une pulſation réelle d'un môteur. Et s'ils diſent que Dieu meut l'ame par ſa toute-puiſſance, & que c'eſt de lui qu'elle reçoit tous les différens mouvemens dont elle eſt agitée, & qu'elle communique enſuite au corps, je les prierai de conſidérer que cette opinion a toutes les difficultés des autres ſyſtêmes, qu'elle exige un miracle perpétuel, ainſi que celui des *cauſes occaſionnelles*, & qu'à ces difficultés elle en joint d'autres qui ſont encore plus fortes; car il ſemble répugner aux notions les plus claires que l'ame puiſſe être étendue, & nous n'appercevons rien de commun entre la penſée & aucune des propriétés connues du corps. Il me paroît démontré que la faculté de penſer ne ſauroit être l'attribut d'un être étendu. Tout ce qui a de l'étendue, a des parties, & tout ce qui convient à l'étendue, convient en même

tems

tems à ses parties. Or, si un être étendu étoit capable de penser, il faudroit que la pensée fût entière dans chacun des points de son étendue, ce qui est absurde, ou qu'elle fût répandue dans toute cette étendue, & par conséquent divisible en elle-même, ce qui n'est pas moins absurde; ainsi il est évident que la pensée & l'étendue ne peuvent être les attributs d'un seul & même sujet.

§. IX.

Nous venons de voir qu'il est impossible qu'une perception de l'ame puisse être l'effet du mouvement d'un nerf, & nous avons prouvé que le systême de l'*influence* n'est pas plus solide que celui de l'*harmonie préétablie* & des *causes occasionnelles*. Il ne s'ensuit pas cependant de là que toute influence doive être rejettée, & on se convaincra aisément qu'il doit y en avoir une du corps à l'ame, & de l'ame au cors, si l'on veut faire attention à certaines choses. Mais cette influence nous est entiérement inconnue, & nous n'avons aucune idée de la manière dont elle s'exécute; nous savons qu'elle agit, & rien de plus. Tous les raisonnemens des plus grands Philosophes à

ce

ce ſujet ne ſont que de doctes rêveries & de ſublimes conjectures.

Les moindres perceptions de l'ame, qui ont un rapport avec des mouvemens déterminés du corps, & d'un autre côté les mouvemens du corps qui conviennent préciſément à certaines déterminations de l'ame, montrent une influence réciproque dans ces deux ſubſtances ; mais ne nous donnent aucune lumière ſur la façon dont opére cette influence. Comment pourrions-nous la connoître, puiſque la nature de l'ame nous eſt cachée ? Nous ſavons que c'eſt un être qui a des idées, qui les compare enſemble ; mais nous ignorons quel eſt le ſujet auquel ces propriétés conviennent. Nous ne ſommes guères plus ſavans ſur ce qui regarde la nature du corps. Nous connoiſſons qu'il a de l'étendue, de la profondeur, de l'impénétrabilité ; mais nos connoiſſances ne s'étendent point juſqu'à ſavoir la nature du ſujet dans lequel réſident ces propriétés : comment voulons-nous donc découvrir l'union de deux ſubſtances, dont nous n'avons que des notions très bornées ?

§. X.

§. X.

Notre ignorance sur tant de choses, même sur celles qui se passent dans nous, devroit nous rendre modestes & retenus. La vanité nous emporte, & nous voulons découvrir les mystères les plus impénétrables. Nous ressemblons à un homme, qui, pouvant à peine faire quatre pas sans s'appuier sur son bâton, & sans risquer de faire une chûte, voudroit courir sans aide & sans appui dans un chemin raboteux. Qu'arrive-t-il d'une façon de penser aussi extravagante? Nous tombons dans les erreurs les plus monstrueuses, nous remplissons notre imagination de chimères, & nous croions être des personnages très savans, lorsque nous avons trouvé quelques raisons qui ont une apparence de vérité, & dont nous nous servons pour autoriser nos visions, comme si elles étoient des vérités évidentes.

Nous serions cent fois plus éclairés que nous ne le sommes, si nous ne nous appliquions qu'à bien comprendre les vérités qu'il a plu à Dieu de nous rendre sensibles. Il nous a donné des lumières pour découvrir & pour connoître tout ce qui peut nous être utile,

Il a caché le reſte à nos yeux. Nous avons beau les ouvrir, ils ne verront rien de ce qu'il n'a pas fait pour eux.

Fin des Penſées diverſes.

LETTRE

*De Mr. le Marquis d'*ARGENS *à Mademoiſelle* COCHOIS, *ſur les inconvéniens attachés à la Littérature.*

JE viens de lire vos *Penſées diverſes ſur pluſieurs Queſtions Métaphyſiques.* Vous avez mis dans quinze ou vingt pages plus de vérités que bien des gens qui font de gros Livres, & qui paſſent pour Philoſophes, n'en mettent dans d'énormes Volumes que pluſieurs perſonnes trouvent beaux, parce qu'ils ne les entendent point, & que pluſieurs autres louënt beaucoup, parce qu'ils eſperent d'être loüés à leur tour par les gens qui les ont compoſés. Je ſuis charmé de la façon claire & préciſe avec laquelle vous traitez les ſujets qui paroiſſent les plus embarraſſés & les plus abſtraits. Ne vous défaites jamais de cette manière d'écrire, c'eſt un don que vous avez reçu du Ciel, & qu'il donne à peu de gens. Il eſt

aifé de noïer dans une mer de mauvais & d'inutiles raifonnemens quelques réflexions fenfées ; c'eft-là la fcience de tant de pedans qui inondent la République des Lettres, mais il n'appartient qu'à ceux qui ont un beau génie, de favoir dire précifément ce qu'il faut dire, & de l'expliquer d'une manière qui faffe une forte impreffion fur l'efprit.

Vous devez vous appliquer à perfectionner tous les jours les talens dont la nature vous a doüée, & les loüanges qu'ont bien voulu vous donner dans leurs Ouvrages plufieurs Ecrivains célèbres, ne produiroient point l'effet que ces Ecrivains ont efperé, fi elles n'augmentoient votre amour pour les Sciences & pour les Arts. Vous avez été heureufe dans la carrière où vous êtes entrée, vous avez franchi les difficultés qui auroient dû naturellement vous arrêter, & vous êtes parvenue dans peu de tems au but où les Auteurs n'arrivent ordinairement qu'après avoir effuié bien des peines & des embarras. Vous n'avez fenti que foiblement les inconvéniens attachés à la Littérature, & vous avez été encouragée par les fuffrages de plufieurs Savans, refpectés du Public, qui vous ont par leur approbation acquis celle de ce même Public. Combien d'Ecrivains, qui avoient du mérite, ont été plu-

plusieurs années à luter contre les chagrins & les soins qui semblent être attachés inévitablement à l'état des gens de Lettres? La carrière du bel esprit est encore plus épineuse que celle de la fortune, & le courtisan a moins à faire que l'Auteur, pour s'élever au dégré où il veut parvenir.

Vous avez senti, en passant, quelques-uns des inconvéniens attachés à la Littérature; ils ont dû vous donner une idée de ceux que vous avez évités. Rappellez-vous le chagrin que vous ont causé quelquefois les discours de quelques gens, qui, soit par jalousie, soit par haine, soit par prévention, prétendoient que vous n'étiez l'auteur que des Nouvelles galantes qui avoient paru sous votre nom; & que vous n'aviez point écrit les autres Ouvrages que vous avez publiés. Malgré votre caractère doux, malgré votre esprit philosophique, malgré votre indifférence pour les jugemens fondés sur le préjugé, ou sur la passion, je vous ai vû des momens d'impatience & de dépit. Si votre inclination pour les Lettres n'avoit point été aussi forte, vous auriez été tentée d'abandonner des occupations qui vous font aujourd'hui tant d'honneur. Vous vous ressouvenez sans doute de ce que vous dit un jour, en plaisantant à ce sujet, un homme d'esprit de vos amis. Il

vous proposa de soutenir des thèses publiques de Philosophie, il disoit que ce seroit un spectacle fort beau de voir une jeune fille de vingt ans, assise *in catbedra*, niant des majeures, & prouvant des mineures. Il prétendoit que cela seroit bien plus curieux que ne l'auroit été cet Indien, que l'Abbé de *Choisi* souhaitoit que les Missionnaires envoiassent de Siam en France *pour faire une expectative à Paris, & pour montrer à Mr.* Grandin, *& à toute la Sorbone une face noire parlant très congrument de* DEO UNO ET TRINO. Vous n'étiez point d'assez bonne humeur pour rire de cette proposition, & vous ne goutâtes pas davantage celle que je vous fis, qui ne vous auroit pas donné autant de peine. Je voulois que devant trois Savans, dont le nom du premier finit en *es* en l'honneur des terminaisons Grecques, celui du second & du troisième en *ces* par rapport aux Latines, vous composassiez quelque docte Dissertation sur l'endroit où est actuellement la statue de la femme de *Lot*, & sur la qualité du sel dont elle est faite. Vous n'auriez pas manqué, en traitant ce sujet, de faire mention de l'autentique merveille qu'a rapportée l'Auteur du Poëme, intitulé *Carmen Sodom*, qu'on attribue à *Tertullien*. Cet Ecrivain assûre que la statue de sel, en quoi cette femme fut changée, subsistoit encore de

de son tems, & qu'elle étoit sujette aux incommodités humaines, *muliebria patiebatur.*

Dicitur & vivens alio jam corpore, Sexus
Munificos solito dispungere sanguine menses.

Un autre Ancien rapporte la même chose que *Tertullien.* Ce nouveau témoignage auroit fait paroître votre érudition. A l'autorité des Anciens vous auriez pû ajouter celle d'un Moderne; c'est un vénérable Ministre Luthérien, qui a fait une Dissertation pour prouver que cette statue existoit encore de nos jours, mais qu'il y avoit apparence que Dieu la couvroit d'un nuage pour la dérober aux yeux des voïageurs. Votre Ouvrage fini, vous auriez fait mettre au bas un certificat signé des trois Docteurs, témoins de vos travaux, & vous auriez ensuite fait enrégistrer dans les Journaux, qui sont les archives de la République des Lettres, ce témoignage autentique de votre profond savoir. Plaisanterie à part, si vous aviez ôsé, vous vous seriez fâchée contre nous. Vous résistiez à votre penchant, parce que vous craigniez que nous ne vous reprochassions votre peu de fermeté. Ce n'étoit pas par modération, que vous ne fai-

siez point éclater votre dépit, c'étoit pour conserver dans notre esprit la gloire de ce génie philosophique que vos ennemis, ou quelques gens, qui ne vous connoissent pas, vouloient vous enlever. Enfin, quoi qu'il en soit, vos inquiétudes ont été de peu de durée, le Public vous a rendu justice, & plusieurs Savans distingués ont prévenu par leurs jugemens celui de ce même Public. Vous avez évité les deux précipices qui bordent le chemin qui conduit les gens de Lettres à la gloire; ces deux précipices sont le mépris & la haine. Les Écrivains, qui ne réussissent point, sont abymés dans le premier. On ne les critique point, parce qu'on ne les connoît point; & ceux, qui ont du génie, sont long-tems avant d'avoir franchi les bords fatals du dernier. La jalousie & l'envie excitent leurs serpens à la vûe du mérite. Avoir des qualités loüables, c'est fournir à la moitié des hommes un sujet à leur haine, & une ample matière à leur critique. Je conviens que vous possedez tout ce qui peut contribuer au bonheur & à la réputation d'un Auteur. Vous avez de l'esprit, des connoissances; vous aimez les Arts & les Sciences, & vous les cultivez. Vous êtes enjoüée, aimable, douce, polie; vous n'êtes ni vaine, ni ambitieuse. Voilà dans votre sexe des qualités engageantes,

tes, & capables de gagner les cœurs; mais vous êtes dans une grande erreur, si vous croiez que vous plairez à tous. Contentez-vous du plus grand nombre, je vous trouve très heureuse de l'avoir pour vous. Quoique vos vertus & vos talens semblent exiger que tous ceux qui vous connoissent, vous rendent justice, plusieurs personnes vous haïront toujours, & tâcheront d'inspirer leur haine à ceux qui vous aimeront. Il faut s'attendre à cette injustice, le monde est ainsi fait.

Il est plusieurs sortes différentes d'hommes, que Dieu semble avoir mis dans le Monde pour exercer la patience des Auteurs. Tous les païs fourmillent de certaines gens, qui, sans goût & sans connoissance, veulent décider des Ouvrages d'esprit. Ils parlent, sans savoir ce qu'ils disent, & parlent aussi hardiment que s'ils possédoient à fond les matières sur lesquelles ils donnent leur jugement. Est-il question de vers, ils sont Poëtes; s'agit-il d'un point d'histoire, ils sont Historiens; faut-il éclaircir un doute Métaphysique, ils sont Philosophes. Enfin ces gens, à les en croire, ont la science universelle, & tout leur savoir n'est qu'une effronterie insupportable. Ils influent cependant sur le sort des gens de Lettres; car, comme dit Despreaux, *un sot trouve toujours un plus sot*

 qui

qui l'admire, & la décision d'un sot est reçue comme un oracle, par d'autres sots, qui en séduisent encore d'autres.

Il est encore une espèce de censeurs, qui n'est pas moins impertinente que celle des sots, & qui est plus dangereuse ; c'est celle des Critiques de profession, qui ont toûjours l'air ennuié & dégouté. Tout ce qu'on fait de meilleur, leur paroît médiocre ; s'ils loüent quelques endroits dans un Ouvrage excellent, c'est moins pour rendre justice à ces endroits, que pour avoir l'occasion de condamner le reste de l'Ouvrage avec plus de vraisemblance d'équité. Ils veulent paroître impartiaux, & par-là ils nuisent davantage. Ils vendent si chérement les loüanges qu'ils donnent, que leurs éloges sont presque aussi outrageans & aussi nuisibles que leurs critiques.

On voit plusieurs personnes qui n'ont ni l'entêtement, ni la prévention des sots, ni le fiel, ni la mauvaise foi des Critiques de profession ; cependant ils nuisent souvent par leur trop grande facilité. Ils ressemblent à des giroüetes qui tournent à tout vent ; ils ne parlent jamais par eux-mêmes, ils disent ce qu'ils entendent dire. Avant de donner leur opinion, ils veulent savoir celle des autres. Sont-ils avec quelqu'un qui se déchaîne contre un Ouvrage, ils deviennent son écho, ils blâ-

blâment tout, ils condamnent également le bon & le mauvais. Vient-il un homme qui approuve le même Ouvrage, ils changent de fentiment, ils le loüent, l'écho repete le bien comme il repete le mal. Ces gens ont l'efprit auffi foible que le cœur. Semblables à des automates, ils ne penfent, ils n'agiffent que par les différentes impreffions qu'ils reçoivent de ceux qu'ils fréquentent.

Il eft encore une autre forte de juges des Ouvrages d'efprit, qui hafardent moins que ces caméléons de critique, dont je viens de faire le portrait. Ces gens font des cenfeurs redoutables, & cependant ils font muets. Ils condamnent, fans parler & fans écrire. Leur art reffemble à celui des pantomimes, ils ne s'expriment que par des geftes & des mines. Si on leur demande leur fentiment fur un Livre nouveau, ils répondent par un foûrire dédaigneux, qui, couvrant leur ignorance, les empêche de dire des fottifes & d'entamer un difcours fur un fujet qu'ils ne connoiffent point. Si quelqu'un ne fe contente pas de leur foûrire, & leur demande une décifion plus précife, ils levent les épaules; c'eft-là un arrêt contre lequel on ne peut appeller. Si on les preffe davantage, ils tournent le dos, ou ils changent de converfation.

Les Anciens ont parmi leurs admirateurs de très grands hommes; mais ils en ont qui ne les estiment pas, non parce qu'ils connoissent leurs beautés, mais parce qu'ils leur fournissent un prétexte pour condamner tout ce que les Modernes font. Ils entendent applaudir une nouvelle Tragedie: *Ha!* s'écrient-ils, *peut-on lire un pareil Ouvrage lorsqu'on a lû* Sophocle *&* Euripide? S'il est question d'un plaidoïer, d'une harangue, *Démosthene* & *Ciceron* leur servent à déprimer les Orateurs modernes. Au reste, parmi les gens dont je vous parle, il en est la moitié qui ne connoissent des Anciens que leurs noms; mais c'est assez pour eux, puisque ces noms leur suffisent pour condamner les Modernes, & pour colorer la jalousie qui les dévore, & l'envie qui les fait parler.

Vous vous trompez, si vous croiez qu'il n'y a que chez les hommes où l'on trouve tant de gens qui jugent impertinemment; le nombre des censeurs ridicules n'est pas moins considérable dans votre sexe

Il y a beaucoup de femmes qui font consister tout le mérite dans la seule beauté. Elles ne sont occupées que de leur figure, tout ce qui n'y a point de rapport, leur paroît, ou ridicule, ou inutile. Elles sont si idolâtres de leur taille, qu'elles ne réglent pas même

leur

leur nourriture sur le besoin de leur santé, ou sur leur appétit, mais sur l'envie qu'elles ont de maigrir, ou d'engraisser. Les Sciences paroissent à ces femmes une occupation insensée. *A quoi sert de savoir l'histoire, en a-t-on la racine des cheveux mieux plantée? La Poésie donne-t-elle des couleurs plus vives, & l'éloquence rend-t-elle le teint plus blanc? La peine qu'il faut se donner, pour acquerir ces connoissances, enlaidit; la lecture peut rendre les yeux rouges. Ne vaut-il pas mieux ignorer des choses qui ne font que des pedantes, que d'avoir les yeux moins brillans?* Laissez parler ces femmes, l'âge va bientôt vous venger. Le tems, qui marche toujours, leur ravira dans huit ou dix ans leur beauté. Comme elles n'ont jamais songé qu'elles avoient une ame, lorsque le corps aura perdu chez elles ce qui l'embellissoit, elles ne seront plus, même aux yeux de ceux qui les admirent, que des automates difformes. Elles regretteront alors de n'avoir point une ressource certaine dans l'esprit contre le mépris public, & l'inutilité de leur repentir excitant leur envie, elles haïront par jalousie ces mêmes Sciences qu'elles méprisoient autrefois par fierté.

On trouve chez les femmes des pedans & de faux beaux esprits, qui décident hardiment des Ouvrages. Votre sexe produit enfin toutes les espèces ridi-

ridicules qui sont dans le nôtre, & qui se mêlent de régler le sort des Auteurs. Il y a dans toutes les villes des assemblées où président certaines femmes qui se sont acquis le droit de prononcer des arrêts irrévocables sur tous les Livres nouveaux. Ces arrêts sont applaudis, & reçus avec une aveugle soumission par quelques demi-Savans, qui ne sont considérés que par les loüanges que leur donnent ces femmes. Il se fait entre elles & ces Savans un commerce réciproque de loüanges & de critiques. Chacun d'eux loüe pour être loüé, & condamne ce que les autres condamnent, pour qu'ils blâment ce qu'il blâme. Ces femmes affectent dans leurs discours, & même dans leur manière, une gravité magistrale; elles ne trouvent jamais rien d'assez profond, rien d'assez médité. Elles ne lisent que des *in folio*, de peur qu'on ne croie qu'elles jettent les yeux sur des Livres amusans, & elles ornent leur nez de grandes lunettes pour avoir l'air plus savant.

Il y a quelques femmes qui sont directement opposées à celles-là. Elles ne sont point chefs de Sectes, & n'estiment point assez les Savans pour vouloir vivre avec eux. Elles ne lisent que des Ouvrages badins; tout ce qui n'est pas Chanson, Epigramme, Vaudeville, Comédie, Roman, devient in-

insipide pour elles. Elles appellent ennuieux tout homme qui raisonne, & regardent comme une pedante, toute femme qui lit, ou qui écrit quelque chose qui n'a pas rapport à la galanterie & à l'amour. Il n'est aucun milieu chez elles, il faut, ou parler tendresse, ou se taire.

Je ne finirois point, si je voulois vous peindre tous les inconvéniens qui sont attachés à la Littérature. Je veux vous faire ici en deux mots le foible portrait de ceux que j'ai essuiés, depuis qu'un sort fatal me fit devenir Auteur. Le parallèle des embarras que j'ai éprouvés, avec les agrémens que vous avez eus, vous fera mieux sentir, que tout ce que je pourrois vous dire, combien vous avez traversé aisément la mer orageuse où navigent long-tems avec peine tant de gens de Lettres. Lorsque j'eus fait les deux premiers Volumes des *Lettres Juives*, quelque précaution que j'eusse prise pour qu'on ignorât que j'en étois l'Auteur, je fus connu aussitôt. Je païai le tribut que tout Ouvrage, applaudi du Public, doit à certains Critiques de profession. Il parut dans moins d'un an trente-quatre brochures contre mon Livre. Le Public, ainsi que vous, ignore aujourd'hui le nom de ces petits libelles; voici celui des principaux. *Le Rabbin Isaac, convaincu de mensonge*.

Le

Le Juif errant réfuté; *Lettre Chrétienne pour servir d'antidote à la soixante-huitième Lettre Juive*; *Examen des Ouvrages périodiques*. *Correspondance entre Ariste & Lisandre pour servir de réponse aux Lettres Juives*. Toutes ces brochures ne servirent qu'à faire connoître mon Livre, & le débit des quatre derniers Volumes en devint plus considérable. Cependant, au-lieu de penser que jamais les critiques n'ont nui à un Ouvrage qui a quelque bonté, qu'elles s'évanouïssent, & qu'il demeure, je me donnai la peine de répondre à cinq ou six petits Auteurs infortunés; & loin de les punir, je remplis leur espérance. Ils ne m'avoient attaqué que dans l'attente que je les tirerois de l'obscurité dans laquelle ils auroient resté toute leur vie, leur dessein réüssit, & le mal que j'avois prétendu leur faire, devint un bien pour eux.

Je songeois à me reposer, après avoir fini mes *Lettres Juives*; mais elles m'avoient acquis des ennemis plus dangereux que les mauvais Auteurs. Bien des personnes crurent devoir être obligées en conscience de me persécuter; je fus la victime du zèle mal-entendu de plusieurs honnêtes gens, & j'eus la douleur, quelque protestation que je fisse, de passer pour un homme dont les sentimens étoient pernicieux. Je composai plusieurs apologies de mes senti-

mens,

mens, que je plaçai à la tête des fréquentes éditions qu'on faisoit de mes *Lettres Juives*. Mes raisons ne convainquirent point ceux qui m'avoient condamné, le tems n'a point détruit leur préjugé, & depuis neuf ans j'ai beau protester contre l'injustice qu'ils me font, je ne puis rien obtenir sur leur esprit. J'eus encore d'autres adversaires, aussi dangereux que ceux dont mes Ecrits avoient blessé la dévotion; c'étoient des gens qui se plaignoient que j'avois maltraité leur nation. Il m'étoit échappé quelques plaisanteries sur les Suisses, je les avois crues sans conséquence; car j'ai été persuadé de tout tems qu'il y a en Suisse beaucoup de gens très ingénieux, & il est tel homme de Lettres dans ce païs, au jugement duquel je me soumettrois aussi volontiers qu'à celui de nos meilleurs Académiciens. Je fus attaqué vivement par plusieurs Ecrivains de Lausane. Je répondis d'abord avec beaucoup de modestie, je convins que j'avois eu tort, je changeai dans une autre édition ce que j'avois dit. L'aveu de ma faute ne contenta pas des Auteurs qui étoient intéressés à me trouver toujours coupable; ils m'attaquerent de nouveau. Il me fallut rentrer de nouveau dans la carrière, je combattis, & me laissant emporter à ma vivacité, je rendis une seconde fois la

jus-

justice que je devois à une nation aussi respectable que la Helvétique; mais je répondis avec beaucoup de vivacité à mes adversaires, & par conséquent je m'en fis des ennemis irréconciliables. Le plaisir de mettre les rieurs de mon côté m'a couté très souvent beaucoup plus cher qu'il ne valoit. A peine ma querelle avec les Suisses étoit-elle assoupie, que les Espagnols m'en suscitèrent une plus violente. Tous ceux, qui se trouvoient à la Haye, déclamoient contre mes *Lettres Juives*; ils prétendoient que je n'avois point rendu justice aux Espagnols, & que j'avois cherché toutes les occasions de décrier leur nation. Après avoir longtems murmuré, ils me déclarerent tout à coup la guerre par un manifeste assez outrageant, qu'ils firent mettre dans le vingt-troisième Tome de la *Bibliothèque Françoise*. Cette Piéce étoit écrite par un homme connu dans la République des Lettres, qui a du mérite & des connoissances. Je m'étois accoutumé depuis quelque tems aux démêlés Littéraires, & bien loin de refléchir que la personne, qui avoit écrit contre moi, y avoit été engagée par son emploi, & pour faire plaisir au Ministre d'un Prince de qui elle dépendoit, je lui répondis d'une manière sanglante dans une Epître dédicatoire que je lui adressai. Mon Ouvrage fut gou-

gouté, le Public rit alors, & les lecteurs rient encore lorsqu'ils le voient aujourd'hui; mais je voudrois ne l'avoir jamais fait.

Ma réponse produisit un effet tout contraire à celui que j'avois attendu; je m'étois flatté qu'elle feroit taire mes ennemis, elle les anima. Ils résolurent de faire une feuille périodique contre mes *Lettres Juives*, ils exécuterent leur projet, & deux fois par semaine il paroissoit une Brochure contre moi. Je résolus de faire tomber un pareil Ouvrage, & je crus que ma gloire étoit attachée à sa chûte. Une idée, aussi peu juste, n'étoit pardonnable qu'en faveur du peu de tems que j'étois citoien de la République des Lettres. Mon Libraire raisonnoit bien plus sensément, il me conseilloit de laisser mourir de sa mort naturelle un Ouvrage prêt à expirer, & qui avoit été à l'agonie dès le moment de sa naissance. J'étois trop irrité pour suivre ce conseil, je voulois gouter la douceur d'être le principal auteur de la chûte de cette feuille périodique. Je commençai mes *Lettres Cabalistiques*, & à peine en eus-je fait la moitié d'un Volume, que l'Ouvrage de mes adversaires tomba, & fut si bien oublié, que je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui trente personnes en Europe qui le connoissent. Il est vrai que je ne

crois pas qu'il y ait jamais rien eu d'aussi mauvais & d'aussi mal écrit.

Après le gain de cette bataille, je respirai pendant quelque tems, & j'emploiai le loisir que j'avois, à faire une nouvelle édition de ma *Philosophie du Bon Sens*, & à continuer mes *Mémoires de la République des Lettres*, & mes *Lettres Cabalistiques*. L'application que je donnois à ces différens Ouvrages, altéra ma santé; je lisois, ou j'écrivois quatorze heures par jour, & je menois depuis trois ans cette vie. Les Médecins m'avertirent plusieurs fois de quitter entiérement l'étude, ce fut inutilement. Je reconnus tout à coup, mais trop tard, que j'aurois dû suivre leurs avis; je tombai dans un épuisement total, & j'évanouissois trois ou quatre fois dans une heure. Enfin à force de remèdes on rétablit un peu mes forces. Je n'avois pas voulu consentir à modérer mes études, il fallut que je les abandonnasse entiérement, & pendant près de huit mois je cessai, & de lire, & d'écrire. Vous vous figurez sans doute qu'alors je fus tranquille, point du tout, j'éprouvai de nouveaux chagrins, qui m'avoient été jusqu'alors inconnus. Le Libraire, qui avoit imprimé mes Ouvrages en Hollande, s'étoit enrichi; il prit envie à plusieurs de ses confreres de m'attribuer plusieurs Ouvrages. Parmi ceux entre autres qu'il leur plut

de

de me donner, il y avoit plusieurs petits Romans, dans quelques-uns desquels des gens d'une grande naissance & d'un mérite distingué étoient fort maltraités. Parmi tous ces libelles, celui où je vis mon nom avec le plus de douleur, étoit une infâme Brochure d'une centaine de pages, intitulée *Lettre de Mr. le Marquis d'*Argens *avec des réponses servant de supplément à ces Mémoires.* Le chagrin que je ressentis de voir mon nom à la tête d'un pareil Ouvrage; pensa me faire retomber malade. Je desavoüai dans les Gazettes & dans les Journaux ce Livre, ainsi que les *Mémoires de Puineuf*, qui ne valoient guères mieux, & qu'un Libraire, avide de gain, vendoit sous mon nom; & pour éviter, s'il étoit possible, à l'avenir d'être la victime de l'avarice de quelques misérables Libraires, je fis mettre cette déclaration dans la seconde Partie du vingt-cinquième Tome de la *Bibliothéque Françoise*: „ Mr. d'*Argens* a prié les Auteurs
„ de cette Bibliothéque de permettre
„ qu'il fît annoncer dans leur *Journal*
„ tous les Ouvrages qu'il pourroit don-
„ ner au Public, & il desavoüe d'avan-
„ ce tous ceux qu'on s'avisera de ré-
„ pandre sous son nom. Cette pré-
„ caution lui a paru nécessaire pour
„ rendre inutiles les fausses imputations
„ qu'on pourroit lui faire de quelques

„ Livres d'un certain genre, auxquels il n'auroit aucune part ". Je ne me contentai point de cette déclaration, je me plaignis amérement dans mes *Lettres Cabalistiques*, & dans les *Mémoires secrets de la République des Lettres*, de l'injure qu'on me faisoit. Enfin je vins à bout de détromper les gens, assez peu éclairés pour avoir cru qu'un pareil Livre pût être de moi. Qu'a fait depuis le scélerat de Libraire qui l'a imprimé? Pour débiter son édition, il a changé le titre du Livre où mon nom ne se trouve plus, & il a substitué au premier celui-ci: *La vie de Mademoiselle* Carville, *Actrice de l'Opera de Paris. A Cythere* 1741. Quoique mon nom ne soit plus à la tête du Livre, il est encore à la fin d'une Lettre; ainsi ceux, qui n'auront pas lû le Livre sous son premier titre, & qui n'auront pas vû le desaveu que j'en ai fait dans tous les Papiers publics & dans les Journaux, s'ils ont assez peu de goût pour confondre ma façon d'écrire avec celle de ce misérable Ecrivain, ils me croiront l'Auteur de cet infâme libelle. Combien n'y a-t-il pas de gens qui lisent sans discernement? Je me rappelle toujours l'avanture de ce Provincial, qui, aiant été voir *Despreaux*, lui fit compliment sur la Satyre qui commence par ces vers, *Non, je ne ferai pas ce qu'on veut que je fasse.* C'est une mauvaise Piéce con-

contre le mariage, que les ennemis de *Despreaux* faisoient courir sous son nom. „ Il n'y a que des sots, répon- „ dit *Despreaux*, qui puissent croire „ que je sois l'Auteur d'un pareil Ou- „ vrage ". A ces mots, il lança un regard d'indignation sur le Provincial, & se retira. Si quelque chose doit me consoler, c'est que les plus grands hommes ont été sujets à cet inconvénient. Combien de mauvaises choses n'a-t-on pas imputées à *Rousseau*, & combien n'en attribue-t-on pas tous les jours à Mr. de *Voltaire?*

Ma santé étant un peu rétablie, il me fut impossible de rester plus longtems sans m'occuper. Mon Libraire, que le débit de mes Ouvrages enrichissoit, me pressoit de lui en donner encore quelqu'un. J'étois jeune, & Auteur, il me loüoit; j'aurois eu trop d'avantage sur mes confreres, si j'avois eu assez de sagesse pour résister à la flatterie. Je commençai mes *Lettres Chinoises*, dans le dessein d'en faire deux Volumes. L'heureux succès qu'elles eurent, m'en fit composer un troisième, & ensuite un quatrième. Il parut une traduction Allemande de ces *Lettres* imprimée à Leipsic sous le titre de *Voyageur Chinois*. Cependant ce que les Médecins m'avoient prédit, & ce que j'aurois dû prévoir, arriva; je retombai dans la langueur, d'où l'on avoit

eu tant de peine à me tirer. Quoique je sentisse que mes forces diminuoient tous les jours, flatté du débit de mon Ouvrage, je voulus entreprendre un cinquième Volume & j'eus une maladie, dont je ne guéris qu'après trois ans. J'avois annoncé par avance à mon Libraire tout ce qui m'arriveroit. „ Vous voulez, lui écrivois-je, „ encore un Volume des *Lettres Chinoises*, parce que vous les vendez fort „ bien, & que le Public en paroît „ content. Ces deux raisons sont assez passables, mais mon Médecin, „ qui m'assûre que je ruine entièrement ma santé par trop d'application, les trouve fort mauvaises; il „ prétend même les détruire par d'autres qu'il regarde comme invincibles. „ Il dit d'abord qu'il vaut mieux que „ vous gagniez un peu moins, & que „ je me porte un peu mieux. Il ajoute „ à cela que lorsque je serai mort, toute la bonne volonté que le Public témoigne pour mes Ouvrages, ne me „ servira guères. Voulez-vous savoir, „ me disoit-il l'autre jour, la récompense que vous aurez de vous être „ tué? Les gens, qui lisent volontiers „ vos Ecrits, diront: *C'est dommage qu'un tel Auteur soit mort, nous n'aurons plus rien de nouveau de lui*. Voilà „ quelque chose de bien flatteur, quand „ on est dans l'autre Monde! Croiez-

„ moi,

„ moi, ſongez à vous guérir, repoſez
„ vous, ne vous occupez que très peu,
„ bûvez, chantez, danſez, riez, dor-
„ mez, & laiſſez-là les Chinois & tous les
„ peuples chez leſquels vous voïagez de-
„ puis aſſez long-tems en imagination ”.

Ma ſanté, comme l'avoit prédit mon Médecin, devint ſi mauvaiſe, que tous mes amis, & entre autres le Géneral *Doys*, Commandant de Maeſtricht, & le Comte de *Schlipenbach*, qui m'aimoient tendrement, me forcerent de changer d'air. Je conſentis d'aller trainer une vie languiſſante dans des climats plus chauds, où l'on m'aſſûroit que mes forces ſe rétabliroient.

Tandis que je païois ſi cher le plaiſir d'avoir été goûté & applaudi par le Public, mes ennemis m'envioient encore cette ſatisfaction. Las de décrier mes Ouvrages, ſans pouvoir en venir à bout, ils s'efforçoient de me faire paſſer pour un homme d'un caractère dangereux; ils débitoient mille contes ridicules à mon ſujet. Mr. de *Voltaire*, ſe trouvant à Amſterdam, deux hommes lui ſoutinrent que je m'étois fait Turc. Il m'écrivit, quelque tems après, une Lettre à ce ſujet, qui me réjoüit beaucoup, malgré le chagrin que j'avois de me voir en bute aux impoſtures les plus groſſières.

Je ne craignois pas que les contes qu'on débitoit, me fiſſent tort en France;

ce; j'y étois trop connu, & j'y avois trop d'amis pour qu'on pût m'y soupçonner d'aucune action indigne d'un homme de qualité: mais j'étois au désespoir que ces contes courussent dans les païs étrangers. Combien de fois n'ai-je pas souhaité alors de n'avoir jamais écrit, & combien de fois, en pensant à mes Ouvrages, n'ai-je pas repeté ces vers de Racine!

Heureux, qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché!

Les calomnies, que mes ennemis répandoient, devinrent enfin si fortes, que je fus obligé de rompre malgré moi le silence, & d'avoir recours à une justification, à laquelle j'avois cru jusques alors ne devoir pas m'abaisser. Pour confondre l'envie & pour la forcer à se taire, je fis déposer chez un Notaire les piéces que vous avez vû imprimées à la tête des dernières éditions des *Lettres Juives*.

Lorsque mes ennemis virent qu'il leur étoit impossible de me rendre odieux au Public par mon caractère, ils retournerent à leur premier but, ils chercherent à me décrier par mes Ouvrages. En partant de Maestricht pour

Ve-

Venise, la rigueur de l'hyver, qui fut excessive, m'obligea de m'arrêter dans le Wurtemberg. En y arrivant, j'appris qu'on avoit soutenu, peu de jours auparavant, une thèse contre moi dans l'Université de Tubinge; je fus curieux de l'avoir. Elle étoit imprimée & répandue dans les autres Universités Protestantes, un de mes amis m'en procura aisément un exemplaire. J'étois accoutumé, depuis cinq ou six ans, à des critiques outrées; j'avoüe que celle-ci me surprit beaucoup. On examinoit fort sérieusement dans cet Ouvrage si Mr. le Président de *Montesquiou*, & moi, n'avions pas écrit pour établir la Réligion Mahometane & pour ruiner la Chrétienne. Quoique j'eusse résolu de ne plus répondre à tout ce qu'on pourroit écrire contre moi, ma patience fut poussée à bout. Je publiai une Lettre contre le Professeur qui m'avoit attaqué, & cette Lettre a été réimprimée dans une nouvelle édition des *Lettres Cabalistiques*. Elle est écrite d'une manière trop violente; mais j'y montre si bien le ridicule de l'accusation du Professeur, que plusieurs autres Ministres Luthériens, qui ont écrit depuis contre moi, n'ont pas ôsé entrer en discussion sur le fond de la dispute, & se sont contentés de se récrier sur la façon dure dont j'avois traité leur confrére. Quelques semaines après que

cette Lettre eut paru, le Professeur, qui m'avoit attaqué, m'écrivit pour se justifier; je lui répondis poliment, & notre dispute fut terminée. J'entrai alors au service de la Duchesse de Wurtemberg, cette Princesse m'aiant fait l'honneur de me faire son Chambellan. Je n'avois eu jusque-là des ennemis qu'en qualité d'Auteur, je commençai à en avoir comme Courtisan, & dans le tems que les *Journalistes* de Neufchâtel & ceux de Lausane cherchoient à faire revivre mon ancienne querelle avec les Suisses, & me reprochoient de nouveau avec aigreur une faute dont j'étois convenu & que j'avois réparée, d'autres gens s'efforçoient de me nuire. Heureusement pour moi, ils ne réuissirent point, & j'eus le bonheur de conserver la protection de la Princesse au service de laquelle j'étois. Plusieurs raisons m'aiant obligé dans la suite à lui demander mon congé, elle me fit la grace, en la quittant, de vouloir me donner une pension, dont elle m'envoia le décret, que j'ai encore, & qui est conçu dans ces termes: *Quoique le Marquis d'*Argens *ne soit plus à notre service, étant entré dans celui de Sa Majesté le Roi de* Prusse, *& partant à cet effet pour Berlin, nous avons pour agréable qu'en considération de ses bons & fidèles services passés, & ceux que nous nous promettons de lui dans l'avenir, il conserve,* com-

comme une marque, & de notre reconnoissance, & de la continuation de notre bienveillance, une pension de six cent florins par an. Ce qui ne pouvant que lui faire plaisir, nous lui en expédions les présentes sous notre propre Sein & notre Sceau privé. Fait à Stutgard ce 21. *Juin* 1742. AUGUSTE, *Duchesse de Wurtemberg.* Sensible, autant qu'on peut l'être, aux marques de bonté d'une grande Princesse, je crus cependant ne devoir pas les accepter, & je la suppliai de permettre que je refusasse la grace qu'elle m'avoit faite, & qui me paroissoit incompatible avec le parti que j'avois pris.

Le Roi m'aiant fait l'honneur de me donner la Clef de Chambellan, je crus que desormais mes jours alloient être tissus d'or & de soie. J'entrois au service d'un Prince, protecteur des Sciences & des Arts, dont l'esprit & les connoissances font l'admiration de tous ceux qui l'approchent, qui est bon, affable, & qui m'a, depuis le moment que j'ai été à son service, donné mille marques de sa bonté. Sa Cour rassemble en Princes & en Princesses les caractères les plus respectables. Deux Reines, dignes d'être également admirées par leurs vertus, par leur génie & par toutes les qualité de l'esprit & du cœur, font dans cette même Cour l'objet du respect & de la vénération de tous ceux qui les con-

connoissent. Qui auroit pû penser qu'à l'abri de tant de vertus, je ne trouverois point un azyle contre l'envie? Pour moi, je vous avoüe naturellement que je m'en étois flatté. Inutile esperance! l'influence maligne de mon étoile l'a emporté, & j'ai peut-être été plus en but aux traits de la jalousie & de la haine, que je ne l'avois été jusqu'alors.

Vous avez connu particuliérement *Jourdan*, cet homme respectable, cet homme digne de la faveur de son Maître, digne de ses regrets & de ceux de tous les cœurs vertueux. Vous avez perdu à sa mort un protecteur, & moi un véritable ami, dont je chérirai éternellement la mémoire. Il m'engagea à écrire quelques réflexions sur nos meilleurs Poëtes François, j'obéis. On sut que j'écrivois, on commença dès lors à cabaler contre mon Ouvrage; on en parloit dans toutes les occasions d'une manière desavantageuse. Enfin lorsqu'il parut, les gens, qui s'étoient efforcés de prévenir le Public, ne garderent plus aucune mesure; ils se déchaînerent sans ménagement. Ils voulurent engager quelques Savans à le décrier, mais leurs projets s'en allerent en fumée, aucun homme de Lettres ne voulut se prêter à leur haine, & le Public, qui juge par lui-même, & qui n'entre jamais dans les démêlés, ni

ni dans les cabales Littéraires, reçut favorablement ce même Ouvrage qu'on avoit compté de rendre méprisable. On vient d'en faire, il y a quelques mois, une nouvelle édition: elle est considérablement augmentée, mais elle a le même défaut que la première, elle est remplie de fautes d'impression. Je compte d'en donner une, qui sera plus correcte.

Pendant qu'on cabaloit contre moi en Allemagne, on me traitoit encore plus mal à Rome. On n'y avoit rien dit contre les *Lettres Juives*, tandis qu'elles n'y avoient paru qu'en François; on s'étoit contenté de les mettre à l'*Index*, & les Libraires les vendoient publiquement. Deux Abbés s'aviserent de les traduire en Italien & de les faire imprimer; le St. Office le trouva mal à propos. Les deux Abbés furent obligés de se sauver pour éviter d'être mis à l'Inquisition, & leur traduction fut brulée. Cette condamnation fit vendre le Livre à un très haut prix, & le lendemain qu'il eut été brulé, on le païoit dix ducats d'or. Cependant les Gazettes & les Journaux annoncerent cette nouvelle, mes ennemis ne manquerent pas de s'en servir pour montrer que j'étois un homme, dont les Ecrits étoient dangereux. Plusieurs Ministres Protestans s'aviserent pour la première fois d'approuver la conduite

de

de la Cour de Rome. Un Théologien Saxon, Professeur dans l'Université de Wittenberg, m'attaqua d'une manière beaucoup plus polie que n'avoit fait autrefois le Sieur *Weismann*, Professeur à Tubinge, dont je vous ai déjà parlé. Je répondis dans une feuille périodique au Docteur Saxon, & j'espere que ma réponse lui a fait connoître que j'ai des sentimens bien différens de ceux qu'il m'impute.

Après tant d'attaques, je comptois joüir de quelque tranquillité, lorsqu'il parut tout à coup deux Brochures d'un Anonyme. Ce qu'il y a de particulier dans cette affaire, c'est que les gens, qui étoient les Auteurs de ces Brochures, vivoient en société avec moi ; m'assûroient qu'ils étoient mes amis, & nioient d'avoir part à ces Ecrits. Je savois cependant qu'ils étoient d'eux ; il y a apparence que ces Messieurs, qui se disoient de mes amis, vouloient me faire éprouver que *qui fortement aime, fortement reprend.* Ces deux Brochures sont mortes en naissant. Je ne veux ni troubler les cendres des morts, ni rappeller ici une dispute entiérement finie. Vous avez été témoin du combat, & vous avez eu part au traité de paix ; ainsi je ne vous apprendrois rien de nouveau.

Quelque tems après que ces Brochures eurent paru, j'écrivis un petit Ouvra-

vrage; c'eſt *les Songes du Chevalier de la Marmote*. Cette badinerie fut commencée & achevée dans huit jours. Un de ces hommes rares, que dix ſiécles produiſent à peine, qui joignent à l'avantage d'être né dans le rang le plus élevé un génie ſupérieur, m'en avoit donné le ſujet, en plaiſantant dans un ſoupé. Ce Livre fut goûté, on en fit trois éditions en moins d'un mois, il en parut deux différentes traductions en Allemand; l'une fut imprimée à Leipſic, & l'autre à Berlin. Je devois peu m'applaudir du ſuccès de cet Ouvrage; car ce qu'il y avoit de plus ingénieux, qui étoit le ſujet des *Songes*, ne m'appartenoit pas, & je n'avois fait, pour ainſi dire, que rédiger & mettre en ordre les penſées que m'avoit communiquées celui à qui je devois l'idée de ce Livre. Il y avoit quelques badineries dans cet Ouvrage qui peut-être n'auroient pas dû trouver place dans un autre qui auroit été plus ſérieux; on voulut m'en faire un crime, & l'on prétendit que ſous le voile de la plaiſanterie & ſous le prétexe de raconter des ſonges, j'avois débité pluſieurs ſentimens dangereux. Enfin il ne tint pas à certaines gens qu'on ne fît ſubir à mon Ouvrage un examen auſſi rigoureux que s'il eût été queſtion d'un cours de Théologie, ou d'un Livre de controverſe.

Dans le tems qu'il sembloit que j'avois tout à craindre de la cabale, un Prince, accoutumé de battre ses ennemis, vint à mon secours & fit taire les miens ; il dit un mot en ma faveur, & son sentiment, toujours juste, toujours éclairé, força l'envie à se taire. Je résolus de profiter des momens de loisir dont sa protection & ses bienfaits me font joüir ; je commençai de travailler à la *Critique du Siécle*. Je comptois que cet Ouvrage n'auroit qu'un Volume, l'accueil que lui a fait le Public, m'engage à en donner un second. Ne pensez pas cependant que mes ennemis aient perdu le dessein de me nuire, je ne me flatte point d'être assez heureux pour cela. On a traduit en Allemand la première Partie de cet Ouvrage. Un homme, connu en Europe par son mérite & par ses vastes connoissances, a déjà publié quelques-unes de ces *Lettres* en Anglois ; elles se vendent actuellement. J'ai appris que certaines personnes débitoient que j'étois moi-même l'éditeur de ces feuilles, leur dessein étoit de me donner un ridicule, en me taxant d'une vanité dont je suis bien exempt. Ces Messieurs devroient considérer que mes Ouvrages ont été traduits en assez de Langues pour que je ne sois pas obligé de publier moi-même la traduction de ce dernier.

Voilà en abrégé mon histoire Littéraire. Elle ne doit ni vous épouvanter, ni vous faire abandonner la carrière où vous êtes entrée, & dans laquelle vous vous êtes déjà acquis tant de gloire; mais elle doit vous servir à vous rendre attentive dans vos actions & dans vos Ecrits. Vous avez trois qualités qui vous mettront toujours à l'abri de la plus grande partie des inconvéniens que j'ai éprouvés. Votre sexe est respecté du nôtre, & quelque grande que soit la fureur des Critiques, ils ont cependant conservé jusqu'à présent les égards qu'ils doivent à des personnes qui illustrent leur patrie, & qui donnent aux autres femmes l'exemple noble & utile de cultiver les Sciences. Lors même que quelques Dames se sont oubliées dans leurs Ecrits & se sont laissées emporter à leur vivacité, les gens, contre lesquels elles écrivoient, les ont respectées. La manière, dont Mr. *de la Mothe* a répondu à Madame *Dacier*, sera un exemple éternel de la modération avec laquelle un galant homme doit écrire contre une femme qui s'oublie jusqu'au point de manquer à cette douceur & à cette politesse qui semblent devoir être attachées inséparablement au beau sexe. *Racine* & *Despreaux*, attaqués plus d'une fois, & même persécutés par Madame *des Houlières*, garderent toujours le silence. Ils au-

auroient cru se deshonorer, s'ils eussent usé de représailles contre une femme, dont ils avoient un juste sujet de se plaindre, mais dont ils admiroient le génie.

Vous êtes d'un caractère à ne jamais rien écrire qui puisse blesser non seulement les loix de l'équité, mais celles de la politesse. Vous aimez à loüer, & non pas à médire; vous condamnez avec des ménagemens infinis ce qui vous paroît condamnable, & vous soutenez vos sentimens avec une modestie qui prévient en votre faveur ceux-mêmes contre lesquels vous disputez. Je vous exhorte à continuer d'agir toujours avec autant de sagesse. Je crois devoir vous avoüer que je n'ai point eu autant de prudence que vous. Lorsque je commençai à devenir Auteur, j'étois jeune, emporté; je sortois du service, & j'avois porté dans la République des Lettres un reste d'humeur militaire. Dès qu'une chose me paroissoit mauvaise, je la critiquois, & quelquefois avec aigreur. J'employois presque toujours un style ironique & badin, plus propre souvent à faire des ennemis irréconciliables, que les injures qui fâchent d'abord, mais qui ne piquent point jusqu'au vif, & dont le souvenir s'efface aisément. J'avois, il est vrai, un profond respect pour tous les grands hommes; mais ce n'est

n'est point assez d'admirer les grands Ecrivains, il faut être poli avec les médiocres, & ne point injurier les mauvais. Les critiques, qu'on avoit faites sur mes premiers Ouvrages, m'avoient irrité, & le succès qu'avoient eu ces mêmes Ouvrages, m'avoit persuadé que j'étois en droit d'agir avec hauteur. L'approbation du Public fut une des causes du grand nombre des gens qui ont voulu me nuire; si j'eusse été moins applaudi, j'aurois été moins critiqué, & je me serois fait moins d'ennemis. Si j'entrois aujourd'hui dans la République des Lettres, je ne pourrois pas éviter les adversaires que me susciteroient l'envie & la jalousie; mais j'aurois pour moi plusieurs personnes que je n'ai point eues, qui m'ont cru d'un caractère dur & mordant, & que je n'ai pû desabuser entiérement de leur prévention, malgré les soins que j'ai pris dans la suite. Je subis encore actuellement la peine d'une vivacité dont je me suis corrigé.

L'impression demeure. En vain croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage;
On souffre encor long-tems de ce vieux préjugé,
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé.

Et j'ai vû quelquefois païer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.

Conservez donc toujours ce caractère doux que le Ciel vous a donné. Je vous avoüe les fautes que m'a fait faire ma vivacité, non pour me vanter de m'en être corrigé, mais pour que mon exemple puisse vous être utile, & serve à vous garantir des défauts qui m'ont nui. On a vû quelquefois les personnes les plus douces devenir les plus violentes. Dès qu'on s'abandonne aux passions, quelque foibles qu'elles soient d'abord, elles nous emportent bientôt. Celles, qui paroissent dans les commencemens ne pouvoir nous émouvoir qu'avec peine, nous arrachent dans la suite à nous-mêmes vingt fois dans la journée.

Il suffit qu'une fois dans le vice on débute,
Une chûte toujours attire une autre chûte.

Vous avez encore une qualité qui vous gagnera les cœurs de bien des gens, & qui vous évitera des inconvéniens où plusieurs Auteurs ont été exposés. Vous écrivez avec une sagesse qui ne sauroit être trop loüée, vous ne vous permettez jamais aucune réflexion, aucune saillie qui puisse bles-

bleſſer les perſonnes les plus ſcrupuleuſes, vous ne faites ſervir votre esprit qu'à donner des armes à la vertu contre le vice & l'irréligion ; c'eſt dans vos Ecrits l'unique but que vous vous propoſez. J'ai éprouvé qu'il eſt dangereux de vouloir quelquefois parler ſur certaines matières : avec quelque précaution qu'on les traite, on ne ſauroit éviter de dire bien des choſes qui préviennent pluſieurs des lecteurs contre un Auteur. Si j'écrivois aujourd'hui quelques-uns de mes Ouvrages, je ſupprimerois des endroits qui ont plu à certaines perſonnes, mais qui m'ont attiré la haine de quelques autres. Il eſt fâcheux de ſe faire des admirateurs & des partiſans aux dépends de ſon repos & de ſa tranquillité. Ce qu'il y a de plus triſte, & à quoi vous devez ſouvent refléchir, c'eſt qu'il eſt impoſſible de faire rentrer dans l'oubli quelque choſe qu'on a écrit dans un Livre. L'avidité des Libraires ne ſouffre point qu'un Auteur ſoit le maître de taire ce qu'il a publié une fois. Il a beau ôter de ſon Livre, dans les éditions qu'il en donne, ce qu'il veut ſupprimer, les Libraires en font d'autres où ils rétabliſſent ce qu'il avoit ôté, & la malignité humaine fait que le Public préfere l'édition du Libraire à celle de l'Auteur. Si c'eſt un ſujet de reproche à un homme que de ne pas éviter d'agiter

giter des questions qui peuvent nuire directement ou indirectement à la Religion, c'en est un de honte & d'opprobre à une femme de tomber dans cette faute, puisque son sexe & son état exigent d'elle une retenue qu'on ne demande point chez les hommes. Continuez donc à ne faire usage de vos lumières que pour joindre toujours l'utile à l'agréable, & remplissant avec exactitude tous vos devoirs, soiez assûrée du suffrage de tous les honnêtes gens.

Je dois encore vous recommander une chose à laquelle il me paroît que plusieurs célèbres Ecrivains n'ont pas fait assez d'attention ; c'est qu'il ne faut jamais répondre aux critiques. Si elles sont fausses, elles tombent d'elles-mêmes ; si elles sont fondées, tout ce qu'on peut dire contre elles, ne les détruit point. Jamais les critiques n'ont nui à un bon Ouvrage.

Tous les grands hommes ont été critiqués, & même injuriés. On ne se souvient plus des Ouvrages qu'on a écrits contre eux, que par l'indignation que l'on a contre les Auteurs de ces Ouvrages.

C'est un sort inévitable aux grands génies que celui d'exciter la jalousie des médiocres ; & c'est le caractère de ces derniers de répandre leur venin sur la gloire des premiers. Voiez combien

bien de fois *Homere*, *Horace*, *Virgile* ont été attaqués par des Ecrivains méprisables ; tous les siécles ont produit un nombre de petits Auteurs qui ont voulu détruire la réputation de ces grands hommes.

Dès qu'un homme s'éleve au-dessus des autres, il excite la haine & la jalousie de tous ceux qui n'ont point assez de probité pour rendre justice au mérite, ou assez de talens pour égaler ceux dont ils envient le sort. Jamais *Racine* ne fut jaloux de *Boileau*, ni *Boileau* de *Racine*, parce qu'ils avoient tous les deux ce que l'un eût pû envier à l'autre ; j'entends une grande réputation, acquise justement. *Eschine*, vaincu par *Démosthene*, rendit un hommage public à l'éloquence de son rival ; mais *Eschine* joignoit une grande probité à un grand mérite, la vérité l'emporta dans son cœur sur le mensonge. S'il eût été moins honnête homme, il eût cru être dispensé de rendre justice à un homme qui étoit la cause de son exil.

On voit peu d'Ecrivains illustres qui aient voulu s'abaisser au vil métier de Critique de profession. Cet emploi, qui pourroit être noble & très utile, s'il étoit rempli dignement comme il l'a été autrefois par les *Bayles* & par les *Salo*, & comme il l'est encore aujourd'hui par les Auteurs du *Journal des Savans*, est devenu en général dans la

République des Lettres, par l'abus qu'on en a fait, aussi méprisable que l'est celui des bandits Napolitains, qui assassinent pour de l'argent. La jalousie produit sur le cœur des mauvais Ecrivains le même effet que l'or sur celui des brigands.

Si tôt que d'Apollon un génie inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent,
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumière importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.

Considérez combien de Brochures l'on a écrites contre *Racine*, *Boileau*, *Molière*, *la Fontaine*; à peine en connoissez-vous aujourd'hui le nom. Il en sera de même dans quelque tems des Libelles qu'on a publiés contre Mrs. de *Voltaire*, *Fontenelle*, *Crebillon*, *Prevôt d'Exiles*, *Maupertuis*, & quelques autres gens de Lettres, dont la mémoire & les Ouvrages passeront à la postérité.

La fureur de certains Ecrivains ressemble à l'avidité des gardes de la Doüane. Les premiers sont aussi attentifs à ne laisser aucun homme de Lettres exemt de leur censure, que les autres à ne laisser passer aucune marchandise sans

fans en recevoir les droits. Un Savant, qui vient du Nouveau Monde, à peine arrive-t-il dans celui-ci, qu'il y trouve des Auteurs qui publient des Libelles contre lui. Il n'a pas eu le tems encore de se reconnoître, qu'on le régale de deux ou trois Brochures, où l'on s'efforce de le rendre ridicule. L'exemple de ce que je dis, vient d'arriver récemment. Monsieur *de la Condamine*, homme respectable par ses connoissances & par son caractère, arrive du Perou à Amsterdam; comment pensez-vous qu'il est récompensé des peines & des travaux qu'il a essuiés pour déterminer la figure de la Terre? A peine est-il débarqué, qu'il est régalé de deux Lettres écrites par un Anonyme. On lui impute vingt sottises dont il est incapable, & on le dépeint comme un fou & comme un escroc. Lorsque Monsieur de *Maupertuis*, respectable par sa science & par son génie, estimable par son bon cœur, par ses manières simples & unies, enfin par mille qualités qui se trouvent rarement réunies dans un seul homme; lorsque Monsieur de *Maupertuis*, dis-je, que vous connoissez personnellement, & dont je n'ai pas besoin par conséquent de vous faire un plus long éloge, revint du Pôle, savez-vous comment il fut d'abord reçu? Plusieurs Savans se réunirent contre lui dans le dessein de l'ac-

cabler, non par des raiſons, mais par des autorités. Les Chanſonniers le chanterent, les Auteurs médiocres l'inſulterent, l'Abbé *des Fontaines* tâcha de lui donner un ridicule ; cet homme, qui méritoit qu'on lui élevât des autels, ne trouva, en retournant dans ſa patrie, que des ſatyres & des cabales. Le tems a fait pour lui beaucoup plus que n'auroient fait tous les Livres qu'il eût écrits contre ſes ennemis ; le Public a pris ſa défenſe, & lui a rendu toute la juſtice qu'il méritoit. La France ſe glorifie aujourd'hui de l'avoir produit, & l'Allemagne ſe félicite de l'avoir acquis. Vous avez le bonheur de vivre ſous les loix du grand Roi, au ſervice duquel vient d'entrer cet homme illuſtre, & vous devez compter parmi les jours les plus heureux de votre vie, celui où vous êtes venue à Berlin. Vous y avez tout ce qui peut contribuer à perfectionner vos talens & vos connoiſſances, les Sciences & les Arts y trouvent une égale protection, & le Prince, qui les y fait fleurir, raſſemble dans cette ville un nombre de gens rares qui ont porté leur profeſſion au plus haut point. On voit dans les autres grandes villes quelques perſonnes qui excellent dans un ſeul genre ; mais ici vous trouvez des gens d'un mérite diſtingué dans tout ce qui peut inſtruire & flatter. Le Roi a appellé de tous les

endroits de l'Europe les Savans les plus illuſtres & les Artiſtes les plus fameux! Quel eſt le Mathématicien qui ne connoiſſe pas les noms illuſtres d'*Euler* & de *Maupertuis*, & qui ne les reſpecte pas? Quel eſt le Phyſicien qui n'admire point *Librekin*?

On peut dire des Arts & des Sciences ce que *Cicéron* a dit des ſeules Sciences, qu'elles ont entre elles comme une eſpèce d'alliance, & ſe tiennent toutes, s'il faut ainſi dire, par la main. Vous trouvez entre les Arts & les Sciences cette union à Berlin. La Peinture y eſt portée à un très haut dégré par l'ingénieux & gracieux *Peine*; la Gravûre y eſt parvenue à ſa perfection ſous les mains hardies & ſavantes de *Smits*; la Muſique y fleurit, & elle y eſt exécutée par des Muſiciens, dont le mérite eſt connu & approuvé de l'Europe entière. Il n'eſt dans cette Europe aucun joueur de flute préférable à *Quantz*, aucun Violon plus délicat que *Benda*, & aucun chanteur, dont le mérite ſoit au-deſſus de celui de *Salinbeni*, à qui le Ciel a donné une figure & un eſprit dignes de répondre à la beauté de ſa voix. La danſe ne le céde point au chant. La célèbre *Barbarini* & votre aimable ſœur ſont deux danſeuſes inimitables; *l'Ani* eſt le premier homme du Monde dans ſon genre. Vous, qui aimez les Arts & les Sciences, qui les cul-

cultivez également, & qui de la même main que vous écrivez un Livre applaudi du Public, dessinez une Academie assez bien pour mériter que *Peine*, ce grand homme, veuille vous donner des leçons & des loüanges, que pouvez-vous souhaiter de plus que ce que vous avez rencontré à Berlin? Tous vos goûts y sont remplis, & ce qui acheve de rendre votre bonheur plus grand, vous pouvez les contenter sans peine & sans inquiétude. Le Maître, que vous servez, joint la récompense & le salaire à la protection qu'il accorde aux Arts, & ceux, qui les exercent sous ses yeux, joüissent d'une aisance qu'on ne trouve point ailleurs. Vous devez tous vos soins à la gloire & aux plaisirs d'un si grand Prince; sa bonté pour vous ne doit jamais sortir de votre mémoire. Il a plusieurs fois daigné vous encourager par ses loüanges, & vous dire à vous-même qu'il étoit content de vos talens. Vous avez tout ce qu'il faut pour mériter des éloges aussi flatteurs, & ce seroit une faute bien impardonnable, si vous ne travailliez à vous en rendre tous les jours plus digne. Vos talens pour le théatre sont supérieurs, vous enlevez les suffrages des connoisseurs, vous les attendrissez, vous leur inspirez les divers mouvemens dont vous êtes agitée. Faites que de même qu'ils trouvent dans votre sœur les gra-

ces

ces de la *Salé* & la legéreté de la *Camargo*, ils conviennent unanimement que vous avez la noblesse de la *le Couvreur* & le feu de la *Dumenil*. Tout doit vous exciter à porter votre métier au plus haut dégré de perfection, tout doit ici vous le rendre cher. On ne fait point à Berlin, par une contrariété singulière & bizarre, un mêlange ridicule & superstitieux d'honneur & d'infamie, de gloire & d'avilissement. L'art des *Sophocles* & des *Euripides*, que vous professez, y est consideré comme n'aiant rien que d'estimable; & si le Ciel venoit à terminer vos jours, loin qu'on vous refusât la sépulture, on vous éleveroit un mausolée, dressé par les mains de tous ceux qui aiment les Arts & les Sciences. Le sage Roi, que vous servez, protege les talens dans les personnes qui vivent, & les fait honorer dans la personne de ceux qui sont morts.



LET-

LETTRE

De Mademoiselle COCHOIS, *à Monsieur le Marquis d'*HERO***. *Maréchal-de-Camp des Armées de Sa Majesté Très Chrét.*

AU milieu du tumulte & du bruit des armes, après une bataille & six siéges, vous vous ressouvenez de quelqu'un qui mérite aussi peu d'attention que moi! Cela m'est trop flatteur, pour que je ne vous en remercie pas. Je n'ai point voulu charger Monsieur le Marquis d'ARGENS de vous marquer ma reconnoissance, j'ai cru qu'il s'en acquitteroit trop foiblement. Je connois son style laconique, suite nécessaire de sa paresse. Il vous auroit dit tout simplement, *Mademoiselle* Cochois *est très sensible à votre souvenir.* Pour moi, je vous assûre que j'en suis enchantée. Vous ne sauriez vous figurer combien je suis flattée d'avoir quelque part à l'estime d'un homme aussi spirituel & aussi aimable que vous. Un Auteur, qui voit applaudir sa Piéce à la première représentation, n'est pas aussi charmé que je l'ai été en lisant la Lettre que vous avez écrite au Marquis d'ARGENS. A propos de Piéce,

nous

nous avons lû avec un plaisir infini celle que vous nous avez envoiée, & nous allons la joüer inceffamment. Votre ami est un grand Poëte. Après tant de bonnes choses que vous lisez tous les jours, ne me trouverez-vous pas bien hardie de vous envoier des vers de ma façon? N'importe, je compte sur votre indulgence, je la connois, & elle me rassûre. Je suis, &c.

*Imitation de la neuvième Ode du troisième Livre d'*Horace, *par Mademoiselle* COCHOIS.

Daphnis.

Quand vous m'aimiez, Lydie, *& que l'indifférence*
Ne m'avoit point encor banni de votre cœur,
Que votre ame pour moi fixoit son inconstance,
Un sceptre n'auroit pas augmenté mon bonheur.

Lydie.

Quand je pus à Daphnis *me flatter d'être aimable,*
Tant que son cœur n'a point brulé de nouveaux feux,
Que Lydie *à* Cloé *lui sembloit préferable,*
Le sort de Vénus *même étoit moins glorieux.*

Daph-

Daphnis.

Pour la belle Cloé *d'une ardeur éternelle ;*
Oui, mon tendre cœur brule, & veut bruler toujours.
Je donnerois mon sang pour la rendre immortelle,
Si le cruel destin en vouloit à ses jours.

Lydie.

Le cœur de Calaïs *fait toute mon envie,*
Il paroît à mes yeux le plus beau des humains,
J'abrégerois mes jours pour prolonger sa vie,
Et ma mort le mettroit à l'abri des destins.

Daphnis.

Mais si le même Dieu, qui nous fut favorable,
Vouloit nous réunir par un plus fort lien ;
Si mon cœur dans Cloé *ne trouvoit rien d'aimable,*
S'il faisoit d'être à vous son plus sensible bien.

Lydie.

Vous ressemblez, Daphnis, *à la mer orageuse,*
Et quoique Calaïs *soit plus beau que le jour,*
Avec vous je vivrois & je mourrois heureuse,
Si pour moi vous aviez un véritable amour.

PEN-

PENSÉES DIVERSES

Sur l'Art d'embellir le visage, par Mademoiselle COCHOIS.



§. I.

L'Envie de paroître belle a fait dans tous les tems la plus forte passion des femmes. *Ovide*, dans un petit Ouvrage qu'il a écrit sur l'*Art d'embellir le visage*, dans lequel il parle du fard dont se servoient les Dames Romaines, dit que les Sabines, qui vivoient sous le Roi *Tatius*, avoient plus de soin de leurs champs que de leurs personnes, qu'elles se soucioient très peu de plaire, & qu'aiant le teint vif & haut en couleur, elles ne pensoient point à en corriger la trop grande rougeur; mais qu'elles passoient une partie de leur vie assises sur un escabeau, où elles filoient sans relâche. Je veux bien croire avec *Ovide* que les Sabines aient eu plus de soin de leurs champs que de leurs personnes. Nos païsannes, nos artisanes, en général toutes nos femmes qui sont obligées de travailler pour vivre, sont plus attentives à leur travail

qu'à leur parure, parce qu'il leur est plus essentiel de vivre que de plaire, & que sans leur travail elles ne pourroient subsister; mais quoiqu'elles se négligent, elles n'en ont pas moins envie de plaire, & dès qu'elles peuvent trouver le moment de songer à leur parure, elles le saisissent. Cette païsanne, qui a passé toute la semaine dans le travail, dans la peine, n'est occupée le Dimanche que de son habillement & de sa coëffure: ainsi je ne doute pas que les Sabines, quelque attachées qu'elles aient été à leur ménage, n'aient été susceptibles du desir de plaire. Si nous avions été de leur tems, nous aurions vû qu'elles ne filoient pas sans relâche, & qu'elles déroboient à leurs occupations quelques instans qu'elles emploioient à se parer; j'entends à se parer à leur manière, c'est-à-dire autant que leur état & leur pauvreté le leur pouvoit permettre.

Le cœur humain a toujours eu les mêmes passions, il s'est toujours ressenti des mouvemens de l'amour propre. Vouloir que les femmes autrefois n'aient point été sensibles au plaisir de plaire, c'est prétendre qu'elles n'étoient point de simples mortelles, c'est en faire des demi-Divinités. Je ne doute pas qu'il n'y ait eu quelques Saintes qui ont résisté, par une grace particulière, aux mouvemens de l'a-

mour

mour propre; mais elles n'ont dû cette résistance qu'à un secours surnaturel, & malgré les soins qu'elles prenoient, elles n'étoient pas cependant exemtes de cèt amour propre contre lequel elles combattoient. Leur soin n'avoit point abouti à le détruire, mais à en diminuer la force, & à en rendre les impressions moins fortes.

Cet amour de plaire, si naturel aux femmes, leur fait chercher tout ce qui peut contribuer à donner du lustre à leur beauté. Celles, qui ne sont pas belles, tâchent de trouver dans l'art ce que la nature leur a refusé; & celles, qui le sont, se persuadent que l'art augmente & perfectionne la nature. Si cet art ne consistoit que dans la manière de se coëffer, de s'habiller, de se chausser, je ne pense pas qu'on pût le condamner; mais on l'emploie souvent à embellir le visage par des pommades, par le fard & par le rouge. Les hommes se récrient contre cette supercherie, ils regardent comme un crime, qu'on veuille les tromper. Ont-ils raison, ne l'ont-ils pas? C'est ce que nous allons examiner.

§. II.

Il est bien des hommes, qui, par le soin qu'ils prennent de leur parure, semblent justifier les femmes qui se fardent. Pourquoi y a-t-il plus de mal à cacher par le moïen d'une pommade une tâche qu'on a sur le visage, qu'à empaqueter ses cheveux gris sous une perruque blonde? Si c'est une dissimulation condamnable que de chercher à imposer aux yeux, & si c'est un mensonge que de vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité, celui, qui déguise ses cheveux, ses dents, ses yeux, doit être pour le moins aussi coupable que celui qui déguise son teint & ses couleurs. Or, quel est l'homme du monde qui se fasse une peine de porter une dent postiche, s'il lui en manque une; un œil de verre, s'il a perdu un œil, & qui ne prenne une perruque, s'il est chauve? Je ne vois pas sur quel fondement les hommes peuvent accuser les femmes de supercherie, en cherchant à paroître plus belles qu'elles ne le sont, lorsqu'eux-mêmes leur donnent l'exemple d'avoir recours à l'art pour corriger la nature. Les choses devroient être égales. Quand les hommes se donneront pour tels qu'ils

font, ils pourront fe plaindre que les femmes veuillent paroître à leurs yeux ce qu'elles ne font pas.

Les hommes devroient favoir bon gré aux femmes du foin qu'elles prennent pour leur paroître belles. Je vais plus loin, & je dis qu'il eft plufieurs amans qui feroient très mortifiés fi leurs maitreffes fuivoient leur avis, & fe préfentoient à eux telles qu'elles font. Ils les croient blanches, & elles font noires; ils font perfuadés qu'elles ont les cheveux & les fourcils noirs, elles les ont rougeâtres; enfin ils leur trouvent plufieurs autres beautés, qui fe changeroient en défauts. Ils perdroient les biens dont ils joüiffent, s'ils voioient les chofes telles qu'elles font, & leur curiofité feroit la caufe de la fin de leur amour.

Un homme, dont la maitreffe fe farde, & qui cherche à découvrir fi elle cache par ce moïen des défauts, qui veut, après avoir reconnu qu'elle met du blanc, qu'elle fe montre à lui telle qu'elle eft; cet homme, dis-je, eft dans le cas de ce citoien d'Argos dont parle *Horace*, lequel, étant affis fur le théatre, où il ne paroiffoit ni acteur, ni fpectateur, s'imaginoit entendre les plus belles tragédies du monde, & fe tenoit affis des heures entières dans l'attitude d'un homme qui admire & qui applaudit. Malheureufement pour

 lui,

lui, ses parens voulurent dissiper son illusion, & aiant tout mis en usage pour le détromper, ils en vinrent à bout. Revenu à lui-même, *Cruels amis!* leur dit-il, *vous ne m'avez pas guéri, vous m'avez ôté la vie, en me tirant d'une si agréable illusion. C'étoit une erreur, je le veux; mais cette erreur me faisoit gouter les plaisirs les plus doux.* N'est-ce pas donner le coup de la mort à un amant qui croit être aimé tendrement d'une femme, dont le visage est plus blanc que la neige, & le teint plus frais & plus vermeil que la rose, que de lui montrer ce visage sans couleur, creusé & maltraité par la petite verole? Nous ne sommes heureux que par l'imagination, laissons donc à un amant les plaisirs qu'elle lui donne, & n'allons point, par une trop grande rigidité, accuser de mensonge une femme, dont l'utile supercherie rend heureux celui qu'elle abuse.

S'il faut en croire un homme d'esprit & qui connoissoit le monde (C'est *la Bruyère*), les hommes en général trouvent les femmes qui se fardent, plus laides lorsqu'elles ont du blanc & du rouge, que lorsqu'elles se montrent telles qu'elles sont. Je ne doute pas qu'une femme, qu'on sait être couverte de fard, n'inspire quelque chose de dégoutant. Ce n'est pas de quoi il est question, il s'agit de savoir si une femme,

me, qui trouve le secret d'emploier habilement ce fard, sans qu'on le fache, paroît plus laide. L'expérience prouve tous les jours le contraire, & si elle perdoit à mettre du fard, il n'est pas douteux qu'elle n'en feroit point usage. Ecoutons parler *la Bruyère*, nous répondrons ensuite. „ Si les femmes veulent
„ seulement être belles à leurs propres
„ yeux & se plaire à elles-mêmes, el-
„ les peuvent sans doute dans la ma-
„ nière de s'embellir, dans le choix
„ des ajustemens & de la parure, sui-
„ vre leur goût & leur caprice : mais
„ si c'est aux hommes qu'elles desirent
„ de plaire, si c'est pour eux qu'elles
„ se fardent, ou qu'elles s'enluminent,
„ j'ai recueilli les voix, & je leur pro-
„ nonce de la part de tous les hom-
„ mes, ou de la plus grande partie,
„ que le blanc & le rouge les rend af-
„ freuses & dégoutantes ; que le rouge
„ seul les vieillit & les déguise, qu'ils
„ haïssent autant à les voir avec de la
„ ceruse sur le visage, qu'avec de fauf-
„ ses dents à la bouche & des boules de
„ cire dans les machoires, & qu'ils
„ protestent sérieusement contre l'arti-
„ fice dont elles usent pour se rendre
„ laides ". Plusieurs de ces réflexions ne me paroissent point justes. Il est certain que les hommes n'aiment point à voir de la ceruse & d'autres drogues sur le visage des femmes, mais il n'est

pas moins certain que lorſque cette céruſe eſt emploiée avec art & qu'elle n'eſt point ſenſible, elle n'enlaidit point. Il y a pluſieurs femmes qui mettent du blanc, on ignore qu'elles en mettent. Elles paroiſſent belles, & paroîtroient laides ſi elles n'en avoient pas. Quant au rouge, je ne crois pas devoir m'y arrêter, parce que lorſqu'il eſt mis avec modération, rien ne donne plus de grace au viſage. Les femmes même, qui n'en font aucun uſage, en conviennent, & bien loin qu'il vieilliſſe & qu'il laidiſſe, il donne de la vivacité aux yeux, il releve la blancheur du teint & rend l'air plus gracieux, j'entends toujours lorſqu'on en met modérément. Il eſt donc clair que tout ce qu'il y a de vrai dans le raiſonnement de *la Bruyère*, c'eſt que les hommes n'ont point de goût pour un viſage qu'ils ſavent être couvert de fard. Cet Auteur n'avoit pas beſoin de dire aux femmes qu'il avoit recueilli à ce ſujet la voix de tous les hommes, & qu'il leur prononçoit un arrêt déciſif de leur part. Il n'y a aucune d'elles, ſur-tout parmi celles qui ſe fardent, qui ne ſoit très perſuadée qu'elle ne paroîtra point aimable ſi l'on découvre ſa ſupercherie; auſſi s'efforce-t-elle de la cacher. Il y a deux choſes qu'une femme du monde n'avoue jamais, c'eſt de

met-

mettre du blanc, & d'être née l'année où elle est née.

Les hommes me paroissent injustes de vouloir exiger qu'une femme qui est laide, & qui peut devenir jolie en mettant du blanc, reste laide. Je les approuve de ne pas l'aimer s'ils viennent à découvrir que sa beauté est empruntée, mais je les condamne de ne pas souffrir que cette femme tâche de réparer & de cacher les outrages que lui a faits le sort. N'est-il pas naturel que chacun cherche ses avantages, pourquoi vouloir exiger qu'une personne ne soit point trouvée aimable par les autres, parce qu'elle n'est pas de notre goût? Il y a dans ce procedé une dureté impardonnable.

Je ne suis point étonnée qu'un homme tienne ce langage, *Je n'aime point cette femme, sa beauté est empruntée, je sais qu'elle met du blanc. Quelque piquante qu'elle paroisse, elle ne produit aucun effet sur mon cœur*, mais je trouve fort extraordinaire qu'il me dise, *J'ai une maitresse qui ne doit rien qu'à la nature, le Ciel a répandu dans sa personne toutes les graces; c'est ce qui fait que je ne saurois souffrir que d'autres femmes, qui sont moins jolies qu'elle, & même qui sont laides, tâchent de plaire à d'autres hommes & aient recours à l'art pour réparer les disgraces de la nature.* Hé! pourquoi, peut-on répondre à cet homme, vous embarrassez-vous de ce que font des

des personnes auxquelles vous ne prenez aucun intérêt ? *Ho! ho!* replique-t-il, *j'aime la franchise, je ne veux point que par un adroit mensonge on se pare d'un bien dont on n'a point la propriété.* Hé! que vous importe, Monsieur le Misantrope? Laissez vivre les gens en paix, ne forcez point les femmes, assez malheureuses pour être nées laides, de le paroître, & souffrez que ceux qui les trouvent jolies, ne soient point desabusés de leur erreur.

§. III.

Je crois avoir dit tout ce qu'on peut dire pour excuser l'usage d'embellir le visage, voions actuellement quels en sont les inconvéniens. Il est difficile aux hommes de ne point passer certaines bornes, & de se tenir dans un juste milieu entre l'utile & le superflu, entre ce qui est permis & ce qui devient illicite; mais il l'est encore plus aux femmes de ne point pousser les choses à l'extrême lorsqu'il s'agit de leur beauté. La passion de paroître belle, qui domine dans toutes leurs actions, les empêche de s'arrêter à un certain point, au-delà duquel les mêmes choses, qui étoient bonnes ou indifferentes, deviennent pernicieuses & condam-

damnables. Plusieurs femmes jolies ont vû que des femmes laides cachoient les défauts de leur visage, elles ont cru qu'elles deviendroient plus aimables si elles emploioient le même art, & il est arrivé qu'elles ont perdu leur teint. Rien ne flétrit & ne ride autant la peau que le blanc. Une femme laide naturellement ne risque rien en s'en servant; mais une jolie détruit en peu de tems les charmes qu'elle a reçus de la nature. Une femme d'une figure aimable, qui met du blanc, agit aussi insensément que si elle se coupoit le visage, uniquement dans le dessein d'avoir le plaisir de cacher les cicatrices des blessures qu'elle se feroit faites. Le plus charmant visage devient bientôt par l'usage du fard rempli de rides. N'est-ce pas acheter bien cher le plaisir de paroître un peu plus blanche, que de le païer par la perte de son teint? N'est-ce pas changer un bien réel contre un imaginaire? N'est-ce pas se préparer un long & inutile repentir? J'ai connu de jolies femmes, qui, pour avoir fait usage du fard, avoient si fort alteré leur teint & ridé leur peau, qu'elles n'ôsoient plus se regarder au miroir avant d'avoir mis leur blanc L'état où étoit leur visage, eu égard à celui où il avoit été autrefois, leur paroissoit affreux. S'il est excusable à une femme de se farder, c'est lorsqu'elle n'a rien à perdre, & qu'el-

qu'elle ne craint point le ravage que fait le fard ſur un viſage.

Parmi les jolies femmes le nombre de celles qui mettent du blanc, n'eſt pas à beaucoup près auſſi conſidérable que l'eſt celui de celles qui ne mettent que du rouge. Il eſt des païs où toutes les femmes s'en ſervent. En France les perſonnes du bas peuple n'ôſeroient en porter ; en Ruſſie les païſannes, qui vont au marché vendre du beurre, en mettent autant que nos Dames de qualité. Si l'uſage du rouge étoit modéré, & s'il n'étoit pratiqué que par les femmes qui n'ont point aſſez de couleur, je ne le trouverois point extraordinaire, je le regarderois comme très raiſonnable. Le rouge n'a rien de mal-propre & rien de dégoutant, ainſi il n'a point les inconvéniens du blanc: lorſqu'on l'emploie avec modération, il eſt imperceptible & ne peut être diſtingué du naturel. Cependant il donne mille graces au viſage, & prête quelquefois au plus beau une vivacité ſans laquelle les traits les plus parfaits ſont ternis par une pâleur qui flétrit tout leur éclat; mais par un abus étonnant beaucoup de femmes deviennent laides par ce qui devroit ſervir uniquement à les embellir. Elles ne cherchent point, en mettant du rouge, à imiter la nature & à relever ſimplement la blancheur de leur teint, elles s'enluminent d'une ma-

nière

nière si extraordinaire, que si elles étoient telles qu'elles le deviennent par artifice, elles mourroient de douleur d'avoir un visage aussi allumé, aussi plombé qu'elles l'ont par le rouge.

La quantité de rouge que mettent les femmes en France, & dans quelques autres païs, a rendu le rouge odieux aux femmes de plusieurs nations; les unes & les autres poussent les choses à l'extrême. Il est des Cours en Allemagne où la beauté la plus parfaite paroît languissante, & aime mieux porter sur son visage la pâleur de la mort, que de rendre par un peu de rouge la vie à ses charmes. Il est en revanche telle femme à Paris qui croiroit être épouvantable si elle ne se peignoit avec du rouge jusqu'au point de se rendre laide, quoiqu'elle soit jolie naturellement. La première de ces femmes ressemble à un malade qui par caprice, ou par prévention ne veut pas avaler cinq ou six goutes d'un remède qui le guériroit, & la seconde agit aussi peu sensément qu'un autre malade, qui, ne devant prendre que les cinq ou six goutes du même remède, en avale un grand verre, & se cause une incommodité beaucoup plus dangereuse que celle dont il vouloit guérir.

§. IV.

Finiſſons dans deux mots ces réflexions, & réduiſons-les à quelques maximes ſimples & vraies. Une femme laide, qui met du blanc, eſt excuſable; elle cherche à réparer l'injuſtice que lui a fait le deſtin, mais elle ne peut, ni ne doit eſperer d'être aimée, ſi l'on découvre qu'elle ſe farde. Rien n'eſt plus dégoutant pour un amant qu'un viſage qu'il ſait être pêtri de céruſſe, de miel, de limaçons pilés, de gomme, & de mille drogues dont on compoſe les différens fards. Une jolie femme qui ſe ſert du blanc, eſt auſſi inexcuſable qu'une perſonne, qui, ne courant aucun riſque de dire la vérité, & qui, trouvant même du deſavantage à mentir, manque à la vérité, uniquement par le plaiſir qu'elle trouve dans le menſonge. Une jolie femme qui ſe farde, eſt punie par ſon crime, elle devient bientôt aſſez laide pour être obligée de ſe farder par néceſſité.

L'uſage modéré du rouge fournit aux femmes un des plus ſûrs moïens pour donner de l'éclat à leur beauté. Ce même uſage, tel qu'il eſt pratiqué aujourd'hui en France par un grand nombre de femmes, eſt auſſi ridicule que le ſeroit celui de ſe couvrir le viſage d'un maſque rouge.

FIN DU SECOND TOME.

